PERRIN
Ministre

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO VI
N.° CATENA 8

I. I. 15. VI. 8.

THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME SEPTIÈME.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME SEPTIÈME.

M. DCC. LXXVI.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce ſeptième volume.

PRÉFACE *de l'éditeur.* . Page 3

Au lecteur. 8

Acteurs. 10

AGÉSILAS, *tragédie.* 11

Préface de l'éditeur. 109

Au lecteur. 113

Acteurs. 116

ATTILA, *tragédie.* 117

Préface de l'éditeur. 199

Acteurs. 210

BERENICE, *tragédie de Racine.* . 211

Xiphilinus ex dione in Veſpaſiano. . . 293

Acteurs. 294

BERENICE, *comédie héroïque de Corneille.* 295

Fin de la table.

AGÉSILAS,

TRAGÉDIE.

1666.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

AGESILAS n'eſt guère connu dans le monde que par le mot de Deſpréaux.

J'ai vu l'Agéſilas ; hélas !

Il eut tort ſans doute de faire imprimer dans ſes ouvrages, ce mot qui n'en valait pas la peine ; mais il n'eut pas tort de le dire. La tragédie d'Agéſilas eſt un des plus faibles ouvrages de Corneille : le public commençait à ſe dégoûter. On trouve dans une lettre manuſcrite d'un homme de ce tems-là, qu'il s'éleva un murmure très-déſagréable dans le parterre, à ces vers d'Aglatide.

Hélas ! . . . je n'entends pas des mieux,
Comme il faut qu'un hélas s'explique ;
Et lorſqu'on ſe retranche au langage des yeux,
Je ſuis muette à la replique.

Ce même parterre avait paſſé dans la piéce d'Othon, des vers beaucoup plus repréhenſibles, en faveur des beautés des premières ſcènes ; mais

il n'y avait point de pareilles beautés dans Agéſilas : on fit ſentir à Corneille qu'il vieilliſſait. Il donnait un ouvrage de théatre preſque tous les ans, depuis 1625. Si vous en exceptez l'intervalle entre Pertharite & Œdipe, il travaillait trop vîte, & était épuiſé. Plaignons le triſte état de ſa fortune, qui ne répondait pas à ſon mérite, & qui le forçait à travailler.

On prétend que la meſure des vers qu'il employa dans Agéſilas, nuiſit beaucoup au ſuccès de cette tragédie. Je crois, au contraire, que cette nouveauté aurait réuſſi, & qu'on aurait prodigué les louanges à ce génie ſi fécond & ſi varié, s'il n'avait pas entiérement négligé dans Agéſilas, comme dans les piéces précédentes, l'intérêt & le ſtyle.

Les vers irréguliers pourraient faire un très-bel effet dans une tragédie ; ils exigent à la vérité un rithme différent de celui des vers alexandrins & des vers de dix ſillabes ; ils demandent un art ſingulier : vous pouvez voir quelques exemples de la perfection de ce genre dans Quinault.

Le perfide Renaud me fuit ;
Tout perfide qu'il eſt, mon lâche cœur le ſuit.
Il me laiſſe mourante, il veut que je périſſe.
Je revois à regret la clarté qui me luit.

L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon ſupplice. &c. &c.

Toute cette ſcène bien déclamée remuera les cœurs autant que ſi elle était bien chantée; & la muſique même de cette admirable ſcène n'eſt qu'une déclamation notée.

Il eſt donc prouvé que cette meſure de vers pourrait porter dans la tragédie une beauté nouvelle dont le public a beſoin pour varier l'uniformité du théatre.

Le lecteur doit trouver bon qu'on ne faſſe aucun commentaire ſur une piéce qu'on ne devrait pas même imprimer : il ſerait mieux, ſans doute, qu'on ne publiât que les bons ouvrages des bons auteurs ; mais le public veut tout avoir, ſoit par une vaine curioſité, ſoit par une malignité ſecrète, qui aime à repaître ſes yeux des fautes des grands hommes.

La tragédie d'Agéſilas eſt à la vérité très-froide, & auſſi mal écrite que mal conduite. Il y a pourtant quelques endroits où on retrouve encore un reſte de Corneille. Le roi Agéſilas dit à Lyſander ;

En tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;

On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpère ;
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre eſt un lieu déſolé.
Général en idée, & monarque en peinture,
De ces illuſtres noms pourrais-je faire cas,
S'il les fallait porter, moins comme Agéſilas,
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reſte des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lyſander, je veux l'être.
Soyez-moi bon ſujet, je vous ſerai bon maître ;
Mais ne prétendez plus partager avec moi
Ni la puiſſance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un ſceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à ſoutenir ſon poids,
Laiſſez diſcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être aſſez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois ſi doux,
Quand vous pourrez m'en laiſſer faire ;
Mais ſoyez sûr auſſi d'un ſuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.

S'il y a beaucoup de fautes de diction dans ces vers, ſi le ſtyle eſt faible, du moins les penſées ſont fortes, ſages, vraies, ſans enflure, & ſans amplification de rhétorique.

Qu'il me ſoit permis de dire ici que dans mon enfance, le père de Tournemine jéſuite, partiſan outré de Corneille, & ennemi de Racine, qu'il

regardait comme janſéniſte, me faiſait remarquer ce morceau, qu'il préférait à toutes les piéces de Racine. C'eſt ainſi que la prévention corrompt le goût, comme elle altère le jugement dans toutes les actions de la vie.

AU LECTEUR.

IL ne faut que parcourir les vies d'Agéſilas & de Lyſander chez Plutarque, pour démêler ce qu'il y a d'hiſtorique dans cette tragédie. La manière dont je l'ai traitée n'a point d'exemple parmi nos Français, ni dans ces précieux reſtes de l'antiquité qui ſont venus juſqu'à nous, & c'eſt ce qui me l'a fait choiſir. Les premiers qui ont travaillé pour le théatre, ont travaillé ſans exemple ; & ceux qui les ont ſuivis y ont fait voir quelques nouveautés de tems en tems. Nous n'avons pas moins de privilège. Ainſi notre Horace qui nous récommande tant la lecture des poëtes Grecs par ces paroles :

Vos exemplaria græca
Nocturnaque verſate manu, verſate diurna :

ne laiſſe pas de louer hautement les Romains d'avoir oſé quitter les traces de ces mêmes Grecs, & pris d'autres routes.

Nil intentatum noſtri liquere poetæ,
Nec minimum meruere decus, veſtigia græca
Auſi deſerere.

Leurs règles ſont bonnes, mais leur méthode

n'eſt pas de notre ſiècle ; & qui s'attacherait à ne marcher que ſur leurs pas, ferait ſans doute peu de progrès, & divertirait mal ſon auditoire. On court, à la vérité, quelque riſque de s'égarer, & même on s'égare aſſez ſouvent, quand on s'écarte du chemin battu : mais on ne s'égare pas toutes les fois qu'on s'en écarte. Quelques-uns en arrivent plus tôt où ils prétendent, & chacun peut haſarder à ſes périls.

ACTEURS.

AGÉSILAS, roi de Sparte.

LYSANDER, fameux capitaine de Sparte.

COTYS, roi de Paphlagonie.

SPITRIDATE, grand ſeigneur Perſan.

MANDANE, ſœur de Spitridate.

ELPINICE, } filles de Lyſander.
AGLATIDE, }

XÉNOCLES, lieutenant d'Agéſilas.

CLÉON, orateur Grec, natif d'Halicarnaſſe.

La ſcène eſt à Ephèſe.

Je remets en vos mains tout ce qui peut vous nuire.

Bibliotheque Nationale
NAPOLI

AGÉSILAS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ELPINICE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

MA ſœur, depuis un mois nous voilà dans Ephèſe,
Prêtes à recevoir ces illuſtres époux,
Que Lyſander mon père à ſu choiſir pour nous;
Et ce choix bienheureux n'a rien qui ne vous plaiſe.
Dites-moi toutefois, & parlons librement;
Vous ſemble-t-il que votre amant
Cherche avec tant d'ardeur votre chère préſence?
Et trouvez-vous qu'il montre, attendant ce grand jour,
Cette obligeante impatience
Que donne, à ce qu'on dit, le véritable amour?

ELPINICE.

Cotys eſt roi, ma ſœur; & comme ſa couronne
Parle ſuffiſamment pour lui,

Assuré de mon cœur que son trône lui donne,
De le trop demander il s'épargne l'ennui.
Ce me doit être assez qu'en secret il soupire,
Que je puis deviner ce qu'il craint de trop dire;
Et que moins son amour a d'importunité,
Plus il a de sincérité.
Mais vous ne dites rien de votre Spitridate;
Prend-il autant de peine à mériter vos feux,
Que l'autre à retenir mes vœux!

AGLATIDE.

C'est environ ainsi que son amour éclate:
Il m'obsède à-peu-prés comme l'autre vous sert.
On dirait que tous deux agissent de concert.
Qu'ils ont juré de n'être importuns l'un ni l'autre:
Ils en font grand scrupule, & la sincérité,
Dont mon amant se pique, à l'exemple du vôtre,
Ne met pas son bonheur en l'assiduité,
Ce n'est pas qu'à vrai dire il ne soit excusable.
Je préparai pour lui dès Sparte une froideur,
Qui dès l'abord était capable
D'éteindre la plus vive ardeur;
Et j'avoue entre nous que lorsqu'il me néglige,
Qu'il se montre à son tour si froid, si retenu,
Loin de m'offenser, il m'oblige,
Et me remet un cœur qu'il n'eût pas obtenu.

ELPINICE.

J'admire cette antipatie,
Qui vous l'a fait haïr avant que de le voir;
Et croirais que sa vue aurait eu le pouvoir
D'en dissiper une partie.

Car enfin, Spitridate a l'entretien charmant,
L'œil vif, l'eſprit aiſé, le cœur bon, l'ame belle.
A tant de qualités s'il joignait un vrai zèle...

AGLATIDE.

Ma ſœur, il n'eſt pas roi comme l'eſt votre amant.

ELPINICE.

Mais au parti des Grecs il unit deux provinces;
Et ce Perſe vaut bien la plupart de nos princes.

AGLATIDE.

Il n'eſt pas roi, vous dis-je, & c'eſt un grand défaut:
Ce n'eſt point avec vous que je le diſſimule.
J'ai peut-être le cœur trop haut;
Mais auſſi-bien que vous je ſors du ſang d'Hercule;
Et lorſqu'on vous deſtine un roi pour votre époux.
J'en veux un auſſi-bien que vous.
J'aurais quelque chagrin à vous traiter de reine,
A vous voir dans un trône aſſiſe en ſouveraine,
S'il me fallait ramper dans un degré plus bas;
Et je porte une ame aſſez vaine
Pour vouloir juſques-là vous ſuivre pas à pas.
Vous êtes mon aînée, & c'eſt un avantage
Qui me fait vous devoir grande civilité;
Auſſi veux-je céder le pas devant à l'âge,
Mais je ne puis ſouffrir autre inégalité.

ELPINICE.

Vous êtes donc jalouſe, & ce trône vous gêne,
Où la main de Cotys a droit de me placer?
Mais ſi je renonçais au rang de ſouveraine,
Voudriez-vous y renoncer?

AGLATIDE.

Non, pas ſi-tôt, j'ai quelque vue
. Qui me peut encor amuſer.
Mariez-vous, ma ſœur; quand vous ſerez pourvue,
On trouvera peut-être un roi pour m'épouſer.
J'en aurais un déjà, n'était ce rang d'ainée,
Qui demandait pour vous ce qu'il voulait m'offrir,
Ou s'il eût reconnu qu'un père eût pu ſouffrir
Qu'à l'hymen avant vous on me vît deſtinée.
Si ce roi juſqu'ici ne s'eſt point déclaré,
Peut-être qu'après tout il n'a que différé,
Qu'il attend votre hymen pour rompre ſon ſilence.
Je penſe avoir encor ce qui le ſut charmer;
Et s'il faut vous en faire entière confidence,
Agéſilas m'aimait, & peut encor m'aimer.

ELPINICE.

Que dites-vous, ma ſœur? Agéſilas vous aime?

AGLATIDE.

Je vous dis qu'il m'aimait, & que ſa paſſion
Pourrait bien être encor la même;
Mais cet amuſement de mon ambition
Peut n'être qu'une illuſion.
Ce prince tient ſon trône, & ſa haute puiſſance,
De ce même héros dont nous tenons le jour;
Et ſi ce n'était lors que par reconnaiſſance
Qu'il me témoignait de l'amour,
Puis-je être ſans inquiétude,
Quand il n'a plus pour lui que de l'ingratitude?
Qu'il n'écoute plus rien qui vienne de ſa part?
Je ne ſais ſi ſa flamme eſt pour moi faible, ou forte;
Mais la reconnaiſſance morte,

L'amour doit courir grand haſard.

ELPINICE.

Ah ! s'il n'avait voulu que par reconnaiſſance
Etre gendre de Lyſander,
Son choix aurait ſuivi l'ordre de la naiſſance,
Et Sparte au-lieu de vous l'eût vu me demander:
Mais pour mettre chez nous l'éclat de ſa couronne,
Attendre que l'hymen m'ait engagée ailleurs,
C'eſt montrer que le cœur s'attache à la perſonne,
Ayez, ayez pour lui des ſentimens meilleurs.
Ce cœur qu'il vous donne, ce choix qui conſidère
Autant & plus encor la fille que le père,
Feront que le devoir aura bientôt ſon tour;
Et pour vous faire ſeoir où vos deſirs aſpirent,
Vous verrez, & dans peu, comme pour vous conſpirent
La reconnaiſſance & l'amour.

AGLATIDE.

Vous voyez cependant qu'à peine il me regarde;
Depuis notre arrivée il ne m'a point parlé;
Et quand ſes yeux vers moi ſe tournent par mégarde....

ELPINICE.

Comme avec lui mon père a quelque démêlé,
Cette petite négligence,
Qui vous fait douter de ſa foi,
Vient de leur méſintelligence,
Et dans le fond de l'ame il vit ſous votre loi.

AGLATIDE.

A tous haſards, ma ſœur, comme j'en ſuis mal sûre,
Si vous me pouviez faire un don de votre amant,
Je crois que je pourrais l'accepter ſans murmure.
Vous venez de parler du mien ſi dignement...

ELPINICE.

Aimeriez-vous Cotys, ma ſœur ?

AGLATIDE.

Moi ? nullement.

ELPINICE.

Pourquoi donc vouloir qu'il vous aime ?

AGLATIDE

Les hommages qu'Agéſilas
Daigna rendre en ſecret au peu que j'ai d'appas,
M'ont ſi bien imprimé l'amour du diadême,
Que pourvu qu'un amant ſoit roi,
Il eſt trop aimable pour moi.
Mais ſans trône on perd tems ; c'eſt la première idée
Qu'à l'amour en mon cœur il ait plu de tracer:
Il l'a fidélement gardée,
Et rien ne peut plus l'effacer.

ELPINICE.

Chacune a ſon humeur : la grandeur ſouveraine,
Quelque main qui vous l'offre eſt digne de vos feux ;
Et vous ne ferez point d'heureux
Qui de vous ne faſſe une reine.
Moi, je m'éblouis moins de la ſplendeur du rang ;
Son éclat au reſpect plus qu'à l'amour m'invite :
Cet heureux avantage ou du ſort, ou du ſang,
Ne tombe pas toujours ſur le plus de mérite.
Si mon cœur, ſi mes yeux en étaient conſultés,
Leur choix irait à la perſonne ;
Et les hautes vertus, les rares qualités
L'emporteraient ſur la couronne.

AGLATIDE.

AGLATIDE.

Avouez tout, ma ſœur, Spitridate vous plaît.

ELPINICE.

Un peu plus que Cotys ; & ſi votre intérêt
Vous pouvait réſoudre à l'échange....

AGLATIDE.

Qu'en pouvons-nous ici réſoudre vous & moi ?
En l'état où le ciel nous range,
Il faut l'ordre d'un père, il faut l'aveu d'un roi,
Que je plaiſe à Cotys, & vous à Spitridate.

ELPINICE.

Pour l'un je ne ſais quoi m'en flatte,
Pour l'autre je n'en réponds pas ;
Et je craindrais fort que Mandane,
Cette incomparable Perſane,
N'eût pour lui des attraits plus forts que vos appas.

AGLATIDE.

Ma ſœur, Spitridate eſt ſon frère ;
Et ſi jamais ſur lui vous aviez du pouvoir....

ELPINICE.

Le voilà qui nous conſidère.

AGLATIDE.

Eſt-ce vous ou moi qu'il vient voir ?
Voulez-vous que je vous le laiſſe ?

ELPINICE.

Ma ſœur, auparavant engagez l'entretien ;
Et s'il s'en offre lieu, jouez d'un peu d'adreſſe,
Pour votre intérêt & le mien.

AGLATIDE.

Il eſt juſte en effet, puiſqu'il n'a ſu me plaire,
Que je vous aide à m'en défaire.

SCENE II.

SPITRIDATE, ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

Seigneur, je me retire; entre les vrais amans,
Leur amour ſeul a droit d'être de confidence;
Et l'on ne peut mêler d'agréable préſence
A de ſi précieux momens.

SPITRIDATE.

Un vertueux amour n'a rien d'incompatible
Avec les regards d'une ſœur.
Ne m'enviez point la douceur
De pouvoir à vos yeux convaincre une inſenſible.
Soyez juge & témoin de l'indigne ſuccès
Qui ſe prépare pour ma flamme.
Voyez juſqu'au fond de mon ame,
D'une ſi pure ardeur où va le digne excès;
Voyez tout mon eſpoir au bord du précipice;
Voyez des maux ſans nombre & hors de guériſon;
Et quand vous aurez vu toute cette injuſtice,
Faites-m'en un peu de raiſon.

AGLATIDE.

Si vous me permettez, ſeigneur, de vous entendre,
De l'air dont votre amour commence à m'accuſer,
Je crains que pour en bien uſer
Je ne me doive mal défendre.
Je ſais bien que j'ai tort, j'avoue & hautement,
Que ma froideur doit vous déplaire;
Mais en cette froideur un heureux changement

Pourrait-il fort vous ſatisfaire ?

SPITRIDATE.

En doutez-vous, madame, & peut-on concevoir ?

AGLATIDE.

Je vous entends, ſeigneur, & vois ce qu'il faut voir.
Un aveu plus précis eſt d'une conſéquence
Qui pourrait vous embarraſſer,
Et même à notre ſexe il eſt de bienſéance
De ne pas trop vous en preſſer.
A Lyſander mon père il vous plut de promettre
D'unir par votre hymen votre ſang & le ſien ;
La raiſon, à-peu-près, ſeigneur, je la pénètre,
Bien qu'aux raiſons d'état je ne connaiſſe rien.
Vous ne m'aviez point vue, & facile ou cruelle,
Petite ou grande, laide ou belle,
Qu'à votre humeur, ou non, je puſſe m'accorder ;
La choſe était égale à votre ardeur nouvelle,
Pourvu que vous fuſſiez gendre de Lyſander.
Ma ſœur vous aurait plu s'il vous l'eût propoſée ;
J'euſſe agréé Cotys s'il me l'eût propoſé :
Vous trouvâtes tous deux la politique aiſée ;
Nous crûmes toutes deux notre devoir aiſé.
Comme à traiter cette alliance
Les tendreſſes des cœurs n'eurent aucune part,
Le vôtre avec le mien a peu d'intelligence,
Et l'amour en tous deux pourra naître un peu tard.
Quand il faudra que je vous aime
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux ;
Et j'eſpère de vous le même.

Juſque-là votre amour aſſez mal ſe fait voir,
Celui que je vous garde encor plus mal s'explique ;
Vous attendez le tems de votre politique,
Et moi celui de mon devoir.
Voilà, ſeigneur, quel eſt mon crime,
Vous m'en vouliez convaincre, il n'en eſt plus beſoin,
J'en ai fait comme vous ma ſœur juge & témoin :
Que ma froideur lui ſemble injuſte, ou légitime,
La raiſon que vous peut en faire ſa bonté,
Je conſens qu'elle vous la faſſe ;
Et pour vous en laiſſer tous deux en liberté,
Je veux bien lui quitter la place.

SCENE III.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

ELLE ne s'y fait pas, madame, un grand effort,
Et ferait grace entière à mon peu de mérite,
Si votre ame avec elle était aſſez d'accord
Pour ſe vouloir ſaiſir de ce qu'elle vous quitte.
Pour peu que vous daigniez écouter la raiſon,
Vous me devez cette juſtice,
Et prendre autant de part à voir ma guériſon,
Qu'en ont eu vos attraits à faire mon ſupplice.

ELPINICE.

Quoi, ſeigneur, j'aurais part . . .

SPITRIDATE.

C'eſt trop diſſimuler

La cauſe & la grandeur du mal qui me poſsède ;
Et je me dois, madame, au défaut du remède,
La vaine douceur d'en parler.
Oui, vos yeux ont part à ma peine,
Ils en font plus de la moitié ;
Et s'il n'eſt point d'amour pour en finir la gêne,
Il eſt pour l'adoucir des regards de pitié.
Quand je quittai la Perſe, & briſai l'eſclavage
Où m'envoyant au jour le ciel m'avait ſoumis,
Je crus qu'il me fallait parmi ſes ennemis
D'un protecteur puiſſant aſſurer l'avantage.
Cotys eut, comme moi, beſoin de Lyſander ;
Et quand pour l'attacher lui-même à nos familles,
Nous demandâmes ſes deux filles,
Ce fut les obtenir que de les demander.
Par déférence au trône il lui promit l'aînée,
La jeune me fut deſtinée ;
Comme nous ne cherchions tous deux que ſon appui,
Nous acceptâmes tout ſans regarder que lui.
J'avais ſu qu'Aglatide était des plus aimables,
On m'avait dit qu'à Sparte elle ſavait charmer ;
Et ſur des bruits ſi favorables,
Je me répondais de l'aimer.
Que l'amour aime peu ces folles confiances?
Et que pour affermir ſon empire en tous lieux,
Il laiſſe choir ſouvent de cruelles vengeances
Sur qui promet ſon cœur ſans l'aveu de ſes yeux !
Ce ſont les conſeillers fidelles
Dont il prend les avis pour ajuſter ſes coups :
Leur rapport inégal vous fait plus ou moins belles,

Et les plus beaux objets ne le ſont pas pour tous.
A ce moment fatal qui nous permit la vue,
Et de vous, & de cette ſœur,
Mon ame devint tout émue,
Et le trouble auſſitôt s'empara de mon cœur.
Je le ſentis pour elle tout de glace,
Je le ſentis tout de flamme pour vous;
Vous y régnâtes en ſa place,
Et ſes regards aux miens n'offrirent rien de doux.
Il faut pourtant l'aimer, du moins il faut le feindre,
Il faut vous voir aimer ailleurs.
Voyez s'il fut jamais un amant plus à plaindre,
Un cœur plus accablé de mortelles douleurs.
C'eſt un malheur ſans doute égal au trépas même,
Que d'attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas;
Et voir en d'autres mains paſſer tout ce qu'on aime,
C'eſt un malheur encor plus grand que le trépas.

ELPINICE.

Je vous en plains, ſeigneur, & ne puis davantage.
Je ne ſais aimer, ni haïr;
Mais dès qu'un père parle, il porte en mon courage
Toute l'impreſſion qu'il faut pour obéir.
Voyez avec Coty ſi ſes vœux les plus tendres
Voudraient rendre à ma ſœur l'hommage qu'il me rend.
Tout doit être à mon père aſſez indifférent,
Pourvu que vous & lui vous demeuriez ſes gendres.
Mais à vous dire tout, je crains qu'Agéſilas
N'y refuſe l'aveu qui vous eſt néceſſaire:
C'eſt notre ſouverain.

SPITRIDATE.

S'il en dédit un père,

Peut-être ai-je une ſœur qu'il n'en dédira pas.
Ce grand prince pour elle a tant de complaiſance,
Qu'à ſa moindre prière il ne refuſe rien ;
Et ſi ſon cœur voulait s'entendre avec le mien.

ELPINICE.

Repoſez-vous, ſeigneur, ſur mon obéiſſance,
Et contentez-vous de ſavoir
Qu'auſſi-bien que ma ſœur j'écoute mon devoir.
Allez trouver Cotys, & ſans aucun ſcrupule.

SPITRIDATE.

Perdriez-vous pour moi ſon trône ſans ennui ?

ELPINICE.

Le voilà qui paraît. Quelque ardeur qui vous brûle,
Mettez d'accord mon père, Agéſilas, & lui.

SCENE IV.

COTYS, SPITRIDATE.

COTYS.

VOUS voyez de quel air Elpinice me traite ;
Comme elle diſparaît, ſeigneur, à mon abord.

SPITRIDATE.

Si votre ame, ſeigneur, en eſt mal ſatisfaite,
Mon ſort eſt bien à plaindre autant que votre ſort.

COTYS.

Ah ! s'il n'était honteux de manquer de promeſſe !

SPITRIDATE.

Si la foi ſans rougir pouvait ſe dégager !

COTYS.

Qu'une autre de mon cœur ſerait bientôt maîtreſſe !

SPITRIDATE.

Que je ſerais ravi comme vous de changer !

COTYS.

Elpinice pour moi montre une telle glace,
Que je me tiendrais sûr de ſon conſentement.

SPITRIDATE.

Aglatide verrait qu'une autre prît ſa place,
Sans en murmurer un moment.

COTYS.

Que nous ſert qu'en ſecret l'une & l'autre engagée
Peut-être ainſi que nous porte ſon cœur ailleurs ?
Pour voir notre infortune entr'elles partagée,
Nos deſtins n'en ſont pas meilleurs.

SPITRIDATE.

Elles aiment ailleurs, ces belles dédaigneuſes ;
Et peut-être en dépit du ſort,
Il ſerait un moyen, & de les rendre heureuſes,
Et de nous rendre heureux par un commun accord.

COTYS.

Souffrez donc qu'avec vous tout mon cœur ſe déploie.
Ah, ſi vous le vouliez, que mon ſort ſerait doux !
Vous ſeul me pouvez mettre au comble de ma joie.

SPITRIDATE.

Et ma félicité dépend toute de vous.

COTYS.

Vous me pouvez donner l'objet qui me poſsède.

SPITRIDATE.

Vous me pouvez donner celui de tous mes vœux ;

Elpinice me charme.

COTYS.

Et ſi je vous la cède ?

SPITRIDATE.

Je céderai de même Aglatide à vos feux.

COTYS.

Aglatide, ſeigneur ? Ce n'eſt pas là m'entendre,
Et vous ne feriez rien pour moi.

SPITRIDATE.

Ne vous devez-vous pas à Lyſander pour gendre ?

COTYS.

Oui, mais l'amour ici me fait une autre loi.

SPITRIDATE.

L'amour ! il n'en faut point écouter qui le bleſſe,
Et qui nous ôte ſon appui.
L'échange des deux ſœurs n'a rien qui l'intéreſſe,
Nous n'en ſerons pas moins à lui ;
Mais de porter ailleurs la main qui leur eſt due,
Seigneur, au dernier point ce ſera l'irriter,
Et ſa protection perdue,
N'avons-nous rien à redouter ?

COTYS.

Si je n'en juge mal, ſa faveur n'eſt pas grande,
Seigneur, auprès d'Agéſilas ;
Il n'obtient preſque rien de quoi qu'il lui demande.

SPITRIDATE.

Je vois qu'aſſez ſouvent il ne l'écoute pas ;
Mais pour un différend frivole,
Dont nous ignorons le ſecret,
Ce prince avouerait-il un amour indiſcret

D'un tel manquement de parole ?
Lui qui lui doit ſon trône, & cet illuſtre rang
D'unique général des troupes de la Grèce,
Pourrait-il le haïr avec tant de baſſeſſe,
Qu'il pût autoriſer ce mépris de ſon ſang.
Si nous manquons de foi, qu'aurait-il lieu de croire ?
En aurions-nous pour lui plus que pour Lyſander ?
Penſez-y bien, ſeigneur, avant qu'y haſarder
Nos sûretés, & votre gloire.

COTYS.

Et ſi ce différend que vous craignez ſi peu,
Lui fait pour notre hymen refuſer ſon aveu ?

SPITRIDATE.

Ma ſœur n'a qu'à parler, je m'en tiens sûr par elle.

COTYS.

Seigneur, l'aimerait-il ?

SPITRIDATE.

Il la trouve aſſez belle,
Il en parle avec joie, & ſe plaît à la voir ;
Je tâche d'affermir ces douces apparences,
Et ſi vous voulez tout ſavoir,
Je penſe avoir de quoi flatter mes eſpérances.
Prenez-y part, ſeigneur, pour l'intérêt commun.
Quand nous aurons tous deux Liſander pour beau-père,
Ce roi s'allie à vous, s'il devient mon beau-frère,
Et nous aurons ainſi deux appuis au-lieu d'un.

COTYS.

Et Mandane y conſent ?

SPITRIDATE.

Mandane eſt trop bien née,

Pour dédire un devoir qui la met ſous ma loi.

COTYS.

Et vous avez donné pour elle votre foi ?

SPITRIDATE.

Non, mais à dire vrai, je la tiens pour donnée.

COTYS.

Ah, ne la donnez point, ſeigneur, ſi vous m'aimez,
Ou ſi vous aimez Elpinice.
Mandane a tout mon cœur, mes yeux en ſont charmés,
Et ce n'eſt qu'à ce prix que je vous rends juſtice.

SPITRIDATE.

Elpinice ne rend votre foi qu'à ſa ſœur,
Et ce n'eſt qu'à ce prix qu'elle-même ſe donne.

COTYS.

Hélas, & ſi l'amour autrement en ordonne,
Le moyen d'y forcer mon cœur ?

SPITRIDATE.

Rendez-vous-en le maître.

COTYS.

Et l'êtes-vous du vôtre?

SPITRIDATE.

J'y ferai mon effort, ſi je vous parle envain,
Et du moins ſi ma ſœur vous dérobe à toute autre,
Je ſerai maître de ma main.

COTYS.

Je ne le puis céler, qui que l'on me propoſe,
Toute autre que Mandane eſt pour moi même choſe.

SPITRIDATE.

Il vous eſt donc facile, & doit même être doux,
Puiſqu'enfin Elpinice aime un autre que vous,

De lui préférer qui vous aime ;
Et du moins vous auriez l'honneur,
Par un peu d'effort ſur vous-même,
De faire le commun bonheur.

COTYS.

Je ferais trois heureux qui m'empêchent de l'être !
J'oſe, j'oſe vous faire une plus juſte loi :
Ou faites mon bonheur dont vous êtes le maître,
Ou demeurez tous trois malheureux comme moi.

SPITRIDATE.

Hé bien, épouſez Elpinice ;
Je renonce à tout mon bonheur,
Plutôt que de me voir complice
D'un manquement de foi qui vous perdrait d'honneur.

COTYS.

Rendez-vous à votre Aglatide,
Puiſque votre cœur endurci
Veut ſuivre obſtinément un faux devoir pour guide.
Je ſerai malheureux, vous le ſerez auſſi.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

QUe nous avons ; ma ſœur, briſé de rudes chaînes !
En Perſe il n'eſt point de ſujets,
Ce ne ſont qu'eſclaves abjets,
Qu'écraſent d'un coup d'œil les têtes ſouveraines.
Le monarque, ou plutôt le tyran général,
N'y ſuit pour loi que ſon caprice,
N'y veut point d'autre règle, & point d'autre juſtice?
Et ſouvent même impute à crime capital
Le plus rare mérite & le plus grand ſervice.
Il abat à ſes pieds les plus hautes vertus,
S'immole inſolemment les plus illuſtres vies,
Et ne laiſſe aujourd'hui que des cœurs abattus
A couvert de ſes tyrannies.
Vous autres, s'il vous daigne honorer de ſon lit,
Ce ſont indignités égales;
La gloire s'en partage entre tant de rivales,
Qu'elle eſt moins un honneur qu'un ſujet de dépit.
Toutes n'ont pas le nom de reines,
Mais toutes portent mêmes chaînes,
Et toutes, à parler ſans fard,

Servent à ſes plaiſirs ſans part à ſon empire ;
Et même en ſes plaiſirs elles n'ont autre part,
Que celle qu'à ſon cœur brutalement inſpire
Ou le caprice, ou le haſard.
Voilà, ma ſœur, à quoi vous avait deſtinée,
A quel infame honneur vous avait condamnée
Pharnabaſe ſon lieutenant ;
Il aurait fait de vous un préſent à ſon prince,
Si pour nous affranchir mon ſoin le prévenant,
N'eût à ſa tyrannie arraché ma province.
La Grèce a de plus ſaintes loix,
Elle a des peuples & des rois
Qui gouvernent avec juſtice :
La raiſon y préſide, & la ſage équité ;
Le pouvoir ſouverain par elles limité,
N'y laiſſe aucun droit de caprice.
L'hymen de ſes rois même y donne cœur pour cœur ;
Et ſi vous aviez le bonheur
Que l'un d'eux vous offrît ſon trône avec ſon ame,
Vous ſeriez par ce nœud charmant,
Et reine véritablement,
Et véritablement ſa femme.

MANDANE.

Je veux bien l'eſpérer, tout eſt facile aux dieux ;
Et peut-être que de bons yeux
En auraient déjà vu quelque flatteuſe marque ;
Mais il en faut de bons pour faire un ſi grand choix.
Si le roi dans la Perſe eſt un peu trop monarque,
En Grèce il eſt des rois qui ne ſont pas trop rois.
Il en eſt dont le peuple eſt le ſuprême arbitre.

Il en eſt d'attachés aux ordres d'un ſénat.
Il en eſt qui ne ſont enfin ſous ce grand titre
Que premiers ſujets de l'état.
Je ne ſais ſi le ciel pour régner m'a fait naître;
Et quoi qu'en ma faveur j'ai encor vu paraître,
Je doute ſi l'on m'aime, ou non;
Mais je pourrais être aſſez vaine,
Pour dédaigner le nom de reine,
Que m'offrirait un roi qui n'en eût que le nom.

SPITRIDATE.

Vous en ſavez beaucoup, ma ſœur, & vos mérites
Vous ouvrent fort les yeux ſur ce que vous valez.

MANDANE.

Je répons ſimplement à ce que vous me dites,
Et parle en général, comme vous me parlez.

SPITRIDATE.

Cependant, & des rois, & de leur différence,
Je vous trouve en effet plus inſtruite que moi.

MANDANE.

Puiſque vous m'ordonnez qu'ici j'eſpère un roi,
Il eſt juſte, ſeigneur, que quelquefois j'y penſe.

SPITRIDATE.

N'y penſez-vous point trop?

MANDANE.

Je ſais que c'eſt à vous
A régler mes deſirs ſur le choix d'un époux;
Mon devoir n'en fera point d'autre:
Mais quand vous daignerez choiſir pour une ſœur,
Daignez ſonger, de grace, à faire ſon bonheur,
Mieux que vous n'avez fait le vôtre.

D'un choix que vous m'aviez vous-même tant loué,
Votre cœur & vos yeux vous ont déſavoué;
Et ſi j'ai comme vous quelques pentes ſecrètes,
Seigneur, ſi c'eſt ainſi que vous les rencontrez,
Jugez, par le trouble où vous êtes,
De l'état où vous me mettrez.

SPITRIDATE.

Je le vois bien, ma ſœur, il faut vous laiſſer faire.
Qui choiſit mal pour ſoi choiſit mal pour autrui;
Et votre cœur inſtruit par le malheur d'un frère,
A déjà fait ſon choix ſans lui.

MANDANE.

Peut-être, mais enfin vous ſuis-je néceſſaire?
Parlez, il n'eſt deſirs, ni tendres ſentimens.
Que je ne ſacrifie à vos contentemens.
Faut-il donner ma main pour celle d'Elpinice?

SPITRIDATE.

Que ſert de m'en offrir un entier ſacrifice,
Si je n'oſe & ne puis même déterminer
A qui pour mon bonheur vous devez la donner?
Cotys me la demande, Agéſilas l'eſpère.

MANDANE.

Agéſilas, ſeigneur! Et le ſavez-vous bien?

SPITRIDATE.

Parler de vous ſans ceſſe, aimer votre entretien,
Vous donner tout crédit, ne chercher qu'à vous plaire....

MANDANE.

Ce ſont civilités envers une étrangere,
Qui font beaucoup d'éclat, & ne prononcent rien.
Il jette par-là des amorces

A ceux qui comme nous voudront groſſir ſes forces ;
Mais quelque haut crédit qu'il me donne en ſa cour,
De toute ſa conduite il eſt ſi bien le maître,
Qu'au ſimple nom d'hymen vous verriez diſparaître
Tout ce qu'en ſes faveurs vous prenez pour amour.

SPITRIDATE.

Vous penchez vers Cotys, & ſavez qu'Elpinice
Ne peut point être à moi qu'il ne ſoit à ſa ſœur!

MANDANE.

Je vous réponds de tout, ſi vous avez ſon cœur.

SPITRIDATE.

Et Lyſander pourra ſouffrir cette injuſtice ?

MANDANE.

Lyſander eſt ſi mal auprès d'Agéſilas,
Que ce ſera beaucoup s'il en obtient un gendre ;
Et peut-être ſans moi ne l'obtiendra-t-il pas ;
Pour deux, il aurait tout, s'il oſait y prétendre.
Mais, ſeigneur, le voici, tâchez de preſſentir
Ce qu'en votre faveur il pourrait conſentir.

SPITRIDATE.

Ma ſœur, vous êtes plus adroite,
Souffrez que je ménage un moment de retraite :
J'aurais trop à rougir, pour peu que devant moi
Vous fiſſiez deviner de ce manque de foi.

SCENE II.

LYSANDER, SPITRIDATE, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

QUOIQU'EN matière d'hyménées
L'importune langueur des affaires traînées
Attire aſſez ſouvent de fâcheux embarras,
J'ai voulu qu'à loiſir vous puiſſiez voir mes filles,
Avant que demander l'aveu d'Agéſilas
Sur l'union de nos familles.
Dites-moi donc, ſeigneur, ce qu'en jugent vos yeux,
S'ils laiſſent votre cœur d'accord de vos promeſſes,
Et ſi vous y ſentez plus d'aimables tendreſſes
Que de juſtes deſirs de pouvoir choiſir mieux.
Parlez avec franchiſe, avant que je m'expoſe
A des refus preſque aſſurés,
Que j'eſtimerai peu de choſe,
Quand vous ſerez plus déclarés.
Et n'appréhendez point l'emportement d'un père;
Je ſais trop que l'amour de ſes droits eſt jaloux,
Qu'il diſpoſe de nous ſans nous,
Que les plus beaux objets ne ſont pas sûrs de plaire.
L'aveugle ſympathie eſt ce qui fait agir
La plupart des feux qu'il excite;
Il ne l'attache pas toujours au vrai mérite;
Et quand il la dénie, on n'a point à rougir.

SPITRIDATE.

Puiſque vous le voulez, je ne puis me défendre,
Seigneur, de vous parler avec ſincérité.
Ma ſeule ambition eſt d'être votre gendre;
Mais apprennez de grace une autre vérité:
Ce bonheur que j'attends, cette gloire où j'aſpire,
Et qui rendrait mon ſort égal au ſort des dieux,
N'a pour objet.... ſeigneur, je tremble à vous le dire;
Ma ſœur vous l'expliquera mieux.

SCENE III.

LYSANDER, MANDANE, CLÉON.

LYSANDER.

QUE veut dire, madame, une telle retraite?
Se plaint-il d'Aglatide, & la jeune indiſcrète
Répondrait-elle mal aux honneurs qu'il lui fait?

MANDANE.

Elle y répond, ſeigneur, ainſi qu'il le ſouhaite,
Et je l'en vois fort ſatsifait;
Mais je ne vois pas bien que par les ſympaties,
Dont vous venez de nous parler,
Leurs ames ſoient fort aſſorties,
Ni que l'amour encor ait daigné s'en mêler.
Ce n'eſt pas qu'il n'aſpire à ſe voir votre gendre,
Qu'il n'y mette ſa gloire & borne ſes plaiſirs;
Mais puiſque par ſon ordre il me faut vous l'apprendre,
Elpinice eſt l'objet de ſes plus chers deſirs.

LYSANDER.

Elpinice ! Et ſa main n'eſt plus en ma puiſſance.

MANDANE.

Je ſais qu'il n'eſt plus tems de vous la demander ;
Mais je vous répondrais de ſon obéiſſance,
Si Cotys la voulait céder.
Que ſait-on ſi l'amour, dont la bizarrerie
Se joue aſſez ſouvent du fond de notre cœur,
N'aura point fait au ſien même ſupercherie ?
S'il n'y préfère point Aglatide à ſa ſœur ?
Cet échange, ſeigneur, pourrait-il vous déplaire,
S'il les rendait tous quatre heureux ?

LYSANDER.

Madame, doutez-vous de la bonté d'un père ?

MANDANE.

Voyez donc ſi Cotys ſera plus rigoureux.
Je vous laiſſe avec lui, de peur que ma préſence
N'empêche une ſincère & pleine confiance.

SCENE IV.

MANDANE, LYSANDER, COTYS, CLÉON.

MANDANE *á Cotys.*

SEIGNEUR, ne me cachez plus le véritable amour
Dont l'idée en ſecret vous flate.
J'ai dit à Lyſander celui de Spitridate,
Dites le vôtre à votre tour.

SCENE V.

LYSANDER, COTYS, CLÉON.

COTYS.

PUISQU'ELLE vous l'a dit, pourrais-je vous le taire ?
Jugez, ſeigneur, de mes ennuis ;
Une autre qu'Elpinice à mes yeux a ſu plaire ;
Et l'aimer eſt un crime en l'état où je ſuis.

LYSANDER.

Ne traitez point, ſeigneur, ce nouveau feu de crime ;
Le choix que font les yeux eſt le plus légitime ;
Et comme un beau deſir ne peut bien s'allumer,
S'ils n'inſtruiſent le cœur de ce qu'il doit aimer,
C'eſt ôter à l'amour tout ce qu'il a d'aimable,
Que les tenir captifs ſous une aveugle foi ;
Et le don le plus favorable
Que ce cœur ſans leur ordre oſe faire de ſoi,
Et ne fut jamais irrévocable.

COTYS.

Seigneur, ce n'eſt point par mépris,
Ce n'eſt point qu'Elpinice aux miens n'ait paru belle ;
Mais enfin, le dirai-je ? oui, ſeigneur, on m'a pris,
On m'a volé ce cœur que j'apportais pour elle.
D'autres yeux malgré moi s'en ſont faits les tyrans,
Et ma foi s'eſt armée en vain pour ma défenſe ;
Ce lâche qui s'eſt mis de leur intelligence
Les a ſoudain reçus en juſtes conquérans.

LYSANDER.

Laiſſez-leur garder leur conquête.
Peut-être qu'Elpinice avec plaiſir s'apprête

A vous laiſſer ailleurs trouver un ſort plus doux,
Quand un autre pour elle a d'autres yeux que vous;
Qu'elle cède ce cœur à celle qui le vole,
Et qu'en ce même inſtant qu'on vous le ſurprenait,
Un pareil attentat ſur ſa propre parole
Lui dérobait celui qu'elle vous deſtinait.
Sur-tout ne craignez rien du côté d'Aglatide;
Je puis répondre d'elle; & quand j'aurai parlé,
Vous verrez tout ſon cœur, où mon pouvoir préſide,
Vous payer de celui qu'elle vous a volé.

COTYS.

Ah! ſeigneur, pour ce vol je ne me plains pas d'elle.

LYSANDER.

Et de qui donc?

COTYS.

L'amour s'y ſert d'une autre main.

LYSANDER.

L'amour!

COTYS.

Oui, cet amour qui me rend infidelle. : .

LYSANDER.

Seigneur, du nom d'amour n'abuſez point en vain;
Dites, d'Agéſilas la haine inſatiable;
C'eſt elle dont l'aigreur auprès de vous m'accable,
Et qui de jour en jour s'animant contre moi,
Pour me perdre d'honneur m'enlève votre foi.

COTYS.

Ah, s'il y va de votre gloire,
Ma parole eſt donnée, & duſſai-je en mourir,
Je la tiendrai, ſeigneur, juſqu'au dernier ſoupir;

Mais quoique la ſurpriſe ait pu vous faire croire,
N'accuſez point Agéſilas
D'un crime de mon cœur que même il ne ſait pas.
Mandane qui m'ordonne à vos yeux de le dire,
Vous montre aſſez par-là quel ſouverain empire
L'amour lui donne ſur ce cœur;
Ne conſidérez point ſi j'aime, ou ſi l'on m'aime;
En matière d'honneur ne voyez que vous-même,
Et diſpoſez de moi comme veut cet honneur.

LYSANDER.

L'amour le fera mieux; ce que j'en viens d'apprendre
M'offre un ſujet de joie où j'en voyais d'ennui:
Epouſer la ſœur de mon gendre
C'eſt le devenir comme lui.
Aglatide d'ailleurs n'eſt pas ſi délaiſſée;
Que votre exemple n'aide à lui trouver un roi:
Et pour peu que le ciel réponde à ma penſée,
Ce ſera plus de gloire & plus d'appui pour moi.
Auſſi ferai-je plus; je veux que de moi-même
Vous teniez cette objet qui vous fait ſoupirer;
Et Spitridate, à moins que de m'en aſſurer,
N'obtiendra jamais ce qu'il aime.
Je veux dès aujourd'hui ſavoir d'Agéſilas
S'il pourra conſentir à ce double hyménée,
Dont ma parole était donnée.
Sa haine apparemment ne m'en avouera pas:
Si pourtant par bonheur il m'en laiſſe le maître,
J'en uſerai, ſeigneur, comme je le promets;
Si-non, vous lui ferez connaître
Vous-même quels ſont vos ſouhaits.

COTYS.

Ah, que Mandane & moi n'avons-nous mille vies,
Seigneur, pour vous les immoler!
Car je ne saurais plus vous le dissimuler,
Nos ames en seront également ravies.
Souffrez-lui donc sa part en ces ravissemens,
Et pardonnez, de grace, à mon impatience....

LYSANDER.

Allez, on m'a vu jeune, & par expérience
Je sais ce qui se passe au cœur des vrais amans.

SCENE VI.

LYSANDER, CLÉON.

CLÉON.

SEIGNEUR, n'êtes-vous point d'une humeur bien facile,
D'applaudir à Cotys sur son manque de foi?

LYSANDER.

Je prends pour l'attacher à moi
Ce qui s'offre de plus utile.
D'un emportement indiscret
Je ne voyais rien à prétendre;
Vouloir par force en faire un gendre,
Ce n'est qu'en vouloir faire un ennemi secret.
Je veux me l'acquérir; je veux, s'il m'est possible,
A force d'amitiés si bien le ménager,
Que quand je voudrai me venger,
J'en tire un secours infaillible.
Ainsi je flatte ses desirs.

J'applaudis, je défère à ſes nouveaux ſoupirs,
Je me fais l'auteur de ſa joie,
Je ſers ſa paſſion, & ſous cette couleur
Je m'ouvre dans ſon ame une infaillible voie,
A m'en faire à mon tour ſervir avec chaleur.

CLÉON.

Oui, mais Agéſilas, ſeigneur, aime Mandane,
Du moins toute ſa cour oſe le deviner;
Et promettre à Cotys cette illuſtre Perſane,
C'eſt lui promettre tout pour ne lui rien donner.

LYSANDER.

Qu'à ſes vœux mon tyran l'accorde, ou la refuſe,
De la manière dont j'en uſe,
Il ne peut m'ôter ſon appui;
Et de quelque façon que la choſe ſe paſſe,
Ou je fais la première grace,
Ou j'aigris puiſſamment ce rival contre lui.
J'ai même à ſouhaiter que ſon feu ſe déclare.
Comme de notre Sparte il choquera les loix,
C'eſt une occaſion que lui-même il prépare,
Et qui peut la réſoudre à mieux choiſir ſes rois.
Nous avons trop long-tems aſſervi ſa couronne
A la vaine ſplendeur du ſang;
Il eſt juſte à ſon tour que la vertu la donne,
Et que le ſeul mérite ait droit à ce haut rang
Ma ligue eſt déjà forte, & ta harangue eſt prête
A faire éclater la tempête,
Si-tôt qu'il aura mis ma patience à bout:
Si pourtant je voyais ſa haine enfin bornée
Ne mettre aucun obſtacle à ce double hyménée,

Je crois que je pourrais encor oublier tout.
En perdant cet ingrat je détruis mon ouvrage ;
Je vois dans ſa grandeur le prix de mon courage ,
Le fruit de mes travaux , l'effet de mon crédit :
Un reſte d'amitié tient mon ame en balance ;
Quand je veux le haïr je me fais violence ,
Et me force à regret à ce que je t'ai dit.
Il faut , il faut enfin qu'avec lui je m'explique ,
Que j'en ſache qui peut cauſer
Cette haine ſi lâche & qu'il rend ſi publique ,
Et faſſe un digne effort à le déſabuſer.

CLÉON.

Il n'appartient qu'à vous de former ces penſées ;
Mais vous ne ſongez point avec quels ſentimens
Vos deux filles intéreſſées
Apprendront de tels changemens.

LYSANDER.

Aglatide eſt d'humeur à rire de ſa perte ;
Son eſprit enjoué ne s'ébranle de rien.
Pour l'autre , elle a de vrai l'ame un peu moins ouverte ,
Mais elle n'eut jamais de vouloir que le mien.
Ainſi je me tiens sûr de leur obéiſſance

CLÉON.

Quand cette obéiſſance a fait un digne choix ,
Le cœur tombé par-là ſous une autre puiſſance ,
N'obéit pas toujours une ſeconde fois.

LYSANDER

Les voici , laiſſe-nous , afin qu'avec franchiſe
Leurs ames s'en ouvrent à moi.

SCENE VII.

LYSANDER, ELPINICE, AGLATIDE.

LYSANDER.

J'APPRENDS avec quelque ſurpriſe,
Mes filles, qu'on vous manque à toutes deux de foi.
Cotys aime en ſecret une autre qu'Elpinice,
Spitridate n'en fait pas moins.

ELPINICE.

Si l'on nous fait quelque injuſtice,
Seigneur, notre devoir s'en remet à vos ſoins,
Je ne ſais qu'obéir.

AGLATIDE.

J'en ſais donc davantage;
Je ſais que Spitridate adore d'autres yeux;
Je ſais que c'eſt ma ſœur à qui va cet hommage,
Et quelque choſe encor qu'elle vous dirait mieux.

ELPINICE.

Ma ſœur, qu'aurai-je à dire?

AGLATIDE.

A quoi bon ce miſtère?
Dites ce qu'à ce nom le cœur vous dit tout bas,
Ou je dirai tout haut qu'il ne vous déplaît pas.

ELPINICE.

Moi, je pourrais l'aimer, & ſans l'ordre d'un père?

AGLATIDE.

Vous ne ſavez que c'eſt d'aimer, ou de haïr,

Mais vous ſeriez pour lui fort aiſe d'obéir.

ELPINICE.

Qu'il faut ſouffrir de vous, ma ſœur!

AGLATIDE.

Le grand ſupplice,
De voir qu'en dépit d'elle on lui rend du ſervice!

LYSANDER.

Rendez-lui la pareille. Aime-t-elle Cotys?
Et s'il fallait changer entre vous de partis....

AGLATIDE.

Je n'ai pas beſoin d'interprète,
Et vous en dirai plus, ſeigneur, qu'elle n'en ſait.
Cotys pourrait me plaire, & plairait en effet,
Si pour toucher ſon cœur j'étais aſſez bien faite;
Mais je ſuis fort trompé, ou cet illuſtre cœur
N'eſt pas plus à moi qu'à ma ſœur.

LYSANDER.

Peut-être ce malheur d'aſſez près te menace.

AGLATIDE.

J'en connais plus de vingt qui mourraient en ma place,
Ou qui ſauraient du moins hautement quereller
L'injuſtice de la fortune;
Mais pour moi, qui n'ai pas une ame ſi commune,
Je ſais l'art de m'en conſoler.
Il eſt d'autres rois dans l'Aſie
Qui ſeront trop heureux de prendre votre appui;
Et déjà je ne ſais par quelle fantaiſie
J'en crois voir à mes pieds de plus puiſſans que lui.

LYSANDER.

Donc à moins que d'un roi tu ne veux plus te rendre?

ACLATIDE.

Je crois pour Spitridate avoir déjà fait voir
Que ma ſœur n'a rien à m'apprendre
Sur le chapitre du devoir.
Elle ſait obéir, & je le ſais comme elle;
C'eſt l'ordre, & je lui garde un cœur aſſez fidelle,
Pour en ſubir toutes les loix;
Mais pour régler ma deſtinée,
Si vous vous abaiſſiez juſqu'à prendre ma voix;
Vous arrêteriez votre choix
Sur une tête couronnée,
Et ne m'offririez que des rois.

LYSANDER.

C'eſt mettre un peu haut ta conquête.

AGLATIDE.

La couronne, ſeigneur, orne bien une tête;
Je me la figurais ſur celle de ma ſœur,
Lorſque Cotys devait l'y mettre;
Et quand j'en contemplais la gloire & la douceur,
Quand je ne pouvais me promettre,
Un peu de jalouſie & de confuſion
Mutinait mes deſirs, & me ſoulevait l'ame;
Et comme en cette occaſion
Mon devoir pour agir n'attendait point ma flamme...

ELPINICE.

La gloire d'obéir à votre grand regret
Vous faiſait peſter en ſecret;
C'eſt l'ordre, & du devoir la ſcrupuleuſe idée...

AGLATIDE.

Que dites-vous, ma ſœur, qu'oſez-vous haſarder?

Vous qui tantôt....

ELPINICE.

Ma ſœur, laiſſez-moi vous aider?
Ainſi que vous m'avez aidée.

AGLATIDE.

Pour bien m'aider à dire ici mes ſentimens,
Vous vous prenez trop mal aux vôtres;
Et ſi je ſuis jamais réduite aux truchemens,
Il m'en faudrait bien chercher d'autres.
Seigneur, quoi qu'il en ſoit, voilà quelle je ſuis.
J'acceptais Spitridate avec quelques ennuis;
De ce petit chagrin le ciel m'a dégagée.
Sans que mon ame ſoit changée.
Mon devoir règne encor ſur mon ambition;
Quoi que vous m'ordonniez, j'obéirai ſans peine;
Mais de mon inclination
Je mourrai fille, ou vivrai reine.

ELPINICE.

Achevez donc, ma ſœur, dites qu'Agéſilas...

AGLATIDE.

Ah, ſeigneur, ne l'écoutez pas,
Ce qu'elle vous veut dire eſt une bagatelle,
Et même, s'il le faut, je la dirai mieux qu'elle.

LYSANDER.

Dis donc: Agéſilas?

AGLATIDE.

M'aimait jadis un peu,
Du moins lui même à Sparte il m'en fit confidence;
Et s'il me diſait vrai, ſa noble impatience
De vous en demander l'aveu

N'attendait qu'après l'hyménée
De cette aimable & chere aînée.
Mais s'il attendait là que mon tour arrivé
Autoriſât à ma conquête
La flamme qu'en réſerve il tenait toute prête,
Son amour eſt encor ici plus réſervé;
Et ſoit que dans Ephèſe un autre objet me paſſe,
Soit que par complaiſance il cède à ſon rival,
Il me fait à préſent la grace
De ne m'en dire bien ni mal.

LYSANDER.

D'un pareil changement ne cherche point la cauſe;
Sa haine pour ton père à cette amour s'oppoſe;
Mais n'importe, il eſt bon que j'en ſois averti:
J'agirai d'autre ſorte avec cette lumière;
Et ſuivant qu'aujourd'hui nous l'aurons plus entière,
Nous verrons à prendre parti.

SCENE VIII.

ELPINICE, AGLATIDE.

ELPINICE.

MA ſœur, je vous admire, & ne ſaurais comprendre
Cet inépuiſable enjouement,
Qui d'un chagrin trop juſte a de quoi vous défendre,
Quand vous êtes ſi près de vous voir ſans amant.

AGLATIDE.

Il eſt aiſé pourtant d'en deviner les cauſes,

Je ſais comme il faut vivre, & m'en trouve fort bien,
La joie eſt bonne à mille choſes,
Mais le chagrin n'eſt bon à rien.
Ne perds-je pas aſſez ſans doubler l'infortune,
Et perdre encor le bien d'avoir l'eſprit égal ?
Perte ſur perte eſt importune,
Et je m'aime un peu trop pour me traiter ſi mal.
Soupirer quand le ſort nous rend une injuſtice,
C'eſt lui prêter une aide à nous faire un ſupplice.
Pour moi, qui ne puis pas ſouffrir tant de pouvoir,
Le bien que je me veux met ſa haine à pis faire.
Mais allons rejoindre mon père,
J'ai quelque choſe encor à lui faire ſavoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

JE ne ſuis point ſurpris qu'à ces deux hyménées
Vous refuſiez, ſeigneur, votre conſentement ;
J'aurais eu tort d'attendre un meilleur traitement
Pour le ſang odieux dont mes filles ſont nées.
Il eſt le ſang d'Hercule en elles comme en vous,
Et méritait par-là quelque deſtin plus doux ;
Mais s'il vous peut donner un titre légitime
Pour être leur maître, & leur roi,
C'eſt pour l'une & pour l'autre une eſpèce de crime,
Que de l'avoir reçu de moi.
J'avais cru toutefois que l'exil volontaire,
Où l'amour paternel près d'elles m'eût réduit,
Moi qui de mes travaux ne vois plus d'autre fruit
Que le malheur de vous déplaire,
Comme il délivrerait vos yeux
D'une inſupportable préſence,
A mes jours preſque uſés obtiendrait la licence
D'aller finir ſous d'autres cieux.
C'était là mon deſſein ; mais cette même envie
Qui me fait près de vous un ſi malheureux ſort,

Ne ſaurait endurer, ni l'éclat de ma vie,
Ni l'obſcurité de ma mort.

AGÉSILAS.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'envie & la haine
Ont perſécuté les héros.
Hercule en ſert d'exemple, & l'hiſtoire en eſt pleine :
Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils meurent en repos.
Cependant cet exil, ces retraites paiſibles,
Cet unique ſouhait d'y déterminer leurs jours,
Sont des mots bien choiſis à remplir leurs diſcours;
Ils ont toujours leur grace, ils ſont toujours plauſibles;
Mais ils ne ſont pas vrais toujours :
Et ſouvent des périls, ou cachés ou viſibles,
Forcent notre prudence à nous mieux aſſurer
Qu'ils ne veulent que figurer.
Je ne m'étonne point qu'avec tant de lumières
Vous ayez prévu mes refus;
Mais je m'étonne fort que les ayant prévus,
Vous n'en ayez pu voir les raiſons bien entières.
Vous êtes un grand homme, & de plus, mécontent.
J'avoûrai plus encor, vous avez lieu de l'être :
Ainſi de ce repos, où votre ennui prétend,
Je dois prévoir en roi quel déſordre peut naître;
Et regarde en quels lieux il vous plait de porter
Des chagrins qu'en leur tems on peut voir éclater.
Ceux que prend pour exil, ou choiſit pour aſyle,
Ce deſſein d'une mort tranquille,
Des Perſes & des Grecs ſéparent les états.
L'aſſiéte en eſt heureuſe, & l'accès difficile;
Leurs maîtres ont du cœur, leurs peuples ont des bras;

Ils viennent de nous joindre avec une puiſſance
A beaucoup eſpérer, à craindre beaucoup d'eux ;
Et c'eſt mettre en leurs mains une étrange balance,
Que de mettre à leur tête un guerrier ſi fameux.
C'eſt vous qui les donnez l'un & l'autre à la Grèce :
L'un fut ami de Perſe, & l'autre ſon ſujet.
Le ſervice eſt bien grand, mais auſſi je confeſſe
Qu'on peut ne pas bien voir tout le fond du projet.
Votre intérêt s'y mêle en les prenant pour gendres ;
Et ſi par des liens, & ſi forts, & ſi tendres,
Vous pouvez aujourd'hui les attacher à vous.
Vous vous les donnez plus qu'à nous.
Si malgré le ſecours, ſi malgré les ſervices
Qu'un ami doit à l'autre, un ſujet à ſon roi,
Vous les avez tous deux arrachés à leur foi,
Sans aucun droit ſur eux, ſans aucuns bons offices,
Avec quelle facilité
N'immoleront-ils point une amitié nouvelle
A votre courage irrité,
Quand vous ferez agir toute l'autorité
De l'amour conjugale, & de la paternelle !
Et que l'occaſion aura d'heureux momens
Qui flattent vos reſſentimens ;
Vous ne nous laiſſez aucun gage ;
Votre ſang tout entier paſſe avec vous chez eux.
Voyez donc ce projet comme je l'enviſage,
Et dites ſi pour nous il n'a rien de douteux.
Vous avez juſqu'ici fait paraître un vrai zèle,
Un cœur ſi généreux, une ame ſi fidèle,
Que par toute la Grèce on vous loue à l'envi :

Mais le tems quelquefois inſpire une autre envie.
Comme vous Thémiſtocle avait fort bien ſervi,
Et dans la cour de Perſe il a fini ſa vie.

LYSANDER.

Si c'eſt avec raiſon que je ſuis mécontent,
Si vous-même avouez que j'ai lieu de me plaindre,
Et ſi juſqu'à ce point on me croit important,
Que mes reſſentimens puiſſent vous être à craindre,
Oſerais-je vous demander
Ce que vous a fait Lyſander,
Pour leur donner ici chaque jour de quoi naître,
Seigneur; & s'il eſt vrai qu'un homme tel que moi,
Quand il eſt mécontent, peut deſſervir ſon roi,
Pourquoi me forcez-vous à l'être?
Quelque avis que je donne, il n'eſt point écouté;
Quelque emploi que j'embraſſe, il m'eſt ſoudain ôté:
Me choiſir pour appui, c'eſt courir à ſa perte.
Vous changez en tous lieux les ordres que j'ai mis;
Et comme s'il fallait agir à guerre ouverte,
Vous détruiſez tous mes amis:
Ces amis dont pour vous je gagnai les ſuffrages,
Quand il fallut aux Grecs élire un général,
Eux qui vous ont ſoumis les plus nobles courages,
Et fait ce haut pouvoir qui leur eſt ſi fatal.
Leur ſeul amour pour moi les livre à leur ruine;
Il leur coûte l'honneur, l'autorité, le bien:
Cependant plus j'y ſonge, & plus je m'examine,
Moins je trouve, ſeigneur, à me reprocher rien.

AGESILAS.

Dites tout, vous avez la mémoire trop bonne

Pour avoir oublié que vous me fîtes roi,
Lorſqu'on balança ma couronne
Entre Léotychide & moi.
Peut-être n'oſez-vous me vanter un ſervice
Qui ne me rendit que juſtice,
Puiſque nos loix voulaient ce qu'il fut maintenir;
Mais moi qui l'ai reçu, je veux m'en ſouvenir.
Vous m'avez donc fait roi, vous m'avez de la Grèce
Contre celui de Perſe établi général;
Et quand je ſens dans l'ame une ardeur qui me preſſe
De ne m'en revancher pas mal,
A peine ſommes nous arrivés dans Ephèſe,
Où de nos alliés j'ai mis le rendez-vous,
Que ſans conſidérer ſi j'en ſerai jaloux,
Ou s'il ſe peut que je m'en taiſe,
Vous vous ſaiſiſſez par vos mains
De plus que votre récompenſe;
Et tirant toute à vous la ſuprême puiſſance,
Vous me laiſſez des titres vains.
On s'empreſſe à vous voir, on s'efforce à vous plaire;
On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on eſpère;
On penſe avoir tout fait quand on vous a parlé.
Mon palais près du vôtre eſt un lieu déſolé;
Et le généralat, comme le diadême,
M'érige ſous votre ordre un fantôme éclatant,
En coloſſe d'état qui de vous ſeul attend
L'ame qu'il n'a pas de lui-même,
Et que vous ſeul faites aller,
Où pour vos intérêts il le faut étaler.
Général en idée, & monarque en peinture,

De ces illuſtres noms pourrais-je faire cas,
S'il les fallait porter moins comme Agéſilas
Que comme votre créature,
Et montrer avec pompe au reſte des humains,
En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
Si vous m'avez fait roi, Lyſander, je veux l'être:
Soyez-moi bon ſujet, je vous ſerai bon maître;
Mais ne prétendez plus partager avec moi,
Ni la puiſſance, ni l'emploi.
Si vous croyez qu'un ſceptre accable qui le porte,
A moins qu'il prenne une aide à ſoutenir ſon poids,
Laiſſez diſcerner à mon choix
Quelle main à m'aider pourrait être aſſez forte.
Vous aurez bonne part à des emplois ſi doux;
Quand vous pourrez m'en laiſſer faire,
Mais ſoyez sûr auſſi d'un ſuccès tout contraire,
Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous.
Je paſſe à vos amis qu'il m'a fallu détruire.
Si dans votre vrai rang je voulais vous réduire,
Et d'un pouvoir ſurpris ſaper les fondemens,
Ils étaient tout à vous, & par reconnaiſſance,
D'en avoir reçu leur puiſſance,
Ils ne conſidéraient que vos commandemens.
Vous ſeul les aviez faits ſouverains dans leurs villes;
Et j'y verrais encor mes ordres inutiles,
A moins que d'avoir mis leur tyrannie à bas,
Et changé comme vous la face des états.
Chez tous nos Grecs Aſiatiques
Votre pouvoir naiſſant trouva des républiques,
Que ſous votre cabale il vous plut aſſervir:

La vieille liberté, ſi chère à leurs ancêtres,
Y fut par-tout forcée à recevoir dix maîtres ;
Et dès qu'on murmurait de ſe la voir ravir,
On voyait par votre ordre immoler les plus braves
A l'empire de vos eſclaves.
J'ai tiré de ce joug les peuples opprimés :
En leur premier état j'ai remis toutes choſes ;
Et la gloire d'agir par de plus juſtes cauſes
A produit des effets plus doux & plus aimés.
J'ai fait à votre exemple ici des créatures,
Mais ſans verſer de ſang, ſans cauſer de murmures ;
Et comme vos tyrans prenaient de vous la loi,
Comme ils étaient à vous, les peuples ſont à moi.
Voilà quelles raiſons ôtent à vos ſervices
Ce qu'ils vous ſemblent mériter,
Et colorent ces injuſtices
Dont vous avez raiſon de vous mécontenter.
Si d'abord elles ont quelque choſe d'étrange,
Repaſſez-les deux fois au fond de votre cœur ;
Changez, ſi vous pouvez, de conduite & d'humeur ;
Mais n'eſpérez pas que je change.

LYSANDER.

S'il ne m'eſt pas permis d'eſpérer rien de tel,
Du moins, graces aux dieux, je ne vois dans vos plaintes
Que des raiſons d'état, & de jalouſes craintes,
Qui me font malheureux, & non pas criminel.
Non, ſeigneur, que je veuille être aſſez téméraire,
Pour oſer d'injuſtice accuſer mes malheurs.
L'action la plus belle a diverſes couleurs ;
Et lorſqu'un roi prononce, un ſujet doit ſe taire.

Je voudrais ſeulement vous faire ſouvenir
Que j'ai près de trente ans commandé nos armées,
Sans avoir amaſſé que ces nobles fumées
Qui gardent les noms de finir.
Sparte, pour qui j'allais de victoire en victoire,
M'a toujours vu pour fruit n'en vouloir que la gloire,
Et faire en ſon épargne entrer tous les tréſors
Des peuples ſubjugués par mes heureux efforts.
Vous-même le ſavez, que quoi qu'on m'ait vu faire,
Mes filles n'ont pour dot que le nom de leur père ;
Tant il eſt vrai, ſeigneur, qu'en un ſi long emploi
J'ai tout fait pour l'état, & n'ai rien fait pour moi.
Dans ce manque de bien Cotys & Spitridate,
L'un roi, l'autre en pouvoir égal peut-être aux rois,
M'ont aſſez eſtimé pour y borner leur choix ;
Et quand de les pourvoir un doux eſpoir me flatte,
Vous ſemblez m'envier un bien
Qui fait ma récompenſe, & ne vous coûte rien.

AGESILAS.

Il nous ſerait honteux que des mains étrangères
Vous payaſſent pour nous de ce qui vous eſt dû.
Tôt ou tard le mérite a ſes juſtes ſalaires,
Et ſon prix croît ſouvent, plus il eſt attendu.
D'ailleurs, n'aurait-on pas quelque lieu de vous dire,
Si je vous permettais d'accepter ces partis,
Qu'amenant avec nous Spitridate & Cotys,
Vous auriez fait pour vous plus que pour notre empire ?
Que vos ſeuls intérêts vous auraient fait agir ?
Et pourriez-vous enfin l'entendre ſans rougir ?
Vos filles ſont d'un ſang que Sparte aime & révère

Aſſez pour les payer des ſervices d'un père.
Je veux bien en répondre, & moi-même au beſoin
J'en ferai mon affaire, & prendrai tout le ſoin.

LYSANDER.

Je n'attendais, ſeigneur, qu'un mot ſi favorable,
Pour finir envers vous mes importunités;
Et je ne craindrai plus qu'aucun malheur m'accable,
Puiſque vous avez ces bontés.
Aglatide ſur-tout aura l'ame ravie
De perdre un époux à ce prix;
Et moi, pour me venger de vos plus durs mépris,
Je veux tout de nouveau vous conſacrer ma vie.

SCENE II.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'UN peu d'amour que j'eus Aglatide à parlé;
Son père qui l'a ſu dans ſon ame s'en flatte;
Et ſur ce vain eſpoir il part tout conſolé
Du refus que j'en fais aux vœux de Spitridate.
Tu l'as vu, Xénocles, tout d'un coup s'adoucir.

XENOCLES.

Oui, mais enfin, ſeigneur, il eſt tems de le dire,
Tout ſoumis qu'il paraît, apprenez qu'il conſpire,
Et par où ſa vengeance eſpère y réuſſir.
Ce confident choiſi, Cléon d'Halicarnaſſe;
Dont l'éloquence à tant d'éclat,

Lui vend une harangue à renverſer l'état,
Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, & je la viens d'avoir
D'un des ſiens ſur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'eſclave Damis, qui ſert de ſecretaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé vous la livre aujourd'hui.
On y ſoutient, ſeigneur, que notre république
Va bientôt voir ſes rois devenir ſes tyrans,
A moins que d'en choiſir de trois ans en trois ans,
Et non plus ſuivant l'ordre antique,
Qui règle ce choix par le ſang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Elever le mérite & les rares ſervices.
J'ignore quels ſont les complices,
Mais il pourra d'Ephèſe écrire à ſes amis;
Et ſoudain le paquet entre vos mains remis,
Vous inſtruira de toutes choſes.
Cependant j'ai fait mon devoir.
Vous voyez le deſſein, vous en ſavez les cauſes;
Votre perte en dépend, c'eſt à vous d'y pourvoir.

AGESILAS.

A te dire le vrai, l'affaire m'embarraſſe;
J'ai peine à démêler ce qu'il faut que je faſſe,
Tant la confuſion de mes raiſonnemens
Etonne mes reſſentimens.
Lyſander m'a ſervi, j'aurais une ame ingrate,
Si je méconnaiſſais ce que je tiens de lui;
Il a ſervi l'état, & ſi ſon crime éclate,

Il y trouvera de l'appui.
Je ſens que ma reconnaiſſance
Ne cherche qu'un moyen de le mettre à couvert :
Mais enfin il y va de toute ma puiſſance ;
Si je le perds, il me perd.
Ce que veut l'intérêt, la prudence ne l'oſe ;
Tu peux juger par là du déſordre où je ſuis.
Je vois qu'il faut le perdre, & plus je m'y diſpoſe,
Plus je doute ſi je le puis.
Sparte eſt un état populaire,
Qui ne donne à ſes rois qu'un pouvoir limité ;
On peut y tout dire, & tout faire,
Sous ce grand nom de liberté.
Si je ſuis ſouverain en tête d'une armée,
Je n'ai que ma voix au ſénat
Il faut y rendre compte, & tant de renommée
Y peut avoir déjà quelque ligue formée,
Pour autoriſer l'attentat.
Ce prétexte flatteur de la cauſe publique,
Dont il le couvrira, ſi je le mets au jour,
Tournera bien des yeux vers cette politique,
Qui met chacun en droit de régner à ſon tour.
Cet eſpoir y pourra toucher plus d'un courage ;
Et quand ſur Lyſander j'aurai fait choir l'orage,
Mille autres comme lui jaloux, ou mécontens,
Se promettront plus d'heur à mieux choiſir leur tems.
Ainſi de toutes parts le péril m'environne.
Si je veux le punir, j'expoſe ma couronne ;
Et ſi je lui fais graee, ou veux diſſimuler,
Je dois craindre...

XENOCLES.

Cotys, ſeigneur, vous peut parler.

AGESILAS.

Voyons quelle eſt ſa flamme, avant que de réſoudre,
S'il nous faudra lancer ou retenir la foudre.

SCENE III.

COTYS, AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

SI vous n'êtes, ſeigneur, plus mon ami qu'amant,
Vous me voudrez du mal avec quelque juſtice;
Mais vous m'êtes trop cher pour ſouffrir aiſément
Que vous vous attachiez au père d'Elpinice.
Non qu'entre un ſi grand homme & moi
Ce qu'on voit de froideur prépare aucune haine;
Mais c'eſt aſſez pour voir cet hymen avec peine,
Qu'un ſujet déplaiſe à ſon roi.
D'ailleurs, je n'ai pas cru votre ame fort épriſe;
Sans l'avoir jamais vue, elle vous fut promiſe;
Et la foi qui ne tient qu'à la raiſon d'état,
Souvent n'eſt qu'un devoir qui gêne, tyranniſe,
Et fait ſurtout le cœur un ſecret attentat.

COTYS.

Seigneur, la perſonne eſt aimable.
Je promis de l'aimer avant que de la voir,
Et ſentis à ſa vue un accord agréable
Entre mon cœur & mon devoir.

La froideur toutefois que vous montrez au père,
M'en donne un peu pour elle, & me la rend moins chère:
Non que j'oſe après vos refus
Vous aſſurer encor que je ne l'aime plus.
Comme avec ma parole il nous fallait la vôtre,
Vous dégagez ma foi, mon devoir, mon honneur;
Mais ſi vous en voulez dégager tout mon cœur,
Il faut l'engager à quelque autre.

AGESILAS.

Choiſiſſez, choiſiſſez, & s'il eſt quelque objet
A Sparte, ou dans toute la Grèce,
Qui puiſſe de ce cœur mériter la tendreſſe,
Tenez-vous sûr d'un prompt effet.
En eſt-il qui vous touche, en eſt-il qui vous plaiſe?

COTYS.

Il en eſt, oui, ſeigneur, il en eſt dans Ephèſe;
Et pour faire en ce cœur naître un nouvel amour,
Il ne faut point aller plus loin que votre cour.
L'éclat & les vertus de l'illuſtre Mandane....

AGESILAS.

Que dites-vous, ſeigneur? & quel eſt ce deſir?
Quand par toute la Grèce on vous donne à choiſir,
Vous choiſiſſez une Perſane!
Penſez-y bien, de grace, & ne nous forcez pas,
Nous qui vous aimons, à connaître
Que preſſé d'un amour qui ne vient pas de naître,
Vous ne venez à moi que pour ſuivre ſes pas.

COTYS.

Mon amour en ces lieux ne cherchait qu'Elpinice;
Mes yeux ont rencontré Mandane par haſard;

Et quand ce même amour de vos froideurs complice
S'eſt voulu pour vous plaire attacher autre part,
Les ſiens ont attiré toute la différence
Que j'ai cru devoir rendre à votre averſion;
Et je l'ai regardée, après votre alliance,
Bien moins Perſane de naiſſance,
Que Grecque par adoption.

AGESILAS.

Ce ſont ſubtilités que l'amour vous ſuggère,
Dont nous voyons pour nous les ſuccès incertains.
Ne pourriez-vous, ſeigneur, d'une amitié ſi chère
Mettre le grand dépôt en de plus sûres mains?
Pauſanias & moi nous avons des parentes;
Et jamais un vrai roi ne fait un digne choix,
S'il ne s'allie au ſang des rois.

COTYS.

Quand on aime, on ſe fait des règles différentes.
Spitridate a du nom, & de la qualité;
Sans trône il a d'un roi le pouvoir en partage.
Votre Grèce en reçoit un pareil avantage;
Et le ſang n'y met pas tant d'inégalité,
Que l'amour où ſa ſœur m'engage,
Ravale fort ma dignité.
Se peut-il qu'en l'aimant ma gloire ſe haſarde,
Après l'exemple d'un grand roi,
Qui, tout grand roi qu'il eſt, l'eſtime, & le regarde
Avec les mêmes yeux que moi?
Si ce bruit n'eſt point faux, mon mal eſt ſans remède;
Car enfin c'eſt un roi dont il me faut l'appui.
Adieu, ſeigneur, je la lui cède,
Mais je ne la cède qu'à lui.

SCENE IV.

AGESILAS, XENOCLES.

AGESILAS.

D'Ou ſait-il, Xénoclès, d'où ſait-il que je l'aime ?
Je ne l'ai dit qu'a toi, m'auras-tu découvert ?

XENOCLES.

Si j'oſe vous parler, ſeigneur, à cœur ouvert,
Il ne le ſait que de vous même.
L'éclat de ces faveurs, dont vous enveloppez
De votre faux ſecret le chatouilleux myſtère,
Dit ſi haut malgré vous ce que vous penſez taire,
Que vous êtes ici le ſeul que vous trompez.
De ſi brillans dehors ſont un grand jour dans l'ame ;
Et quelque illuſion qui puiſſe vous flatter,
Plus ils déguiſent votre flamme,
Plus au travers du voile ils la font éclater.

AGESILAS.

Quoi, la civilité, l'accueil, la déférence,
Ce que pour le beau ſexe on a de complaiſance,
Ce qu'on lui rend d'honneur, tout paſſe pour amour ?

XENOCLES.

Il eſt bien mal-aiſé qu'aux yeux de votre cour
Il paſſe pour indifférence ;
Et c'eſt l'en avouer aſſez ouvertement,
Que refuſer Mandane aux vœux d'un autre amant.
Mais qu'importe, après tout ? Si du plus grand courage
Le vrai mérite a droit d'attendre un plein hommage,
Serait-il honteux de l'aimer ?

AGESILAS.

Non, & même avec gloire on s'en laiſſe charmer;
Mais un roi que ſon trône à d'autres ſoins engage,
Doit n'aimer qu'autant qu'il lui plaît,
Et que de ſa grandeur y conſent l'intérêt.
Vois donc ſi ma peine eſt légère.
Sparte ne permet point aux fils d'une étrangère
De porter ſon ſceptre en leur main;
Cependant à mes yeux Mandane a ſu trop plaire;
Je veux cacher ma flamme, & je le veux en vain.
Empêcher ſon hymen, c'eſt lui faire injuſtice;
L'épouſer, c'eſt bleſſer nos loix;
Et même il n'eſt pas sûr que j'emporte ſon choix.
La donner à Corys, c'eſt me faire un ſupplice;
M'oppoſer à ſes vœux, c'eſt le joindre au parti
Que déjà contre moi Lyſander a pu faire;
Et s'il a le bonheur de ne lui pas déplaire,
J'en recevrai peut-être un honteux démenti.
Que ma confuſion, que mon trouble eſt extrême!
Je me défends d'aimer; & j'aime;
Et je ſens tout mon cœur balancé nuit & jour
Entre l'orgueil du diadême,
Et les doux eſpoirs de l'amour.
En qualité de roi, j'ai pour ma gloire à craindre;
En qualité d'amant je vois mon ſort à plaindre:
Mon trône avec mes vœux ne ſouffre aucun accord;
Et ce que je me dois me reproche ſans ceſſe,
Que je ne ſuis pas aſſez fort
Pour triompher de ma faibleſſe.

XENOCLES.

Toutefois il eſt tems ou de vous déclarer,

Ou

Ou de céder l'objet qui vous fait ſoupirer.

AGESILAS.

Le plus sûr, Xénoclès, n'eſt pas le plus facile.
Cherche moi Spitridate, & l'amène en ce lieu ;
Et nous verrons après s'il n'eſt point de milieu
Entre le charmant & l'utile.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SPITRIDATE, ELPINICE.

SPITRIDATE.

AGÉSILAS me mande, il eſt tems d'éclater.
Que me permettez-vous, madame, de lui dire ?
M'en déſavouerez-vous, ſi j'oſe me vanter
Que c'eſt pour vous que je ſoupire ?
Que je crois mes ſoupirs aſſez bien écoutés
Pour vous fermer le cœur & l'oreille à tous autres,
Et que dans vos regards je vois quelques bontés.
Qui ſemblent m'aſſurer des vôtres ?

ELPINICE.

Que ſervirait, ſeigneur, de vous y haſarder ?
Suis-je moins que ma ſœur fille de Lyſander ?
Et la raiſon d'état qui rompt votre hyménée,
Regarde-t-elle plus la jeune que l'aînée ?
S'il n'eût point à Cotys refuſé votre ſœur,
J'euſſe oſé préſumer qu'il eût aimé la mienne;
Et m'aurais dit moi-même avec quelque douceur,
Il ſe l'eſt réſervée, & veut bien qu'on m'obtienne.
Mais il aime Mandane, & ce prince jaloux
De ce que peut ici le grand nom de mon père,
N'a pour lui qu'une haine obſtinée & ſévère,

Qui ne lui peut ſouffrir de gendres tels que vous.

SPITRIDATE.

Puiſqu'il aime ma ſœur, cet amour eſt un gage
Qui me répond de ſon ſuffrage.
Ses deſirs prendront loi de mes propres deſirs ;
Et ſon feu pour les ſatisfaire
N'a pas moins beſoin de me plaire,
Que j'en ai de lui voir approuver mes ſoupirs.
Madame, on eſt bien fort quand on parle ſoi-même,
Et qu'on peut dire au ſouverain :
J'aime & je ſuis aimé, vous aimez comme j'aime,
Achevez mon bonheur, j'ai le vôtre en ma main.

ELPINICE.

Vous ne ſongez qu'à vous, & dans votre ame épriſe
Vos vœux ſe tiennent sûrs d'un prompt & plein effet.
Mais que fera Cotys à qui je ſuis promiſe ?
Me rendra-t-il ma foi, s'il n'eſt point ſatisfait ?

SPITRIDATE.

La perte de ma ſœur lui ſervira de guide
A tourner ſes deſirs du côté d'Aglatide.
D'ailleurs, que pourra-t-il, ſi contre Agéſilas
Ce grand homme ni moi nous ne le ſervons pas ?

ELPINICE.

Il a parole de mon père
Que vous n'obtiendrez rien à moins qu'il ſoit content ;
Et mon père n'eſt pas un eſprit inconſtant,
Qui donne une parole incertaine & légère.
Je vous le dis encor, ſeigneur, penſez-y bien :
Cotys aura Mandane, ou vous n'obtiendrez rien.

SPITRIDATE.

Dites, dites un mot, & ma flamme enhardie.

ELPINICE.

Que voulez-vous que je vous die ?
Je ſuis ſujette & fille, & j'ai promis ma foi ;
Je dépens d'un amant, & d'un père, & d'un roi.

SPITRIDATE.

N'importe, ce grand mot produirait des miracles.
Un amant avoué renverſe tous obſtacles,
Tout lui devient poſſible, il fléchit les parens,
Triomphe des rivaux, & brave les tyrans.
Dites donc, m'aimez-vous ?

ELPINICE.

Que ma ſœur eſt heureuſe !

SPITRIDATE.

Quand mon amour pour vous la laiſſe ſans amant,
Son deſtin eſt ſi charmant,
Que vous en ſoyez envieuſe ?

ELPINICE.

Elle eſt indifférente, & ne s'attache à rien.

SPITRIDATE.

Et vous ?

ELPINICE.

Que n'ai-je un cœur qui ſoit comme le ſien !

SPITRIDATE.

Le vôtre eſt-il moins inſenſible ?

ELPINICE.

S'il ne tenait qu'à lui que tout vous fût poſſible,
Le devoir & l'amour....

SPITRIDATE.

Ah, madame, achevez,
Le devoir & l'amour, que vous feraient-ils faire ?

ELPINICE.

Voyez le roi, voyez Cotys voyez mon père ;
Fléchiſſez, triomphez, bravez,
Seigneur, mais laiſſez-moi me taire.

SCENE II.

MANDANE, ELPINICE, SPITRIDATE.

SPITRIDATE *à Mandane.*

VENEZ, ma ſœur, venez aider mes triſtes feux
A combattre un injuſte & rigoureux ſilence.

ELPINICE.

Hélas ! il eſt ſi bien de leur intelligence,
Qu'il vous dit plus que je ne veux.
J'en dois rougir. Adieu. Voyez avec madame
Le moyen le plus propre à ſervir votre flamme.
Des trois dont je dépens, elle peut tout ſur deux.
L'un hautement l'adore, & l'autre au fond de l'ame ;
Et ſon deſtin lui-même, ainſi que notre ſort,
Dépend de les mettre d'accord.

SCENE III.

SPITRIDATE, MANDANE.

SPITRIDATE.

IL eſt tems de réſoudre avec quel artifice
Vous pourrez en venir à bout,
Vous, ma ſœur, qui tantôt me répondiez de tout,
Si j'avais le cœur d'Elpinice,
Il eſt à moi ce cœur, ſon ſilence le dit;
Son adieu le fait voir, ſa fuite le proteſte;
Et ſi je n'obtiens pas le reſte,
Vous manquez de parole, ou du moins de crédit.

MANDANE.

Si le don de ma main peut vous donner la ſienne,
Je vous ſacrifierai tout ce que j'ai promis;
Mais vous, répondez-vous que ce don vous l'obtienne,
Et qu'il mette d'accord de ſi fiers ennemis?
Le roi qui vous refuſe à Lyſander pour gendre,
Y conſentira-t-il ſi vous m'offrez à lui?
Et s'il peut à ce prix le permettre aujourd'hui,
Lyſander voudra-t-il ſe rendre?
Lui qui ne vous remet votre premiere foi
Qu'en faveur de l'amour que Cotys fait paraître,
Ne vous fait-il pas cette loi;
Que ſans le rendre heureux, vous ne le ſauriez être?

SPITRIDATE.

Cotys de cet eſpoir oſe en vain ſe flatter;
L'amour d'Agéſilas à ſon amour s'oppoſe.

MANDANE.

Et ſi vous ne penſez à le mieux écouter,
Lyſander d'Elpinice en ſa faveur diſpoſe.

SPITRIDATE.

Ne me cachez rien, vous l'aimez.

MANDANE.

Comme vous aimez Elpinice.

SPITRIDATE.

Mais vous m'avez promis un entier ſacrifice.

MANDANE.

Oui, s'il peut être utile aux vœux que vous formez.

SPITRIDATE.

Que ne peut point un roi?

MANDANE.

Quels droits n'a point un père?

SPITRIDATE.

Inexorable ſœur!

MANDANE.

Impitoyable frère,
Qui voulez que j'éteigne un feu digne de moi,
Et ne ſauriez vous faire une pareille loi!

SPITRIDATE.

Hélas! conſidérez...

MANDANE.

Conſidérez vous-même...

SPITRIDATE.

Que j'aime, & que je ſuis aimé.

MANDANE.

Que je ſuis aimée, & que j'aime.

SPITRIDATE.

N'égalez point au mien un feu mal allumé.
Le ſexe vous apprend à régner ſur vos ames.

MANDANE.

Dites qu'il nous apprend à renfermer nos flammes.
Dites que votre ardeur à force d'éclater
S'exhale, ſe diſſipe, ou du moins s'exténue,
Quand la nôtre groſſit ſous cette retenue,
Dont le joug odieux ne ſert qu'à l'irriter.
Je vous parle, ſeigneur, avec une ame ouverte;
Et ſi je vous voyais capable de raiſon,
Si quand l'amour domine elle était de ſaiſon...

SPITRIDATE.

Ah, ſi quelque lumière enfin vous eſt offerte,
Expliquez-vous, de grace, & pour le commun bien
Vous ni moi ne négligeons rien.

MANDANE.

Notre amour à tous deux ne rencontre qu'obſtacles
Preſque impoſſibles à forcer;
Et ſi pour nous le ciel n'eſt prodigue en miracles,
Nous eſpérons en vain nous en débarraſſer.
Tirons-nous une fois de cette ſervitude,
Qui nous fait un deſtin ſi rude.
Bravons Agéſilas, Cotys, & Lyſander:
Qu'ils s'accordent ſans nous s'ils peuvent s'accorder.
Dirai-je tout? ceſſons d'aimer & de prétendre,
Et nous ceſſerons d'en dépendre.

SPITRIDATE.

N'aimer plus! Ah, ma ſœur!

MANDANE.

J'en ſoupire à mon tour;
Mais un grand cœur doit être au-deſſus de l'amour.
Quel qu'en ſoit le pouvoir, quelle qu'en ſoit l'atteinte,
Deux ou trois ſoupirs étouffés,
Un moment de murmure, une heure de contrainte,
Un orgueil noble & ferme, & vous en triomphez.
N'avons-nous ſecoué le joug de notre prince
Que pour choiſir des fers dans une autre province?
Ne cherchons-nous ici que d'illuſtres tyrans,
Dont les chaînes plus glorieuſes
Soumettent nos deſtins aux obſcurs différens
De leurs haines myſtérieuſes?
Ne cherchons-nous ici que les occaſions
De fournir de matière à leurs diviſions,
Et de nous impoſer un plus rude eſclavage
Par la néceſſité d'obtenir leur ſuffrage?
Puiſque nous y cherchons tous deux la liberté,
Tâchons de la goûter, ſeigneur, en sûreté.
Réduiſons nos ſouhaits à la cauſe publique.
N'aimons plus que par politique;
Et dans la conjoncture où le ciel nous a mis,
Faiſons des protecteurs, ſans faire d'ennemis.
A quel propos aimer, quand ce n'eſt que déplaire
A qui nous peut nuire ou ſervir?
S'il nous en faut l'appui, pourquoi nous le ravir?
Pourquoi nous attirer ſa haine & ſa colère?

SPITRIDATE.

Oui, ma ſœur, & j'en ſuis d'accord;
Agéſilas ici maître de notre ſort,

Peut nous abandonner la Perſane irritée,
Et nous laiſſer rentrer, malgré tout notre effort,
Sous la captivité que nous avons quittée.
Cotys ni Lyſander ne nous ſoutiendront pas,
S'il faut que ſa colère à nous perdre s'applique.
Aimez, aimez-le donc, du moins par politique,
Ce redoutable Agéſilas.

MANDANE.

Voulez vous que je le prévienne,
Et qu'en dépit de la pudeur
D'un amour commandé l'obéiſſante ardeur
Oſe faire éclater ma flamme avant la ſienne?
On dit que je lui plais, qu'il ſoupire en ſecret,
Qu'il retient, qu'il combat ſes deſirs à regret;
Et cette vanité qui nous eſt naturelle,
Veut croire ainſi que vous qu'on en juge aſſez bien:
Mais enfin c'eſt un feu ſans aucune étincelle.
Je crois ce qu'on en dit, & n'en ſais encor rien.
S'il m'aime, un tel ſilence eſt la marque certaine
Qu'il craint Sparte & ſes dures loix;
Qu'il voit qu'en m'épouſant, s'il peut m'y faire reine,
Il ne peut lui donner de rois;
Que ſa gloire...

SPITRIDATE.

Ma ſœur, l'amour vaincra, ſans doute;
Ce héros eſt à vous, quelques loix qu'il redoute;
Et ſi par la prière il ne les peut fléchir,
Ses victoires auront de quoi l'en affranchir.
Ces loix, ces mêmes loix s'impoſeront ſilence
A l'aſpect de tant de vertus;

Ou Sparte l'avouera d'un peu de violence,
Après tant d'ennemis à ſes pieds abattus.

MANDANE.

C'eſt vous flatter beaucoup en faveur d'Elpinice,
Que ce prince, après tout, ne vous peut accorder.
Sans une éclatante injuſtice,
A moins que vous ayez l'aveu de Lyſander.
D'ailleurs, en exiger un hymen qui le gêne,
Et lui faire des loix au milieu de ſa cour,
N'eſt-ce point hautement lui demander ſa haine,
Quand vous lui promettez l'objet de ſon amour ?

SPITRIDATE.

Si vous ſaviez, ma ſœur, aimer autant que j'aime....

MANDANE.

Si vous ſaviez, mon frère, aimer comme je fais,
Vous ſauriez ce que c'eſt que s'immoler ſoi-même,
Et faire violence à de ſi doux ſouhaits.
Je vous en parle en vain. Allez, frère barbare,
Voir à quoi Lyſander ſe réſoudra pour vous;
Et ſi d'Agéſilas la flamme ſe déclare,
J'en mourrai, mais je m'y réſous.

SCENE IV.

SPITRIDATE, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE.

VOUS me quittez, ſeigneur, mais vous croyez-vous quitte,
Et que ce ſoit aſſez que de me rendre à moi ?

SPITRIDATE.

Après tant de froideurs pour mon peu de mérite,
Eſt-ce vous mal ſervir que reprendre ma foi ?

AGLATIDE.

Non, mais le pouvez-vous à moins que je la rende ?
Et ſi je vous la rends, ſavez-vous à quel prix ?

SPITRIDATE.

Je ne crois pas pour vous cette perte ſi grande,
Que vous en ſouhaitiez d'autres que vos mépris.

AGLATIDE.

Moi des mépris pour vous !

SPITRIDATE.

C'eſt ainſi que j'appelle
Un feu ſi bien promis, & ſi mal allumé.

AGLATIDE.

Si je ne vous aimais, je vous aurais aimé ;
Mon devoir m'en était un garant trop fidelle.

SPITRIDATE.

Il ne vous répondait que d'agir un peu tard,
Et laiſſait beaucoup au haſard.

Votre ordre cependant vers une autre me chaſſe,
Et vous avez quitté la place à votre ſœur.

AGLATIDE.

Si je vous ai donné de quoi remplir la place,
Ne me devez-vous point de quoi remplir mon cœur ?

SPITRIDATE.

J'en ſuis au déſeſpoir, mais je n'ai point de frère,
Que je puiſſe à mon tour vous prier d'accepter.

AGLATIDE.

Si vous n'en avez point par qui me ſatisfaire,
Vous avez une ſœur qui vous peut acquitter.
Elle a trop d'un amant, & ſi ſa flamme heureuſe
Me renvoyait celui dont elle ne veut plus,
Je ne ſuis point d'humeur fâcheuſe,
Et m'accommoderais bientôt de ſes refus.

SPITRIDATE.

De tout mon cœur je l'en conjure:
Envoyez-lui Cotys, ou même, Agéſilas,
Ma ſœur, & prenez ſoin d'appaiſer ce murmure,
Qui cherche à m'imputer des ſentimens ingrats.
Je vous laiſſe entre vous faire ce grand partage,
Et vais chez Liſander voir quel ſera le mien.
Madame, vous voyez, je ne puis davantage,
Et qui fait ce qu'il peut n'eſt plus garant de rien.

SCENE V.

AGLATIDE, MANDANE.

AGLATIDE.

VOus pourrez-vous réſoudre à payer pour ce frère,
Madame, & des deux rois daignant en choiſir un,
Me donner en ſa place, ou le plus importun,
Ou le moins digne de vous plaire?

MANDANE.

Hélas!

AGLATIDE.

Je n'entends pas des mieux
Comme il faut qu'un hélas s'explique;
Et lorſqu'on ſe retranche au langage des yeux,
Je ſuis muette à la replique.

MANDANE.

Pourquoi mieux expliquer quel eſt mon déplaiſir?
Il ne ſe fait que trop entendre.

AGLATIDE.

Si j'avais comme vous deux rois à choiſir,
Mes déplaiſirs auraient peu de choſe à prétendre.
Parlez donc, & de bonne foi,
Acquittez par ce choix Spitridate envers moi.
Ils ſont tous deux à vous.

MANDANE.

Je n'y ſuis pas moi-même.

AGLATIDE.

Qui des deux eſt l'aimé?

MANDANE.

Qu'importe lequel j'aime,
Si le plus digne amour, de quoi qu'il ſoit d'accord,
Ne peut décider de mon ſort ?

AGLATIDE.

Ainſi je dois perdre eſpérance
D'obtenir de vous aucun d'eux ?

MANDANE,

Donnez-moi votre indifférence,
Et je vous les donne tous deux.

AGLATIDE.

C'en ſerait un peu trop, leur mérite eſt ſi rare,
Qu'il en faut être plus avare.

MANDANE.

Il eſt grand, mais bien moins que la félicité
De votre inſenſibilité.

AGLATIDE.

Ne me prenez point tant pour une ame inſenſible :
Je l'ai tendre, & qui ſouffre aiſément de beaux feux ;
Mais je ſais ne vouloir que ce qui m'eſt poſſible,
Quand je ne puis ce que je veux.

MANDANE.

Laiſſez donc faire au ciel, au tems, à la fortune,
Ne veuillez que ce qu'ils voudront ;
Et ſans prendre d'attache, ou d'idée importune,
Attendez en repos les cœurs qui ſe rendront.

AGLATIDE.

Il m'en pourrait coûter mes plus belles années,
Avant qu'ainſi deux rois en devinſſent le prix ;
Et j'aime mieux borner mes bonnes deſtinées

Au plus digne de vos mépris.

MANDANE.

Donnez-moi donc, madame, un cœur comme le vôtre ;
Et je vous les redonne une ſeconde fois ;
Ou ſi c'eſt trop de l'un & l'autre,
Laiſſez-m'en le rebut, & prenez-en le choix.

AGLATIDE.

Si vous leur ordonniez à tous deux de m'en croire,
Et que l'obéiſſance eût pour eux quelque appas.
Peut-être que mon choix ſatisferait ma gloire,
Et qu'enfin mon rebut ne vous déplairait pas.

MANDANE.

Qui peut vous aſſurer de cette obéiſſance ?
Les rois même en amour ſavent mal obéir ;
Et les plus enflammés s'efforcent de haïr,
Si-tôt qu'on prend ſur eux un peu trop de puiſſance.

AGLATIDE.

Je vois bien ce que c'eſt, vous voulez tout garder.
Il eſt honteux de rendre une de vos conquêtes ;
Et quoi qu'au plus heureux le cœur veuille accorder,
L'œil règne avec plaiſir ſur deux ſi grandes têtes.
Mais craignez que je n'uſe auſſi de tous mes droits.
Peut-être en ai-je encor de garder quelque empire
Sur l'un & l'autre de ces rois,
Bien qu'à l'envi pour vous l'un & l'autre ſoupire ;
Et ſi j'en laiſſe faire à mon eſprit jaloux,
Quoi que la jalouſie aſſez peu m'inquiète,
Je ne ſais s'ils pourront l'un ni l'autre pour vous
Tout ce que votre cœur ſouhaite.

SCENE

SCENE VI.

COTYS, MANDANE, AGLATIDE.

AGLATIDE *à Cotys.*

SEIGNEUR, vous le ſavez, ma ſœur a votre foi,
Et ne vous la rend que pour moi.
Uſez-en comme bon vous ſemble ;
Mais ſachez que je me promets
De ne vous la rendre jamais,
A moins d'un roi qui vous reſſemble.

SCENE VII.

COTYS, MANDANE.

MANDANE.

L'ETRANGE contretems que prend ſa belle humeur,
Et la froide galanterie,
D'affecter par bravade à tourner ſon malheur
En importune raillerie !
Son cœur l'en déſavoue, & murmurant tout bas....

COTYS.

Que cette belle humeur ſoit véritable ou feinte,
Tout ce qu'elle en prétend ne m'alarmerait pas,
Si le pouvoir d'Agéſilas
Ne me portait dans l'ame une plus juſte crainte.
Pourrez-vous l'aimer ?

MANDANE.

Non.

COTYS.

Pourrez-vous l'épouſer?

MANDANE.

Vous-même, dites-moi, puis-je m'en excuſer?
Et quel bras, quel ſecours appeller à mon aide,
Lorſqu'un frère me donne, & qu'un amant me cède?

COTYS.

N'imputez point à crime une civilité,
Qu'ici de général voulait l'autorité.

MANDANE.

Souffrez-moi donc, ſeigneur, la même déférence
Qu'ici de nos deſtins demande l'aſſurance.

COTYS.

Vous céder par dépit, & d'un ton menaçant
Faire voir qu'on pénètre au cœur du plus puiſſant,
Qu'on ſait de ſes refus la plus ſecrète cauſe,
Ce n'eſt pas tant céder l'objet de ſon amour,
Que preſſer un rival de paraître en plein jour,
Et montrer qu'à ſes vœux hautement on s'oppoſe.

MANDANE.

Que ſert de s'oppoſer aux vœux d'un tel rival,
Qui n'a qu'à nous protéger mal
Pour nous livrer à notre perte?
Serait-il d'un grand cœur de chercher à périr,
Quand il voit une porte ouverte
A régner avec gloire aux dépens d'un ſoupir?

COTYS.

Ah, le change vous plaît.

MANDANE.

Non, ſeigneur, je vous aime;
Mais je dois à mon frère, à ma gloire, à vous-même.
D'un rival ſi puiſſant ſi nous perdons l'appui,
Pourrons-nous du Perſan nous défendre ſans lui?
L'eſpoir d'un renouement de la vieille alliance
Flatte en vain votre amour, & vos nouveaux deſſeins.
Si vous ne remettez ſa proie entre ſes mains,
Oſerez-vous y prendre aucune confiance?
Quant à mon frère & moi, ſi les dieux irrités
Nous font jamais rentrer deſſous ſa tyrannie,
Comme il nous traitera d'eſclaves révoltés,
Le ſupplice l'attend, & moi l'ignominie.
C'eſt ce que je ſaurai prévenir par ma mort;
Mais juſques-là, ſeigneur, permettez-moi de vivre;
Et que par un illuſtre & rigoureux effort,
Acceptant les malheurs où mon deſtin me livre,
Un ſacrifice entier de mes vœux les plus doux
Faſſe la ſûreté de mon frère & de vous.

COTYS.

Cette ſûreté malheureuſe
A qui vous immolez votre amour & le mien
Peut-elle être ſi précieuſe
Qu'il faille l'acheter de mon unique bien?
Et faut-il que l'amour garde tant de meſures
Avec tant d'intérêts qui lui font tant d'injures?
Laiſſez, laiſſez périr ce déplorable roi,
A qui ces intérêts dérobent votre foi.
Que ſert que vous l'aimiez? & que fait votre flamme
Qu'augmenter ſon ardeur pour croître ſes malheurs,

Si malgré le don de votre ame
Votre raiſon vous livre ailleurs?
Armez-vous de dédains ; rendez, s'il eſt poſſible,
Votre perte pour lui moins grande ou moins ſenſible ;
Et par pitié d'un cœur trop ardemment épris,
Eteignez-en la flamme à force de mépris.

MANDANE.

L'éteindre ! Ah, ſe peut-il que vous m'ayez aimée ?

COTYS.

Jamais ſi digne flamme en un cœur allumée...

MANDANE.

Non, non, vous m'en feriez des ſermens ſuperflus.
Vouloir ne plus aimer, c'eſt déjà n'aimer plus ;
Et qui peut n'aimer plus ne fut jamais capable
D'une paſſion véritable.

COTYS.

L'amour au déſeſpoir peut-il encor charmer !

MANDANE.

L'amour au déſeſpoir fait gloire encor d'aimer,
Il en fait de ſouffrir, & ſouffre avec conſtance,
Voyant l'objet aimé partager ſa ſouffrance.
Il regarde ſes maux comme un doux ſouvenir
De l'union des cœurs qui ne ſaurait finir ;
Et comme n'aimer plus, quand l'eſpoir abandonne,
C'eſt aimer ſes plaiſirs, & non pas la perſonne,
Il fuit cette baſſeſſe, & s'affermit ſi bien,
Que toute ſa douleur ne ſe reproche rien.

COTYS.

Quel injuſte tourment, quel injuſte ſupplice
Succède au doux eſpoir qui m'oſait tout offrir!

MANDANE.

Et moi, ſeigneur, & moi, n'ai-je rien à ſouffrir ?
Ou m'y condamne-t-on avec plus de juſtice ?
Si vous perdez l'objet de votre paſſion,
Epouſez-vous celui de votre averſion ?
Attache-t-on vos jours à d'auſſi rudes chaînes ?
Et ſouffrez-vous enfin la moitié de mes peines ?
Cependant mon amour aura tout ſon éclat,
En dépit du ſupplice où je ſuis condamnée ;
Et ſi notre tyran par maxime d'état
Ne s'interdit mon hyménée,
Je veux qu'il ait la joie, en recevant ma main,
D'entendre que du cœur vous êtes ſouverain ;
Et que les déplaiſirs dont ma flamme eſt ſuivie
Ne ceſſeront qu'avec ma vie.
Allez, ſeigneur, défendre aux vôtres de durer,
Ennuyez-vous de ſoupirer,
Craignez de trop ſouffrir, & trouvez-en vous-même
L'art de ne plus aimer dès qu'on perd ce qu'on aime.
Je ſouffrirai pour vous, & ce nouveau malheur,
De tous mes maux le plus funeſte,
D'un trait aſſez perçant armera ma douleur,
Pour trancher de mes jours le déplorable reſte.

COTYS.

Que dites-vous, madame ? & par quel ſentiment...

SCENE VIII.

COTYS, MANDANE, CLÉON.

CLÉON.

SPITRIDATE, ſeigneur, & Lyſander vous prient
De vouloir avec eux conférer un moment.

MANDANE.

Allez, ſeigneur, allez, puiſqu'ils vous en convient.
Aimez, cédez, ſouffrez, & voyez ſi les dieux
Voudront vous inſpirer quelque choſe de mieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGÉSILAS, XENOCLES.

XENOCLES.

JE remets en vos mains & l'une & l'autre lettre
Que l'eſclave Damis aux miennes vient de mettre:
Vous y verrez, ſeigneur, quels ſont les attentats....
(*Il lui donne deux lettres dont il lit l'inſcription.*)

AGESILAS.

AU SENATEUR CRATES, A L'EPHORE ARSIDAS.
Spitridate & Cotys ſont de l'intelligence?

XENOCLES.

Non, il s'eſt caché d'eux en cette conférence;
Il a plaint leur malheur, & de tout ſon pouvoir;
Mais ſa prudence enfin tous deux vous les renvoie,
Sans leur donner aucun eſpoir
D'obtenir que de vous ce qui ferait leur joie.

AGESILAS.

Par cette déférence il croit les mieux aigrir;
Et rejettant ſur moi ce qu'ils ont à ſouffrir....

XENOCLES.

Vous avez mandé Spitridate,
Il entre ici:

AGESILAS.

Gardons qu'à ſes yeux rien n'éclate.

SCENE II.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, XENOCLES.

AGESILAS.

AGLATIDE, ſeigneur, a-t-elle encor vos vœux ?

SPITRIDATE.

Non, ſeigneur, mais enfin ils ne vont pas loin d'elle ;
Et ſa ſœur a fait naître une flamme nouvelle
En la place des premiers feux.

AGESILAS.

Elpinice?

SPITRIDATE.

Elle-même.

AGESILAS.

Ainſi toujours pour gendre
Vous vous donnez à Lyſander ?

SPITRIDATE.

Seigneur contre l'amour peut-on bien ſe défendre ?
A peine attaque-t-il qu'on brûle de ſe rendre.
Le plus ferme courage eſt ravi de céder ;
Et j'ai trouvé ma foi plus facile à reprendre
Que mon cœur à redemander.

AGESILAS.

Si vous conſidériez ....

SPITRIDATE

Seigneur, que conſidère
Un cœur d'un vrai mérite heureuſement charmé ?
L'amour n'eſt plus amour ſi-tôt qu'il délibère,

Et vous le ſauriez trop ſi vous aviez aimé.

AGESILAS.

Seigneur, j'aimais à Sparte, & j'aime dans Ephèſe.
L'un & l'autre objet eſt charmant;
Mais bien que l'un m'ait plû, bien que l'autre me plaiſe,
Ma raiſon m'en a ſu défendre également.

SPITRIDATE.

La mienne ſuivrait mieux un plus commun exemple.
Si vous aimez, ſeigneur, ne vous refuſez rien,
Ou ſouffrez que je vous contemple
Comme un cœur au-deſſus du mien.
Des climats différens la nature eſt diverſe.
La Grèce a des vertus qu'on ne voit point en Perſe.
Permettez qu'un Perſan n'oſe vous imiter,
Que ſur votre partage il craigne d'attenter,
Qu'il ſe contente à moins de gloire,
Et trouve en ſa faibleſſe un deſtin aſſez doux,
Pour ne point envier cette haute victoire,
Que vous ſeul avez droit de remporter ſur vous.

AGESILAS.

Mais de mon ennemi rechercher l'alliance!

SPITRIDATE.

De votre ennemi!

AGESILAS.

Non, Lyſander ne l'eſt pas:
Mais s'il faut vous le dire, il y court à grands pas.

SPITRIDATE.

C'en eſt aſſez; je dois me faire violence,
Et renonce à plus croire, ou mes yeux, ou mon cœur.
Ne m'ordonnez-vous rien ſur l'hymen de ma ſœur?

Cotys l'aime.

AGESILAS.

Il eſt roi, je ne ſuis pas ſon maître ;
Et Mandane ni vous n'êtes pas mes ſujets.
L'aime-t-elle ?

SPITRIDATE.

Il ſe peut. Lui ferai-je connaître
Que vous auriez d'autres projets ?

AGESILAS.

C'eſt me connaître mal, je ne contrains perſonne.

SPITRIDATE.

Peut-être qu'elle n'aime encor que ſa couronne ;
Et je ne ſais pas bien où pencherait ſon choix,
Si le ciel lui donnait à choiſir de deux rois.
Vous l'avez juſqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Qu'à vos ordres ſes vœux ſans peine aſſujettis...

AGESILAS.

L'ingrate !

SPITRIDATE.

Je réponds de ſa reconnaiſſance,
Et qu'elle ne conſent à l'eſpoir de Cotys,
Que pour le maintenir dans votre dépendance.
Pourrait-elle, ſeigneur, davantage pour vous ?

AGESILAS.

Non, mais qui la preſſait de choiſir un époux ?

SPITRIDATE.

L'occaſion d'un roi, ſeigneur, eſt bien preſſante.
Les plus dignes objets ne l'ont pas chaque jour ;
Elle échappe à la moindre attente

Dont on veut éprouver l'amour.
A moins que de la prendre au moment qu'elle arrive,
On s'expoſe aux périls de l'accepter trop tard ;
Et l'aſyle eſt ſi beau pour une fugitive,
Qu'elle ne peut ſans crime en rien mettre au haſard.

AGESILAS.

Elle eût peu haſardé peut-être pour attendre.

SPITRIDATE.

Voyait-elle en ces lieux un plus illuſtre eſpoir ?

AGESILAS.

Comme l'amour n'entend que ce qu'il veut entendre,
Il ne voit que ce qu'il veut voir.
Si je l'ai juſqu'ici de tant d'honneurs comblée,
De tant de faveurs accablée,
Ces faveurs, ces honneurs ne lui diſaient-ils rien ?
Elle les entendait trop bien en dépit d'elle :
Mais l'ingrate ! mais la cruelle !
Seigneur, à votre tour vous m'entendez trop bien.
Qu'elle aille chez Cotys partager ſa couronne ;
Je n'y mets point d'obſtacle, & n'en veux rien ſavoir.
Soit que l'ambition, ſoit que l'amour la donne,
Vous avez tous deux tout pouvoir.
Si pourtant vous m'aimiez

SPITRIDATE.

Soyez sûr de mon zèle.
Ma parole à Cotys eſt encor à donner ;
Mais ſi cet hyménée a de quoi vous gêner,
Mandane que deviendra-t-elle ?

AGESILAS.

Allez encor un coup, allez en d'autres lieux

Epargner par pitié cette gêne à mes yeux ;
Sauvez-moi du chagrin de montrer que je l'aime.

SPITRIDATE.

Elle vient recevoir vos ordres elle-même.

SCENE III.

AGÉSILAS, SPITRIDATE, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

O VUE ! ô ſur mon cœur regards trop abſolus !
Que vous allez troubler mes vœux irréſolus !
Ne partez pas, madame. O ciel ! j'en vais trop dire.

MANDANE.

Je conçois mal, ſeigneur, de quoi vous me parlez.
Moi partir ?

AGESILAS.

Oui, partez, encor que j'en ſoupire.
Que ce mot ne peut-il ſuffire !

MANDANE.

Je conçois encor moins pourquoi vous m'exilez.

AGESILAS.

J'aime trop à vous voir, & je vous ai trop vue ;
C'eſt, madame, ce qui me tue.
Partez, partez, de grace.

MANDANE.

Où me banniſſez-vous ?

AGESILAS.

Nommez-vous un exil le trône d'un époux ?

MANDANE.

Quel trône, & quel époux?

AGESILAS.

Cotys....

MANDANE.

Je crois qu'il m'aime;
Mais ſi je vous regarde ici comme mon roi,
Et comme un protecteur que j'ai choiſi moi-même,
Puis-je ſans votre aveu l'aſſurer de ma foi?
Après tant de bontés & de marques d'eſtime,
A vous moins déférer je croirais faire un crime;
Et mon ame....

AGESILAS.

Ah, c'eſt trop déférer, & trop peu.
Quoi, pour cet hyménée exiger mon aveu!

MANDANE.

Juſques-là mon bonheur n'aura qu'incertitude;
Et bien qu'une couronne éblouiſſe aiſément....

SPITRIDATE.

Ma ſœur, il faut parler un peu plus clairement.
Le roi s'eſt plaint à moi de votre ingratitude.

MANDANE.

Et je me plains à lui des inégalités
Qu'il me force de voir lui-même en ſes bontés.
Tout ce que pour un autre a voulu ma prière,
Vous me l'avez, ſeigneur, & ſur l'heure accordé;
Et pour mes intérêts ce qu'on a demandé
Prête à de prompts refus une digne matière.

AGESILAS.

Si vous vouliez avoir des yeux

Pour voir de ces refus la véritable cauſe. . . .

SPITRIDATE.

Neſt-ce pas aſſez dire, & faut-il autre choſe?
Voyez mieux ſa penſée, ou répondez-y mieux.
Ces refus obligeans veulent qu'on les entende,
Ils ſont de ſes faveurs le comble, & la plus grande.
Tout roi qu'eſt votre amant, perdez-le ſans ennui,
Lorſqu'on vous en deſtine un plus puiſſant que lui.
M'en déſavouerez-vous, ſeigneur?

AGESILAS.

Non, Spitridate.
C'eſt inutilement que ma raiſon me flatte.
Comme vous j'ai mon faible, & j'avoue à mon tour
Qu'un ſi triſte ſecours défend mal de l'amour.
Je vois par mon épreuve avec quelle injuſtice
Je vous refuſais Elpinice.
Je ceſſe de vous faire une ſi dure loi.
Allez, elle eſt à vous, ſi Mandane eſt à moi.
Ce que pour Lyſander je ſemble avoir de haine,
Fera place aux douceurs de cette double chaîne,
Dont vous ſerez le nœud commun;
Et cet heureux hymen accompagné du vôtre,
Vous rendant entre nous garand de l'un vers l'autre,
Réduira nos trois cœurs en un.
Madame, parlez donc.

SPITRIDATE.

Seigneur, l'obéiſſance
S'exprime aſſez par le ſilence.
Trouvez bon que je puiſſe apprendre à Lyſander
La grace qu'à ma flamme il vous plaît d'accorder.

SCENE IV.

AGÉSILAS, MANDANE, XENOCLES.

AGESILAS.

EN puis-je pour la mienne eſpérer une égale,
Madame? ou ne ſera-ce en effet qu'obéir?

MANDANE.

Seigneur, je croirais vous trahir,
Et n'avoir pas pour vous une ame aſſez royale,
Si je vous cachais rien des juſtes ſentimens
Que m'inſpire le ciel pour deux rois mes amans.
J'ai vu que vous m'aimiez, & ſans autre interprête
J'en ai cru vos faveurs qui m'ont ſi peu coûté.
J'en ai cru vos bontés, & l'aſſiduité
Qu'apporte à me chercher votre ardeur inquiète.
Ma gloire y voulait conſentir,
Mais ma reconnaiſſance a pris ſoin de la vôtre.
Vos feux la haſardaient, & pour les amortir
J'ai réduit mes deſirs à pencher vers un autre.
Pour m'épouſer, vous le pouvez,
Je ne ſaurais former de vœux plus élevés;
Mais avant que jurer ma conquête aſſez haute,
De l'œil dont il faut voir ce que vous vous devez,
Voyez ce qu'elle donne, ou plutôt ce qu'elle ôte.
Votre Sparte ſi haut porte ſa royauté,
Que tout ſang étranger la ſouille, & la profane;
Jalouſe de ce trône où vous êtes monté,
Y faire ſeoir une Perſane.

C'eſt pour elle une étrange & dure nouveauté ;
Et tout votre pouvoir ne peut m'y donner place,
Que vous n'y renonciez pour toute votre race.
Vos éphores peut-être oſeront encor plus ;
Et ſi votre ſénat avec eux ſe ſoulève,
Si de me voir leur reine indignés & confus,
Ils m'arrachent d'un trône où votre choix m'élève,
Penſez bien à la ſuite avant que d'achever ;
Et ſi ce ſont périls que vous deviez braver,
Vous les voyez ſi bien que j'ai mauvaiſe grace
De vous en faire ſouvenir.
Mais mon zèle a voulu cette indiſcrète audace ;
Et moi, je n'ai pas cru devoir la retenir.
Que la ſuite, après tout, vous flatte ou vous traverſe,
Ma gloire eſt ſans pareille aux yeux de l'univers,
S'il voit qu'une Perſane au vainqueur de la Perſe
Donne à ſon tour des loix, & l'arrête en ſes fers.
Comme votre intérêt m'eſt plus conſidérable,
Je tâche de vous rendre à des deſtins meilleurs.
Mon amour peut vous perdre, & je m'attache ailleurs,
Pour être pour vous moins aimable.
Voilà ce que devait un cœur reconnaiſſant.
Quant au reſte, parlez en maître,
Vous êtes ici tout-puiſſant.

AGESILAS.

Quand peut-on être ingrat, ſi c'eſt-là reconnaître ?
Et que puis-je ſur vous ſi le cœur n'y conſent ?

MANDANE.

Seigneur, il eſt donné, la main n'eſt pas donnée ;
Et l'inclination ne fait pas l'hyménée.

Au défaut de ce cœur je vous offre une foi
Sincère, inviolable, & digne enfin de moi.
Voyez ſi ce partage aura pour vous des charmes.
Contre l'amour d'un roi c'eſt aſſez raiſonner.
J'aime, & vais toutefois attendre ſans alarmes.
Ce qu'il lui plaira m'ordonner.
Je fais un ſacrifice aſſez noble, aſſez ample,
S'il en veut un en ce grand jour ;
Et s'il peut ſe réſoudre à vaincre ſon amour,
J'en donne à ſon grand cœur un aſſez haut exemple.
Qu'il écoute ſa gloire, ou ſuive ſon déſir,
Qu'il ſe faſſe grace, ou juſtice,
Je me tiens prête à tout, & lui laiſſe à choiſir
De l'exemple, ou du ſacrifice.

SCENE V.

AGLATIDE, XENOCLES.

AGESILAS.

QU'UNE Perſane m'oſe offrir un ſi grand choix !
Parmi nous qui traitons la Perſe de barbare,
Et mépriſons juſqu'à ſes rois,
Eſt-il plus haut mérite ? eſt-il vertu plus rare ?
Cependant mon deſtin à ce point eſt amer,
Que plus elle mérite, & moins je dois l'aimer ;
Et que plus ſes vertus ſont dignes de l'hommage.
Que rend toute mon ame à cet illuſtre objet,
Plus je la dois fermer à tout autre projet,

Qu'à celui d'égaler ſa grandeur de courage.

XENOCLES.

Du moins vous rendre heureux ce n'eſt plus haſarder.
Puiſqu'un ſi digne amour fait grace à Lyſander,
Il n'a plus lieu de ſe contraindre.
Vous devenez par-là maître de tout l'état;
Et ce grand homme à vous, vous n'avez plus à craindre
Ni d'éphores, ni de ſénat.

AGESILAS.

Je n'en ſuis pas encor d'accord avec moi-même.
J'aime, mais après tout, je hais autant que j'aime;
Et ces deux paſſions qui règnent tour à tour
Ont au fond de mon cœur ſi peu d'intelligence,
Qu'à peine immole-t-il la vengeance à l'amour,
Qu'il voudrait immoler l'amour à la vengeance.
Entre ce digne objet & ce digne ennemi,
Mon ame incertaine & flottante,
Quoi que l'un me promette, & quoi que l'autre attente,
Ne ſe peut ni dompter, ni croire qu'à demi;
Et plus des deux côtés je la ſens balancée,
Plus je vois clairement que ſi je veux régner,
Moi qui de Lyſander vois toute la penſée,
Il le faut tout-à-fait ou perdre ou regagner,
Qu'il eſt tems de choiſir.

XENOCLES.

Qu'il ferait magnanime,
De vaincre, & la vengeance, & l'amour à la fois!

AGESILAS.

Il faudrait, Xénocles, une ame plus ſublime.

XENOCLES.

Il ne faut que vouloir, tout eſt poſſible aux rois.

AGESILAS.

Ah, ſi je pouvais tout, dans l'ardeur qui me preſſe,
Pour ces deux paſſions qui partagent mes vœux,
Peut-être aurais-je la faibleſſe
D'obéir à toutes les deux.

SCENE VI.

AGESILAS, LYSANDER, XENOCLES.

LYSANDER.

SEIGNEUR, il vous a plû diſpoſer d'Elpinice;
Nous devons elle & moi beaucoup à vos bontés;
Et je ſerai ravi qu'elle vous obéiſſe,
Pourvu que de Cotys les vœux ſoient acceptés.
J'en ai donné parole, il y va de ma gloire.
Spitridate ſans lui ne ſaurait être heureux;
Et donner mon aveu, s'ils ne le ſont tous deux,
C'eſt faire à mon honneur une tache trop noire.
Vous pouvez nous parler en roi.
Ma fille vous doit plus qu'à moi:
Commandez, elle eſt prête, & je ſaurai me taire.
N'exigez rien de plus d'un père.
Il a tenu toujours vos ordres à bonheur;
Mais rendez-lui cette juſtice,
De ſouffrir qu'il emporte au tombeau cet honneur,
Qui fait l'unique prix de trente ans de ſervice.

AGESILAS.

Oui, vous l'y porterez, & du moins de ma part

Ce précieux honneur ne court aucun haſard.
On a votre parole, & j'ai donné la mienne;
Et pour faire aujourd'hui que l'une & l'autre tienne,
Il faut vaincre un amour qui m'était auſſi doux
Que votre gloire l'eſt pour vous,
Un amour dont l'eſpoir ne voyait plus d'obſtacle:
Mais enfin il eſt beau de triompher de ſoi,
Et de s'accorder ce miracle,
Quand on peut hautement donner à tous la loi,
Et que le juſte ſoin de combler notre gloire
Demande notre cœur pour dernière victoire.
Un roi né pour l'éclat des grandes actions
Dompte juſqu'à ſes paſſions,
Et ne ſe croit point roi, s'il ne fait ſur lui-même
Le plus illuſtre eſſai de ſon pouvoir ſuprême.
(*à Xénoclès.*)
Allez dire à Cotys que Mandane eſt à lui;
Que ſi mes feux aux ſiens ne l'ont pas accordée,
Pour venger ſon amour de ce moment d'ennui,
Je veux la lui céder comme il me l'a cédée.
Oyez de plus.
(*Il parle bas à Xénoclès qui ſort.*)

SCENE VII.

AGESILAS, LYSANDER.

AGESILAS.

HÉ bien, vos mécontentemens
Me ſeront-ils encor à craindre ?
Et vous ſouviendrez-vous des mauvais traitemens
Qui vous avaient donné tant de lieu de vous plaindre ?

LYSANDER.

Je vous ai dit, ſeigneur, que j'étais tout à vous ;
Et j'y ſuis d'autant plus, que malgré l'apparence,
Je trouve des bontés qui paſſent l'eſpérance,
Où je n'avais cru voir que des ſoupçons jaloux.

AGESILAS.

Et que va devenir cette docte harangue,
Qui du fameux Cléon doit annoblir la langue ?

LYSANDER.

Seigneur....

AGESILAS.

Nous ſommes ſeuls, j'ai chaſſé Xénoclès :
Parlons confidemment. Que venez-vous d'écrire
A l'éphore Arſidas, au ſénateur Cratès ?
Je vous défère aſſez pour n'en vouloir rien lire ;
Avec moi n'appréhendez rien,
Tout eſt encor fermé. Voyez.

LYSANDER.

Je ſuis coupable,

Parce qu'on me trahit, que l'on vous ſert trop bien ;
Et que par un effort de prudence admirable,
Vous avez ſu prévoir de quoi ſerait capable,
Après tant de mépris un cœur comme le mien.
Ce deſſein toutefois ne paſſera pour crime
Que parce qu'il eſt ſans effet ;
Et ce qu'on va nommer forfait
N'a rien qu'un plein ſuccès n'eût rendu légitime.
Tout devient glorieux pour qui peut l'obtenir,
Et qui le manque eſt à punir.

AGESILAS.

Non, non, j'aurais plus fait peut-être en votre place.
Il eſt naturel aux grands cœurs
De ſentir vivement de pareilles rigueurs ;
Et vous m'offenſeriez de douter de ma grace.
Comme roi je la donne, & comme ami diſcret
Je vous aſſure du ſecret.
Je remets en vos mains tout ce qui vous peut nuire.
Vous m'avez trop ſervi pour m'en trouver ingrat ;
Et d'un trop grand ſoutien je priverais l'état,
Pour des reſſentimens où j'ai ſu vous réduire.
Ma puiſſance établie, & mes droits conſervés,
Ne me laiſſent point d'yeux pour voir votre entrepriſe.
Dites-moi ſeulement avec même franchiſe,
Vous dois-je encor bien plus que vous ne me devez ?

LYSANDER.

Avez-vous pu, ſeigneur, me devoir quelque choſe ?
Qui ſert le mieux ſon roi ne fait que ſon devoir.
En vous de tout l'état j'ai défendu la cauſe,
Quand je l'ai fait tomber deſſous votre pouvoir.

Le zèle eſt tout de feu quand ce grand devoir preſſe ;
Et comme à le moins ſuivre on s'en acquitte mal,
Le mien vous ſervit moins qu'il ne ſervit la Grèce,
Quand j'en ſus ménager les cœurs avec adreſſe,
Pour vous en faire général.
Je vous dois cependant & la vie, & ma gloire,
Et lorſqu'un deſſein malheureux
Peut me coûter le jour, & ſouiller ma mémoire,
La magnanimité de ce cœur généreux. ...

AGESILAS.

Reprochez-moi plutôt toutes mes injuſtices,
Que de plus ravaler de ſi rares ſervices.
Elles ont fait le crime, & j'en tire ce bien,
Que j'ai pu m'acquitter, & ne vous dois plus rien.
A préſent que la gratitude
Ne peut paſſer pour dette en qui s'eſt acquitté,
Vos ſervices payés d'un traitement ſi rude,
Vont recevoir de moi ce qu'ils ont mérité.
S'ils ont ſu conſerver un trône en ma famille,
J'y veux par mon hymen faire ſeoir votre fille.
C'eſt ainſi qu'avec vous je puis le partager.

LYSANDER.

Seigneur, à ces bontés que je n'oſais attendre,
Que puis-je ...

AGESILAS.

Jugez-en comme il en faut juger,
Et ſurtout commencez d'apprendre,
Que les rois ſont jaloux du ſouverain pouvoir,
Qu'ils aiment qu'on leur doive, & ne peuvent devoir,
Que rien à leurs ſujets n'acquiert l'indépendance,

Qu'ils règlent à leur choix l'emploi des plus grands cœurs,
Qu'ils ont pour qui les ſert des graces, des faveurs,
Et qu'on n'a jamais droit ſur leur reconnaiſſance.
Prenons dorénavant vous & moi pour objet
Les devoirs qu'il faudra l'un à l'autre nous rendre;
N'oubliez pas ceux d'un ſujet,
Et j'aurai ſoin de ceux d'un gendre.

SCENE VIII.

AGESILAS, AGLATIDE *conduite par* XENOCLES.

AGLATIDE.

SUR un ordre, ſeigneur, reçu de votre part,
Je viens étonnée & ſurpriſe,
De voir que tout d'un coup un roi m'en favoriſe,
Qui me daignait à peine honorer d'un regard.

AGESILAS.

Sortez d'étonnement. Les tems changent, madame,
Et l'on n'a pas toujours mêmes yeux, ni même ame
Pourriez-vous de ma main accepter un époux ?

AGLATIDE.

Si mon père y conſent, mon devoir me l'ordonne,
Ce me ſera trop d'heur de le tenir de vous.
Mais avant que ſavoir quelle en eſt la perſonne,
Pourrais-je vous parler avec la liberté
Qu'e me ſouffrait à Sparte un feu trop écouté,
Alors qu'il vous plaiſait, ou m'aimer, ou me dire
Qu'en votre cœur mes yeux s'étaient fait un empire ?

Non que j'y penſe encor ; j'apprends de vous, ſeigneur,
Qu'on change avec le tems d'ame, d'yeux, & de cœur.

AGESILAS.

Rappellez ces beaux jours pour me parler ſans feindre;
Mais ſi vous le pouvez, madame, épargnez-moi.

AGLATIDE.

Ce ſerait ſans raiſon que j'oſerais m'en plaindre.
L'amour doit être libre, & vous êtes mon roi.
Mais puiſque juſqu'à vous vous m'avez fait prétendre,
N'obligez point, ſeigneur, cet eſpoir à deſcendre,
Et ne me faites point de loix
Qui profanent l'honneur de votre premier choix.
J'y trouvais pour moi tant de gloire,
J'en chéris à tel point la flatteuſe mémoire,
Que je regarderais comme un indigne époux
Quiconque m'offrirait un moindre rang que vous.
Si cet orgueil a quelque crime,
Il n'en faut accuſer que votre trop d'eſtime;
Ce ſont des ſentimens que je ne puis trahir.
Après cela parlez, c'eſt à moi d'obéir.

AGESILAS.

Je parlerai, madame, avec même franchiſe.
J'aime à voir cet orgueil que mon choix autoriſe
A dédaigner les vœux de tout autre qu'un roi:
J'aime cette hauteur en un jeune courage;
Et vous n'aurez point lieu de vous plaindre de moi,
Si votre heureux deſtin dépend de mon ſuffrage.

SCENE DERNIERE.

AGESILAS, LYSANDER, COTYS, SPITRIDATE, MANDANE, ELPINICE, AGLATIDE, XENOCLES.

COTYS.

SEIGNEUR, à vos bontés nous venons conſacrer,
Et Mandane & moi, notre vie.

SPITRIDATE.

De pareilles faveurs, ſeigneur, nous font rentrer,
Pour vous faire voir même envie.

AGESILAS.

Je vous ai fait juſtice à tous,
Et je crois que ce jour vous doit être aſſez doux,
Qui de tous vos ſouhaits à votre gré décide;
Mais pour le rendre encor plus doux & plus charmant,
Sachez que Sparte voit ſa reine en Aglatide,
A qui le ciel en moi rend ſon premier amant.

AGLATIDE.

C'eſt me faire, ſeigneur, des ſurpriſes nouvelles.

AGESILAS.

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes ſi belles;
Et tous enſemble allons préparer ce beau jour,
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Fin du cinquième & dernier acte.

ATTILA,

ROI

DES HUNS,

TRAGÉDIE.

1667.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

ATTILA parut malheureuſement la même année qu'*Andromaque*. La comparaiſon ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé ; il baiſſait, & *Racine* s'élevait ; c'était alors le tems de la retraite, il devait prendre ce parti honorable. La plaiſanterie de *Deſpréaux* devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de ſoin :

J'ai vu l'Agéſilas, hélas!
Mais après l'Attila ; holà !

On connaît encore ces vers :

Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le roi des Huns ne lui flatte l'oreille,
Traiter de viſigots tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas ?) que *Corneille* avait regardé ces vers comme un éloge ; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ſes vers de viſigots, ſurtout lorſqu'ils ſont en effet durs & obſcurs pour la plupart ? La dureté & la ſéchereſſe dans l'expreſſion, ſont aſſez com-

munément le partage de la vieilleſſe ; il arrive alors à notre eſprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de ſon âge, né avec un cœur tendre, un eſprit flexible, une oreille harmonieuſe, donnait à la langue françaiſe un charme qu'elle n'avait point eu juſqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des ſpectateurs, comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des paſſions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel & plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans, & en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner ſi le ſtyle de *Corneille*, devenu encore plus incorrect & plus raboteux dans ſes dernières piéces, rebutait les eſprits que *Racine* enchantait, & qui devenaient par cela même plus difficiles.

Quel commentaire peut-on faire ſur *Attila*, *qui combat de tête, encore plus que de bras ; ſur la terreur de ſon bras, qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs, & les Bourguignons* ; ſur un *Ardaric*, & ſur un *Valamir*, deux prétendus rois qu'on traite comme des officiers ſubalternes ; ſur cet *Ardaric* qui eſt amoureux, & qui s'écrie :

Qu'un roi eſt heureux, lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi rare & ſi belle perſonne, &c.

La même raiſon qui m'a empêché d'entrer

dans aucun détail ſur *Agéſilas*, m'arrête pour *Attila*; & les lecteurs qui pourront lire ces piéces, me pardonneront ſans doute de m'abſtenir des remarques; je ſuis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

Je dirai ſeulement dans cette préface, qu'il eſt très-vraiſemblable que cet *Attila*, très-peu connu des hiſtoriens, était un homme d'un mérite rare dans ſon métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodoſe* à lui payer tribut, qui ſavait diſcipliner ſes armées, les recruter chez ſes ennemis même, & nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Conſtantinople aux portes de Rome, & qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devait avoir autant de politique que de courage; & c'eſt une grande erreur de penſer qu'on puiſſe être conquérant, ſans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire ſur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cent mille hommes dans les plaines de la Champagne, avec quoi aurait-il nourri une pareille armée? La prétendue victoire remportée par *Ætius* auprès de Châlons, & deux cent mille hommes tués de part & d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des menſonges hiſtoriques. Comment *Attila* vaincu en

Champagne, ſerait-il allé prendre Aquilée ? La Champagne n'eſt pas aſſurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Perſonne ne nous a donné des détails hiſtoriques ſur ces tems malheureux. Tout ce qu'on ſait, c'eſt que les barbares venaient des Palus-Méotides, & du Boriſthène, paſſaient par l'Illirie, entraient en Italie par le Tirol, ravageaient l'Italie entière, franchiſſaient enſuite l'Apennin & les Alpes, & allaient juſqu'au Rhin, juſqu'au Danube.

Corneille, dans ſa tragédie d'*Attila*, fait paraître *Hildione*, une princeſſe ſœur d'un prétendu roi de France; elle s'appellait *Hildecone* à la première repréſentation, on changea enſuite ce nom ridicule. *Mérouée*, ſon prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort & Cologne. *Corneille* dit:

Que le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qu'il a déjà ſoumis & la Seine & la Loire.

Ces fictions peuvent être permiſes dans une tragédie; mais il faudrait que ces fictions fuſſent intéreſſantes.

AU

AU LECTEUR.

LE nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connaît pas tout le caractère. Il était plus homme de tête que de main, tâchait à diviſer ſes ennemis, ravageait les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, & tirer tribut de leur épouvante; & s'était fait un tel empire ſur les rois qui l'accompagnaient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'euſſent oſé lui déſobéir. Il eſt mal-aiſé de ſavoir quelle était ſa religion, le ſurnom de fléau de Dieu qu'il prenait lui-même, montre qu'il n'en croyait pas pluſieurs. Je l'eſtimerais arien comme les Oſtrogots & les Gépides de ſon armée, n'était la pluralité de femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyait fort aux devins, & c'était peut-être tout ce qu'il croyait. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien ſa ſœur Honorie avec de grandes menaces, & en attendant il épouſa Ildione, dont tous les hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardi à la faire ſœur d'un de nos premiers rois, afin d'oppoſer la France naiſſante au déclin de l'em-

ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Oſtrogots.

HONORIE, ſœur de l'empereur Valentinien.

ILDIONE, ſœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

Gardes.

La ſcène eſt au camp d'Attila, dans la Norique.

ATTILA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, gardes.

ATTILA.

ILs ne ſont pas venus, nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe hâter.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres;
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivans,
Que pour traîner par-tout deux rois pour vos ſuivans?

ATTILA.

J'en puis réſoudre ſeul, Octar, & les appelle,
Non ſous aucun eſpoir de lumière nouvelle;
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,

Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront :
Mais de ces deux partis lequel je préfère,
Sa gloire eſt un affront pour l'autre, & pour ſon frère ;
Et je veux attirer d'un ſi juſte courroux
Sur l'auteur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſurer une excuſe à ce manque d'eſtime ;
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerais un prétexte à leur perte,
J'en prendrais hautement l'occaſion offerte ;
Ce titre en eux me choque, & je ne ſais pourquoi
Un roi que je commande oſe ſe nommer roi.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéiſſance ;
Et je ſuis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, ſeigneur, ſe peut-il que pour ces deux princeſſes
Vous ayez mêmes yeux & pareilles tendreſſes ?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennui
Votre ame irréſolue aux ſentimens d'autrui ?
Ou ſi vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juſte courroux ?
Et pour juſte qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre ?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états

Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du déſordre & de la défiance;
Et ne rien haſarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaîné les haſards.

Nous étions auſſi forts qu'à préſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cent mille hommes.
Dès lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Viſigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent;
Loin de ſe diviſer, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons;
Et n'ayant pu ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai ſu les rétablir, & cherche à me venger;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.

De ces cinq nations contre moi trop heureuſes,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuſes;
Je traite avec chacune, & comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princeſſes qu'enſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon ôtage.
Si j'offenſe par-là l'un des deux ſouverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reſte entre mes mains.
Ainſi je les tiendrai l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte;
Ou ſi le malheureux s'obſtine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſaura lui réſiſter;
Tant que de nos vainqueurs terraſſés l'un par l'autre,

Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux ſouci
N'eſt.... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR, gardes.

ATTILA.

ROIS, amis d'Attila, ſoutiens de ma puiſſance,
Qui rangez tant d'états ſous mon obéiſſance,
Et de qui les conſeils, le grand cœur & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain;
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaſte effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Méroué, à Rome l'empereur
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même tems traitée,
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et preſque ſur les pas de mes ambaſſadeurs
Les leurs m'ont amené deux princeſſes leurs ſœurs.
Le choix m'en embarraſſe, il eſt tems de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le différe;
Il faut enfin réſoudre, & quelque ſoit ce choix,
J'offenſe un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais ſi de nos devins l'oracle n'eſt point faux,

Sa grandeur doit atteindre aux degrès les plus hauts ;
Et de ſes ſucceſſeurs l'empire inébranlable
Sera de ſiècle en ſiècle enfin ſi redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix ;
On tremblera du moins au nom de leurs *François*.
Vous donc, qui connaiſſez de combien d'importance
Eſt pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui ;
Qui des deux honoré par ces nœuds domeſtiques,
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques ;
Et qui des deux enfin déchû d'un tel eſpoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puiſſance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins,
Ne vaut pas amuſer le moindre de vos ſoins.
L'un & l'autre traité ſuffit pour nous inſtruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, & n'oſent plus vous nuire.
Ainſi ſans perdre tems à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, ſeigneur, à conſulter.
Laiſſez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui, ſur leur rapport, l'amour vous ſollicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur réſoudra ;
Et de ces potentats s'offenſe qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſuffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,

De peur qu'on n'eût par-là trop de pouvoir ſur moi.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire,
Que jamais un mari n'oſe ou ne peut dédire :
C'eſt au commun des rois à ſe plaire en leurs fers,
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire eſclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave :
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile ;
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
Il n'eſt ſcrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires,
Les grands diſcours ici ne ſont pas néceſſaires ;
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand deſtin commence, un grand deſtin s'achève :
L'empire eſt prêt à choir, & la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir ſon appui,
Et l'autre en trébuchant l'enſevelir ſous lui.
Vos devins vous l'ont dit ; n'y mettez point d'obſtacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant & briſé,
C'eſt chercher par ſa chûte à ſe voir écraſé.

Appuyez donc la France, & laiſſez tomber Rome ;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme :
D'un ſi bel avenir avouez vos devins ;
Avancez le ſuccès, & hâtez les deſtins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hyménées,
A mis entre vos mains le cours des deſtinées ;
Mais s'il eſt glorieux, ſeigneur, de le hâter,
Il l'eſt, & plus encor, de ſi bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers ſa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce deſtin nouveau,
Ne puiſſe trébucher que ſur votre tombeau.
Serait-il gloire égale à celle de ſuſpendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus ſavans devins
Arbitre des ſuccès, & maître des deſtins ?
J'oſe vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédiſent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le liſent ;
Mais vous aſſurent-ils que quelque aſtre jaloux
N'ait point mis plus d'un ſiècle entre l'effet & vous ?
Ces éclatans retours que font les deſtinées,
Sont aſſez rarement l'œuvre de peu d'années ;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'eſt encor l'empire ;
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire ;
De ſes entrailles même il produit les tyrans ;
Mais il peut encor plus que tous ſes conquérans.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques

En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Mérouée & Thiéry,
Là, ſans Aétius, tous quatre auraient péri.
Les Romains firent ſeuls cette grande journée :
Uniſſez-les à vous par un digne hyménée.
Puiſque déjà ſans eux vous pouvez preſque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'être,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquillité
Si vous leur ſouffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, eſt encor quelque choſe ;
Mais nous ne ſommes plus au tems de Théodoſe ;
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'empire eſt quelque choſe, & l'empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au-lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux ſouverains,
Qui n'oſait à ſon aide appeller des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitaient de barbares
Empruntait pour régner des perſonnes plus rares ;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majeſtés ne laiſſant que le nom,
On voyait dominer d'une hauteur égale
Un Gothdans un empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en eſt indigné,
De tous côtés auſſi pour eux on a régné.
Le ſecond Théodoſe avait pris leur modelle :
Sa ſœur à cinquante ans le tenait en tutelle,

Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les reſſorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu ſa mère,
Il a ſemblé répondre à ce grand caractère;
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnait par ſa mère, ou ſa mère pour lui;
Et depuis ſon trépas il a trop fait connaître
Que s'il eſt empereur, Aétius eſt maître;
Et c'en ſerait la ſœur qu'il faudrait obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reſte, un prince faible, envieux, mol, ſtupide,
Qu'un heureux ſuccès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à ſon plaiſir,
Et laiſſe le pouvoir à qui s'en peut ſaiſir.
Mais le grand Mérouée eſt un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qui ne permet aux ſiens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par ſon ordre ils en doivent avoir.
Il ſait vaincre & régner, & depuis ſa victoire,
S'il a déjà ſoumis & la Seine, & la Loire,
Quand vous voudrez aux ſiens joindre vos combattans,
La Garonne & l'Arar ne tiendront pas long-tems.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte,
En verront la vengeance & plus haute & plus prompte;
Et pour glorieux prix d'avoir ſu nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager;
D'où vous ferez ſavoir à toute l'Italie,
Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'eſt rien à l'épreuve, & qu'il eſt tems qu'enfin
Et du Tibre & du pô vous faſſiez le deſtin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princeſſe,
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous preſſe ;
Et paraiſſez plutôt vous ſaiſir de ſon bien,
Qu'uſurper des états ſur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puiſſance,
Qu'elle fit à l'empire aſſocier Conſtance ;
Et ſi ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laiſſa le ſuffrage :
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, & vous tendre les mains.
Aétius n'eſt pas ſi maître qu'on veut croire,
Il a juſques chez lui des jaloux de ſa gloire ;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines ;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une & part à ce débris ;
Pourriez-vous refuſer votre main à ce prix ?
Ildione n'apporte ici que ſa perſonne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer ;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, ſeigneur, à vous, à votre race ;
Du fameux Théodoſe aſſurez-vous la place :
Rome adore la ſœur, le frère eſt ſans pouvoir ;
On hait Aétius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude,

Que de plonger mon ame en plus d'incertitude ?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choiſiſſez-vous exprès ces contrariétés ?
Plus j'entends raiſonner, & moins on détermine ;
Chacun dans ſa penſée également s'obſtine ;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embarraſſer !
Je ne demande point de ſi diverſes routes,
Il me faut des clartés, & non de nouveaux doutes ;
Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,
C'eſt m'offenſer tous deux que ne réſoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il penſe,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
Mais nous ne ſommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en ſerons ravis ;
Ils ſont les purs effets d'une amitié fidèle,
De qui le zèle ardent....

ATTILA.

Uniſſez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, & ... Je n'achève pas.
Dites-moi ſeulement ce qui vous intéreſſe
A protéger ici l'une & l'autre princeſſe.
Leurs frères vous ont-ils, à force de préſens,
Chacun de ſon côté rendus leurs partiſans ?
Eſt-ce amitié pour l'une, eſt-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi ſon avis & le vôtre ?
Par quel deſſein de plaire, ou de vous agrandir ...
Mais derechef, je veux ne rien approfondir,

Et croire qu'où je ſuis on n'a pas tant d'audace.
Vous, ſi vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous enſemble, & ne conteſtez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puiſſions, en cette conjoncture,
A ſon averſion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien juſques-là ſuſpendre ma colère.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

EN ſerons-nous toujours les malheureux objets ?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en ſujets ?

VALAMIR.

Fermons les yeux, ſeigneur, ſur de telles diſgraces,
Le ciel en doit un jour effacer juſqu'aux traces ;
Mes devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'eſt pas loin ;
Ils en ont, diſent-ils, un aſſuré préſage.
Je vous confierai plus, ils m'ont dit davantage ;
Et qu'un Théodoric, qui doit ſortir de moi,
Commandera dans Rome, & s'en fera le roi ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,

D'épouſer

D'épouſer Ildione, afin que par ce choix
Il laiſſe à mon hymen Honorie & ſes droits.
Ne vous oppoſez plus aux grandeurs d'Ildione ;
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant . . .

ARDARIC.

Vous le pouvez, ſeigneur, & dès ce même inſtant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour politique ;
Et puiſque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princeſſe un véritable amour ;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais enfin nos deſirs ne compatiſſent point.
Voyons qui ſe doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flamme ;
Ou s'il n'eſt point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette paſſion.

VALAMIR.

Ce ſerait pour mon cœur un cruel ſacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien ſerait un dur ſupplice.
Vous aime-t-on ?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous ſeigneur ?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour eſt un triſte avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre eſt le partage !

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait ſeul tant de raiſons d'état.
Nous n'avons que trop vu juſqu'où va ſa colère,
Qui n'a pas épargné le ſang même d'un frère ;
Et combien après lui des rois ſes alliés,
A ſon orgueil barbare il a ſacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui ſuivaient ces illuſtres victimes,
Suivent encor ſous lui l'impunité des crimes ;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux ſoldats
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres ſujets ſortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il ſemble à ſes diſcours déjà nous ſoupçonner,
Et ce ſont des ſoupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut diſpoſons ma princeſſe.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſuadez, quel malheur eſt le mien !

VALAMIR.

Et ſi l'on vous en croit, puis-je eſpérer plus rien ?

ARDARIC.

Ah, que ne pouvons-nous être heureux l'un & l'autre !

VALAMIR.

Ah, que n'eſt mon bonheur plus compatible au vôtre !

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du ſuccès laiſſons-en faire au ſort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

JE ne m'en défends point, oui, madame, Octar m'aime;
Tout ce que je vous dis, je l'ai ſu de lui-même :
Ils ſont rois, mais c'eſt tout. Ce titre ſans pouvoir
N'a rien preſque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connaître,
Que s'il n'eſt pas leur roi, du moins il eſt leur maître,
Et qu'ils n'ont en ſa cour le rang de ſes amis,
Qu'autant qu'à ſon orgueil ils s'y montrent ſoumis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage;
Mais ils ſont, à vrai dire, ici comme en ôtage,
Tandis que leurs ſoldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre ſous lui de gens qu'il a gagnés;
Et ſi de le ſervir leurs troupes n'étaient prêtes,
Ces rois, tout rois qu'ils ſont, répondraient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitait malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pu le ſouffrir, & ſa jalouſe envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'eſt immolé ſa vie.
Le ſang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour diſtiller du cerveau,

Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux.
Ce ſang forme un ſupplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde, ou plus ſtérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime ? & pourquoi m'engager
A ſouffrir un amour qui ne peut me venger ?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il la fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princeſſe,
Qui hait également l'orgueil & la faibleſſe;
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſure aucun bras à me faire juſtice.
Juſqu'à Rome Attila m'envoie offrir ſa foi,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moi.
Hélas ! Flavie, hélas ! ſi ce doute m'offenſe,
Que doit faire une indigne & haute préférence ?
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs ?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame, & montrez à ſa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bientôt dit :

Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit ?
Retournerai-je à Rome où j'ai laiſſé mon frère,
Enflammé contre moi de haine & de colère,
Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité ?
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE.

Ce ſerait d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous juſques-là ;
Il eſt d'autres moyens de braver Attila.
Epouſez Valamir.

HONORIE.

Eſt-ce comme on le brave,
Que d'épouſer un roi dont il fait ſon eſclave ?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien, ſi j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et ſi tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourrait être & ſa perte, & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour,
Endure telle inſulte au milieu de ſa cour.
Ildione par-là me verrait à ſa ſuite ;
A de honteux reſpects je m'y verrais réduite ;
Et le ſang des Céſars qu'on adora toujours,
Ferait hommage au ſang d'un roi de quatre jours ?
Dis-le moi toutefois, pencherait-il vers elle ?
Que t'en dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve aſſez belle,

Qu'il en parle avec joie, & fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, & s'il faut ne rien diſſimuler,
Ses diſcours me font voir du reſpect, de l'eſtime,
Et même quelque amour, ſans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'eſt un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi, ce qu'à l'éviter il apporte de ſoins ...

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de ſe rendre;
Et s'il ne me fuit pas il ſait mieux s'en défendre.
Oui, ſans doute, il la craint, & toute ſa fierté
Ménage pour choiſir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais la quelle des deux voulez-vous qu'il choiſiſſe?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même ſupplice.
Ainſi que mon amour, ma gloire a ſes appas.
Je meurs s'il me choiſit, ou ne me choiſit pas,
Et... Mais Valamir entre, & ſa vue en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flamme.
Flavie, il peut ſur moi bien plus que je ne veux.
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort ſur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

LE ſavez vous, ſeigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puiſque juſqu'à moi vous portez vos ſouhaits,
Avez-vous ſu connaître à quel prix je me mets ?
Je parle avec franchiſe, & ne veux point vous taire
Que vos ſoins me plairaient s'il ne fallait que plaire :
Mais quand cent & cent fois ils ſeraient mieux reçus,
Il faut pour m'obtenir quelque choſe de plus.
Attila m'eſt promis j'en ai ſa foi pour gage ;
La princeſſe des Francs prétend même avantage ;
Et bien que ſur le choix il me ſemble héſiter,
Etant ce que je ſuis, j'aurais tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'un & l'autre.
J'ai du cœur, on m'offenſe, examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger ? pourez-vous l'en punir ?

VALAMIR.

N'eſt-ce que par le ſang qu'on peut vous obtenir ?
Et faut-il que ma flamme à ce grand cœur réponde
Par un aſſaſſinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez ſouhaité pour époux
Ne ſaurait-on ſans crime être digne de vous ?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de ſa tête
Vous vous faſſiez aimer, & payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,

Il a trop mérité ces tendreſſes pour lui
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il eſt bon qu'on le craigne.
Mais c'eſt cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ſes mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en eſt pas beſoin, madame, il vous reſpecte;
Et bien que ſa fierté vous puiſſe être ſuſpecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je ſais que ſes reſpects me donneraient à vous.

HONORIE.

Que j'eſtime aſſez peu le ſang de Théodoſe,
Pour ſouffrir qu'en moi-même un tyran en diſpoſe!
Qu'une main qu'il me doit me choiſiſſe un mari,
Et me préſente un roi comme ſon favori!
Pour peu que vous m'aimiez, ſeigneur, vous devez croire
Que rien ne m'eſt ſenſible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui;
Mais point d'époux qui n'oſe en dédaigner l'appui
Point d'époux qui m'abaiſſe au rang de ſes ſujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez ſi vous l'êtes;
Et quoi que ſur mon cœur vous ayiez d'aſcendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, ſeigneur, on connaît les monarques;
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques;
Et ſoyez ſatisfait qu'on vous daigne aſſurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudrait vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

QUELLE hauteur, Flavie, & que faut-il qu'eſpère
Un roi dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laiſſez-lafaire;
L'amour ſera le maître, & la même hauteur,
Qui vous diſpute ici l'empire de ſon cœur,
Vous donneen même tems le ſecours de la haine,
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ſes feux,
Fait haïr Attila de ſe promettre à deux;
Non que cette fierté n'en ſoit aſſez jalouſe,
Pour ne pouvoir ſouffrir qu'Ildione l'épouſe.
A ſon frère, à ſes Francs faites-la renvoyer;
Vous verrez tout ce cœur ſoudain ſe déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelque fois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorſque moins on y penſe,
Et je ne vous dis rien ſans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le tems ſera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

QU'AVEZ-vous obtenu, ſeigneur, de la princeſſe ?

VALAMIR.

Beaucoup, & rien. J'ai vu pour moi quelque tendreſſe ;
Mais elle ſait d'ailleurs ſi bien ce qu'elle vaut,
Que ſi celle des Francs a le cœur auſſi haut,
Si c'eſt à même prix, ſeigneur, qu'elle ſe donne,
Vous lui pourrez long-tems offrir votre couronne.
Mon rival eſt haï, je n'en ſaurais douter,
Tout le cœur eſt à moi, j'ai lieu de m'en vanter ;
Au reſte des mortels je ſais qu'on me préfère,
Et ne ſais toutefois ce qu'il faut que j'eſpère.
Voyez votre Ildione, & puiſſiez-vous, ſeigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans ſon cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un eſprit plus facile. Octar ſort de ſa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

POURRAI-je voir la princeſſe à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;
Mais à ce que ſes gens, ſeigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant: Vous fûtes priſonnier
Du roi des Francs ſon frère en ce combat dernier?

OCTAR.

Le déſordre, ſeigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux diſgraces publiques.
Si j'y fus priſonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans ſa cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvai ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la princeſſe,
Que de retour ici je penſe lui devoir
Les plus ſacrés reſpects qu'un ſujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque eſt heureux lorſque le ciel lui donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne!

OCTAR.

Vous ſavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur lui cauſe d'embarras.

ARDARIC.

Ah, puiſqu'il a des yeux, ſans doute il la préfère,

Mais vous vous louez fort auſſi du roi ſon frère ;
Ne me déguiſez rien. A-t-il des qualités
A ſe faire admirer ainſi de tous côtés ?
Eſt-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'univers l'admire ?

OCTAR.

Je ne ſais pas, ſeigneur, ce qu'on vous en a dit ;
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ai vu ſuffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois des fières nations
Déſarmer ſon courroux par leurs ſoumiſſions.
J'ai vu tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N'avoir rien que d'auguſte & que de magnifique ;
Et ſes illuſtres ſoins ouvrir à ſes ſujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes juſtes deſſeins faiſait l'heureux prélude ;
Et ſi j'oſe le dire il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous
Je l'ai vu tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand exemple à toute ſon armée,
Semer par ſes périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes têtes
De ſa courſe rapide entaſſer les conquêtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand roi,
Ce que j'en ai vu paſſe un homme tel que moi ;
Mais je ne puis, ſeigneur, m'empêcher de vous dire
Combien ſon jeune prince eſt digne qu'on l'admire.

Il montre un cœur ſi haut ſous un front délicat,
Que dans ſon premier luſtre il eſt déjà ſoldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame eſt toute prête.
D'un gros de cavaliers il ſe met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'eſcadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher ſous ſon nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majeſté du père,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite...
Mais la princeſſe vient, ſeigneur, & je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

ON vous a conſulté, ſeigneur, m'apprendrez-vous
Comment votre Attila diſpoſe enfin de nous?

ARDARIC.

Comment diſpoſez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choiſir; il faut parler, madame;
Si ſon choix eſt pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi.
C'eſt devers vous qu'il penche, & ſi je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublierai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on eſt prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous ſauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce ſerait ma penſée, & auſſi-bien que la vôtre;
Et ſi je n'étais pas, ſeigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrais quelque droit de finir mes ennuis;
Mais l'eſclavage fier d'une haute naiſſance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuiſſance;
Et victime d'état, je dois ſans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine;

ILDIONE.

Qu'un pareil ſacrifice aurait pour moi d'appas!
Et que je ſouffrirai s'il ne s'y réſout pas!

ARDARIC.

Qu'il ſerait glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême!
J'entends celui des Francs, qu'au-lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'eſt à mon frère alors de venger & punir;
Mais ce c'eſt point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec ſa France,

Et me faire par-là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle ; & puiſſe être Honorie
La plus conſidérée, ou moi la moins chérie !
Puiſſe-t-il ſe réſoudre à me manquer de foi !
C'eſt tout ce que je puis, & pour vous, & pour moi.
S'il vous faut des ſouhaits, je n'en ſuis point avare ;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles ſouhaits,
Que laiſſer à tous deux d'inutiles regrets ?
Pouvez-vous eſpérer qu'Attila vous dédaigne ?

ILDIONE.

Rome eſt encor puiſſante, il ſe peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront ſur toutes vos grandeurs ;
Je le ſens en moi-même, & ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard il ne puiſſe détruire.
Armez-les de rigueurs, madame, & par pitié,
D'un charme ſi funeſte ôtez leur la moitié ;
C'en ſera trop encor, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'eſt aucun eſpoir dont nos deſirs ſe flattent ;
Faites donc davantage, allez juſqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déjà n'eſpère plus,
Qu'il ne vit déjà plus, & que votre hyménée
A déjà par vos mains tranché ſa deſtinée.

ILDIONE.

Ai-je ſi peu de part en de tels déplaiſirs,

Que

Que pour m'y voir en prendre il faille vos ſoupirs ?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes ?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes ſens alarmés,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot ſi rude,
C'eſt pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur ſoit frappé,
Ce grand mot juſqu'ici ne m'eſt point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre eſpoir flottant donner tous mes ſouhaits,
A votre eſpoir déçu donner tous mes regrets,
N'eſt-ce point dire trop ce qui ſied mal à dire ?

ARDARIC.

Mais vous épouſerez Attila ?

ILDIONE.

J'en ſoupire,

Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuſer,
Si même en n'oſant rien, il craint de trop oſer ?
Non, ſi vous en aviez, vous ſauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on eſt prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, & ma juſte douleur
Ne peut vous dire aſſez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout-à-fait je m'explique ?

Ecoutez, & ſur-tout, ſeigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer ;
Mais puiſqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous diſe encore,
Que ſi votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai ſa main d'un œil auſſi content,
Que ſi je me donnais ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier ſupplice & le dernier outrage ;
Et que le dur effort d'un ſi cruel moment,
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment :
Mais enfin mon devoir veut une déférence
Où même il ne ſoupçonne aucune répugnance.
Je l'épouſerai donc, & réſerve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme une autre à la haine publique,
Qu'aime à ſemer partout ſon orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma nation ;
Qu'en dépit des traités & de tout leur myſtère,
Un tyran qui déjà s'eſt immolé ſon frère,
Si jamais ſa fureur ne redoutait plus rien,
Aurait peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triſte choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout ſaccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
Et comme j'aurai lors ſa vie entre mes mains,

Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Aſſez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;
Cette gloire aiſément touche les grandes ames ;
Et de ce même coup qui briſera mes fers,
Il eſt beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je ſuis, voilà ce que je penſe,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offenſe.
Vous, faites-moi juſtice ; & ſongez mieux, ſeigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC *ſeul.*

Vous préſerve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur ſi grand mettre une ame ſi belle !
Et puiſſe Attila prendre un eſprit aſſez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCTAR, as-tu pris ſoin de redoubler ma garde?

OCTAR.

Oui, ſeigneur, & déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis...

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, ſeigneur, juſqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inſpire à leurs pareils l'amour au déſeſpoir;
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante,
Qu'une haine ſans force, une rage impuiſſante,
Je m'aſſure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.
Qu'en diſent nos deux rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,

Affectent de montrer une tranquillité. . . .

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais ſeuls, & ſans ſuite; & quant aux deux princeſſes,
Que de leurs actions on laiſſe encor maîtreſſes,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par-là ces rois & leurs agens.
N'en ayez plus, ſeigneur, aucune inquiétude;
Je les fais obſerver avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte, & des deux rois, & d'elles.

ATTILA.

Il ſuffit ſur ce point, apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illuſtre Aétius,
Le ſeul que je craignais, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'uſurpât juſqu'à ſon diadême,
Et preſſé des ſoupçons où j'ai ſu l'engager,
Lui-même, à ſes yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui ſeul plus de quatre batailles;
Je me vois l'accès libre au pied de ſes murailles;
Et ſi j'y fais paraître Honorie & ſes droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;
Tant l'effroi de mon nom, & la haine publique,
Qu'attire ſur ſa tête une mort ſi tragique,

Sauront faire aiſément, ſans en venir aux mains,
De l'époux d'une ſœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainſi donc votre choix tombe ſur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie:
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je ſens combattre encor dans ce cœur qui ſoupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raiſon qui ſoutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui ſoutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paraître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'autorité ſuprême,
Si tu prends, malgré moi l'empire de moi-même;
Et ſi cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne lui l'épouvante;
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fais-lui peur d'une priſon ſévère,
Qui me réponde ici du courroux de ſon frère,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foi
Pourrait en un moment ſoulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en ſerait pas ſéduite?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite;

Ses yeux, mes ſouverains à qui tout eſt ſoumis,
Me ſauraient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prends une autre manière.
Fais m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire & fière ;
Dis-lui que j'aime ailleurs, & fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie eſt prête d'obtenir.
Fais qu'elle me dédaigne, & me préfère un autre,
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un faible emprunt du nôtre ;
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le poſsède !
Ah ! le mal eſt encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui ſavoir...

OCTAR.

Quoi, ſeigneur ?

ATTILA.

Je ne ſais :
Tout ce que j'imagine eſt d'un fâcheux eſſai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en réſoudre ?

ATTILA.

Octar, je l'apperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raiſon confondue, orgueil preſque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé ?

SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

VENIR juſqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages;
Ne vous ſuffit-il point que le cœur ſoit à vous?

ILDIONE.

C'eſt de quoi faire naître un eſpoir aſſez doux.
Ce n'eſt pas toutefois, ſeigneur, ce qui m'amène,
Ce ſont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Je vois ici deux rois obſervés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt ou pour l'un, ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intérêt, ſeigneur, c'eſt d'avoir part au vôtre.
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en ſouci;
Et de plus je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi,
Vous ſerais-je ſuſpecte? Et de quoi?

ATTILA.

D'être aimée:
Madame, vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont bleſſé plus d'un roi;
D'autres ont un cœur tendre, & des yeux comme moi;
Et pour vous & pour moi j'en préviens l'inſolence,
Qui pourrait ſur vous-même uſer de violence.

ILDIONE.

Il en eſt des moyens plus doux & plus aiſés,

Si je vous charme autant que vous m'en accuſez.

ATTILA.

Ah, vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière
Cherche à voir ſous mes pas trembler la terre entière;
Moi, qui veux pouvoir tout, ſi-tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien ſur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre ſuite:
Mes plus heureux ſuccès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire;
Leur moindre ſouvenir l'emporte ſur ma gloire;
Il s'empare & du cœur, & des ſoins les plus doux;
Et j'oublie Attila dès que je penſe à vous.
Que pourrai-je, madame, après que l'hyménée
Aura mis ſous vos loix toute ma deſtinée?
Quand je voudrai punir, vous ſaurez pardonner,
Vous refuſerez grace où j'en voudrai donner,
Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre,
Vous ſaurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.

Attentez un peu moins ſur ce pouvoir ſuprême,
Madame, & pour un jour ceſſez d'être vous-même,
Ceſſez d'être adorable, & laiſſez-moi choiſir
Un objet qui m'en laiſſe aiſément reſſaiſir.
Defendez à vos yeux cet éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible:
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même, à ce prix.

ILDIONE.

Je croyais qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceur & de galanterie ;
Et je n'attendais pas une civilité,
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ces honneurs près des miens ne ſont qu'honneurs frivoles;
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et ſi de ſon côté vous tournez tous vos ſoins,
C'eſt qu'elle a moins d'attraits, & ſe fait craindre moins.
L'aurait-on jamais cru qu'un Attila pût craindre
Qu'un ſi léger éclat eût de quoi l'y contraindre ?
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi,
Il n'osât haſarder tout l'orgueil contre moi ?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages,
Que juſqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, ſeigneur, pour ſuivre vos deſſeins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains ;
Dites-moi quels mépris peuvent le ſatisfaire.
Ah, ſi je lui déplais à force de lui plaire,
Si de ſon trop d'amour ſa haine eſt tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où ſe voit-on réduit ?
Allez, ſeigneur, allez où tant d'orgueil aſpire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;
D'un mérite penchant c'eſt un ferme ſoutien ;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma perſonne.

ATTILA.

Et c'eſt plus que l'empire,
Plus qu'un droit ſouverain ſur tout ce qui reſpire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,

Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moi l'accepter, & pour reconnaiſſance
Quels climats voulez-vous ſous votre obéiſſance ?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez,
J'en offre la conquête à vos yeux adorés,
Et mon amour ...

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que ſa conquête,

ATTILA.

Quoi, vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour ?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je ſuis cruel, barbare ;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matière ;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous, comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchiſe,
Je puis l'être comme eux de qui me tyranniſe.
Souvenez-vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller juſques-là.

ILDIONE.

Il faut donc me réſoudre ? Eh bien j'oſe ... De grace
Diſpenſez moi du reſte, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, ſeigneur, oublier juſques-là.
J'obéis, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite ;

Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interprête.
J'ai tous les ſentimens qu'il lui plait m'ordonner.
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner.
Je partage déjà la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſavoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez, quand j'obéis ſi bien ?

ATTILA.

Je n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble,
Si-tôt que je conçois tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre, & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez-moi ſéparer mes douleurs.
Souffrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre,
Après mon hyménée on aura ſoin du vôtre.
Ce grand effort déjà n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'oſe attendre.

ILDIONE.

J'oſerai plus que vous, ſeigneur, & ſans en prendre;
Et puiſque de ſon bien chacun peut ordonner,
Votre cœur eſt à moi, j'oſerai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il ſouhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainſi que je vous traite;
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE.

Juſqu'à votre hyménée
Mon cœur eſt au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout eſpoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

CE grand choix eſt donc fait, ſeigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir ſauver
Sans doubler votre garde, & me faire obſerver ?
Je ne me jugeais pas en ces lieux tant à craindre ;
Et d'un tel attentat j'aurais tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes reſſentimens
En commence déjà les juſtes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame ;
C'était moi qu'on craignait, & non pas vous, madame ;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux,
Ne tombe pas ſur moi, madame, c'eſt ſur vous.
Il eſt vrai que ſans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plû, s'en aurait ſu défendre ;
Il était tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il était au peu que j'ai d'appas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;
Et forte déſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de votre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce préſent à quelqu'autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avais pris,
Vous m'avez commandés des refus, des mépris:
Souffrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reſte entière obéiſſance.
Je vous rends à vous-même, & ne puis rien de plus;
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

ACCEPTER ſes refus! Moi, ſeigneur!

ATTILA.

Vous, madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous aſſure un ſi glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon choix,
En marcherez-vous moins ſur la tête des rois?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princeſſes,
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes;

L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre;
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la vôtre;
J'en étais idolâtre, & veux vous épouſer,
La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plait d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plait qu'on en uſe:
Je ceſſe d'eſtimer ce qu'une autre refuſe;
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione eſt indigne de moi.
Oui, bien que l'univers, ou vous ſerve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, & m'offre par pitié?
Je ſais ce que le ciel ma fait au-deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il eſt égal au mien,
Madame; & nos fiertés ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de princeſſe, & la vôtre eſt d'eſclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave.
Votre orgueil a ſon faible, & le mien toujours fort.
Ne peut ſouffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de reſſemblance, & que d'illuſtres flammes

Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtrait cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me reſſemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe;
Et cette noble ardeur de me déſobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'eſt qu'à moi, ſeigneur, que j'en dois rendre compte;
Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai ſans honte,
Il eſt roi comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi
Même ſplendeur de ſang, même titre nous pare,
Mais de quelques degrés le pouvoir nous ſépare;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que juſqu'à Valamir.
Chez ſes propres ſujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entr'eux & moi que remplir l'intervale;
Il reçoit ſous ce titre, & leur porte mes loix;
Et s'il eſt roi des Goths, je ſuis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au-deſſus de ta tête,
Si-tôt que de ma main j'aurai fait ſa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits uſurpés
Sur des peuples ſurpris, & des princes trompés:
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes;

Et fût-il ſous ta rage à tes pieds abattu,
Il eſt plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne ſont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont beſoin de moi, s'ils veulent aller loin;
Mais pour être empereur je n'en ai plus beſoin.
Aétius eſt mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop ſans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aétius eſt mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'opprimait ce faux maître,
Pour me faire juſtice à l'envi vont paraître.
Ils défendront l'empire, & ſoutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurais fait le choix.
Les grands cœurs n'oſent rien ſous de ſi grands miniſtres;
Leur plus haute valeur n'a d'effets que ſiniſtres;
Leur gloire fait ombrage à ces puiſſans jaloux,
Qui s'eſtiment perdus s'il ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent;
Et pour ne plus ſouffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend ſa place, & remplit ſon devoir.
La mort d'Aétius te le fera trop voir:
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais ſi d'un Valamir j'honore un ſi haut rang,
Aucun pour me ſervir n'épargnera ſon ſang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de ſi mal vous connaître,

Que d'avoir tant d'amour, & le faire paraître.
Il eſt honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en ſont bleſſés, d'en laiſſer voir les coups.
Il a droit de régner ſur les ames communes,
Non ſur celles qui font & défont les fortunes;
Et ſi de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes faibleſſes;
Mais faites même effort ſur ces lâches tendreſſes;
Et comme je vous tiens ſeule digne de moi,
Tenez-moi ſeul auſſi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione.
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône.
Prenez ainſi que moi des ſentimens plus haut,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes défauts.

HONORIE

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage.
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter,
La vertu des tyrans eſt même à déteſter.
Irai-je à ton exemple aſſaſſiner mon frère?
Sur tous mes alliés répandre ma colère?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous, Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendrai, n'en ſoyez pas ſurpriſe;
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,

Vous voyez le paſſé, jugez de l'avenir.
Je vous laiſſe y penſer. Adieu, madame.

HONORIE.

Ah, traître!

ATTILA.

Je ſuis encor amant, demain je ſerai maître.
Remenez la princeſſe, Octar.

HONORIE.

Quoi?

ATTILA.

C'eſt aſſez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous penſez;
Mais penſez-y deux fois avant que me le dire;
Songez que c'eſt de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, ſans ma main, ne ſont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel!

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprends, apprends toi-même à changer de langage,
Lorſqu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fais ce que tu voudras, tyran j'aurai mon tour.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE, OCTAR.

HONORIE.

ALLEZ, ſervez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle ſera le prix de m'avoir bien ſervie,
J'en donne ma parole, & ſa main eſt à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrais le pouvoir, j'aſſurerais, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flamme.
Bien qu'Attila me traite aſſez confidemment,
Ils dépendent ſous lui d'un malheureux moment:
Il ne faut qu'un ſoupçon, un dégoût, un caprice;
Pour en faire à ſa haine un ſoudain ſacrifice:
Ce n'eſt pas un eſprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ſes vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choiſiſſent,
Ce n'eſt rien qu'avec moi deux mille autres ne puiſſent;
Mais propoſer de front, ou vouloir doucement,
Contre ce qu'il réſout tourner ſon ſentiment,
Combattre ſa penſée en faveur de la vôtre,
C'eſt ce que nous n'oſons, ni moi, ni pas un autre;
Et ſi je haſardais ce contretems fatal,

Je me perdrais, madame, & vous ſervirais mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il ſoupire ?

OCTAR.

La mort d'Aétius & vos droits ſur l'empire.
Il croit s'en voir par-là les chemins applanis,
Et tous autres ſouhaits de ſon cœur ſont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles ;
Il veut que ſon nom ſeul renverſe les murailles ;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats ſentent l'aventurier.
Il veut que de ſes gens le déluge effroyable
Atterre impunément les peuples qu'il accable ;
Et prodigue de ſang, il épargne celui
Que tant de combattans expoſeraient pour lui.
Ainſi n'eſpérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche :
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, aſſurez-vous que je prendrai mon tems.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

NE vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquaient vos diſcours,
De rendre hommage au ſang d'un roi de quatre jours ?

HONORIE.

Je te l'avais bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendait même gêne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive eſt toujours le plus grand,
Celui que nous ſentons devient le plus ſenſible.
D un choix ſi glorieux la honte eſt trop viſible ;
Ildione a ſu l'art de m'en faire un malheur ;
La gloire en eſt pour elle, & pour moi la douleur :
Elle garde pour ſoi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle inſulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un ſi grand cœur,
Cependant que ravie elle aſſure à ſon ame
La douceur d'être toute à l'objet de ſa flamme ;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les reſpects qu'il lui rend, & les ſoins qu'il ſe donne...

FLAVIE.

J'oſe vous dire plus, Attila l'en ſoupçonne ;

Il eſt fier & colère, & s'il ſait une fois
Qu'Ildione en ſecret l'honore de ſon choix,
Qu'Ardaric ait ſur elle oſé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui ſeul il croit dûe,
Je crains qu'un tel eſpoir au-lieu de s'affermir . . .

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimais Valamir!
Mais quand on eſt bravée, & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, eſt-on ſi-tôt maîtreſſe de ſoi-même?
D'Attila, s'il ſe peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre ſon amant;
Accablons leur amour ſous ce que j'appréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faiſons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuſe que moi.
Renverſons leur triomphe. Etrange frénéſie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalouſie!
Mais je me venge, & ſuis en ce juſte projet
Jalouſe du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Hébien, faiſons connaître
Que le ſang des Céſars ne ſouffre point de maître,
Et peut bien refuſer de pleine autorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

TOUT s'apprête, madame; & ce grand hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais ſans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel eſt votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir eſt, ſeigneur, de ſoutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illuſtre amour pour ſon premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir ſans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône?
Que....

ATTILA.

Toujours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, ſeigneur, puniſſez-la;
Prenez mes intérêts, & preſſez votre flamme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui ſon prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'eſtime,
S'il eſt gloire pour elle, en moi devienne un crime?
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien ſoit puniſſable où le ſien eſt flatté?

Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne ?

ATTILA.

Pour vous juſtifier mes ordres & mes vœux,
Je croyais qu'il ſuffit d'un ſimple, *Je le veux* ;
Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione ou de vous qui m'oblige, ou m'offenſe.
Quand ſon refus me ſert, le vôtre me trahit ;
Il veut me commander, quand le ſien m'obéit.
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace ;
Le vôtre me fait honte, & le ſien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang ?

HONORIE.

Ne peut-on ſe venger, à moins qu'on aſſaſſine ?
Je ne veux point ſa mort, ni même ſa ruine ;
Il eſt des châtimens plus juſtes & plus doux,
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, ſeigneur, car l'offenſe eſt commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en ferait qu'une.
Ildione, pour prix de ſon manque de foi,
Diſpoſe arrogamment & de vous & de moi !
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, & me mettre en vos bras !

ATTILA.

Quel eſt-il cet amant ?

HONORIE.

Ignorez-vous encore

Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui ſavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux ;
J'en ſuis mal éclaircie, & votre orgueil l'avoue,
Et quand elle me brave, & quand elle vous joue,
Même s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moi telle eſt la différence.
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi, s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir uſurpé ſur ſes propres ſoldats ?
Un véritable roi qu'opprime un ſort contraire,
Tout opprimé qu'il eſt garde ſon caractère ;
Ce nom lui reſte entier ſous les plus dures loix ;
Il eſt dans les fers même égal aux plus grands rois,
Et la main d'Ardaric ſuffit à ma rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduiſez-la, ſeigneur, à l'hymen d'un ſujet ;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre femme être ſa ſouveraine ;
Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en ſervir, & de lui commander.

ATTILA.

Madame, je ſaurai lui trouver un ſupplice ;
Agréez cependant pour vous-même juſtice,

Et s'il faut un ſujet à qui dédaigne un roi,
Choiſiſſez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou....

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe,
C'eſt une vérité que vous m'avez appriſe :
Songez donc, ſans murmure, à cet illuſtre choix,
Et remerciez-moi de ſuivre ainſi vos loix.

HONORIE.

Me propoſer Octar!

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire ?
Serait-il à vos yeux indigne de l'empire ?
S'il eſt né ſans couronne, & n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.
On a vu des Céſars, & même des plus braves,
Qui ſortaient d'artiſans, de bandoliers, d'eſclaves ;
Le tems & leurs vertus les ont rendu fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourrait bien l'accepter ſans ſcrupule,
Tyran ; & tu devrais du moins te ſouvenir
Que s'il n'en eſt pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau ſang il eſt de grands ſervices ;
Il eſt des vœux ſoumis, il eſt des ſacrifices,
Il eſt des glorieux & ſurprenans effets,
Des vertus de héros, & même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Inſtruit par tes maximes,

Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature il doit te reſſembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;
Et rien n'eſt sûr pour toi, ſi je veux qu'il eſpère.
Ton rival entre, adieu, délibère avec lui.
Si ce cher Octar m'aime, ou ſera ton appui ?

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEIGNEUR, ſur ce grand choix je ceſſe d'être en peine ;
J'épouſe dès ce ſoir la princeſſe Romaine ;
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre & ſon reſſentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambaſſade expreſſe,
Pour Sigiſmond ſon fils voulait cette princeſſe ;
Mais nos ambaſſadeurs furent mieux écoutés.
Pourrait-il nous donner toutes nos ſûretés ?

ARDARIC.

Son état ſert de borne à ceux de Mérouée ;
La partie entr'eux deux ſerait bientôt nouée ;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour ſa femme, un frère pour ſa ſœur.
L'union en ſerait trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celui des Viſigoths faiſait même demande.
Comme de Mérouée il eſt plus écarté,

Leur union aurait moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs ſépare nos provinces,
Et ſervirait pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bientôt lui-même entr'eux deux écraſé,
Leur ferait à ſe joindre un chemin trop aiſé ;
Et ces deux rois par-là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendraient l'entrée,
Qu'ils auraient plus à perdre, & qu'un juſte courroux
N'aurait plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princeſſe Ildione eſt orgueilleuſe & belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres ſoient ſoumis,
Et ne le pas choiſir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait juſqu'au bout à combattre ;
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA.

Il lui faut donc, ſeigneur, ou Valamir, ou vous ;
La pourriez-vous aimer ? parlez ſans flatterie.
J'apprends que Valamir eſt aimé d'Honorie ;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'aſſurerais ſur vous plus que ſur lui.

ARDARIC.

C'eſt m'honorer, ſeigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance ?

ARDARIC.

Vous ſavez que vous plaire eſt mon plus cher ſouci.

ATTILA.

Qu'on cherche la princeſſe, & qu'on l'amène ici :

Je veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites-moi de grace, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſurer votre foi?
Et que ſeriez-vous prêt d'entreprendre pour moi?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torriſmond?
Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigiſmond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre trône?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement, & ces ſubites haines,
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines:
Les ſoins de cet amour ſont ceux de ma grandeur;
Et ſi vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme ſa perte eſt juſte encor qu'il n'oſe rien;
Et ſans aller ſi loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offenſe incertaine,
Et ſervez ma colère avant que votre haine.
Serait-il sûr pour moi d'expoſer ma bonté
A tous les attentats d'un amant ſupplanté?
Vous même pourriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maître de ſon ame?

ARDARIC.

S'il était trop à craindre, il faudrait l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres
Feraient accompagner ſon exil de trop d'autres,
Qu'on verrait s'oppoſer aux ſoins que nous prendrons,
Et de nos ennemis groſſir les eſcadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour lui qu'une douce eſpérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, & pour tout autre roi,
C'en eſt un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un eſprit dont la foi m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe;
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyais d'un autre œil aujourd'hui..
A des crimes pareils j'ai dû même juſtice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſupplice;
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras,
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juſte trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt déshonorer, ſeigneur, votre hyménée,
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flamme immoler de deux rois,
Et que du ſacrifice où s'expiera leur crime,
L'un deux ſoit le miniſtre, & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par-là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,

Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouſer encor votre princeſſe,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V.

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA *à Ildione.*

VOs refus obligeans ont daigné m'ordonner
De conſulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agréerait-il la flamme?

ILDIONE.

C'eſt à moi d'obéir, ſi vous le ſouhaitez;
Mais, ſeigneur....

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés,
Mais je ſais que ſur lui vous êtes abſolue.
Achevez d'y porter ſon ame irréſolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'Ou viennent ces ſoupirs ? d'où naît cette triſteſſe ?
Eſt-ce que la ſurpriſe étonne l'allégreſſe,
Qu'elle en ſuſpend l'effet pour le mieux ſignaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut diſſimuler ?
Il eſt parti, ſeigneur, ſouffrez que votre joie,
Souffrez que ſon excès tout entier ſe déploie,
Qu'il faiſe voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez ſoupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous ſe prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choiſit pour vous, c'eſt un bonheur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourriez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête ?

ILDIONE.

Quoi, ſeigneur ?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous ſachiez la main qui doit l'aſſaſſiner.
C'eſt à cet attentat la mienne qu'il deſtine,
Madame.

ILDIONE.

C'eſt par vous, ſeigneur, qu'il l'aſſaſſine ?

ARDARIC.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre roi,
A qui fait ſa fureur la même offre qu'à moi :
Aux dépens de ſa tête il veut qu'on vous obtienne :
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne ;
Sa cruelle faveur m'en a laiſſé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux rois ?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux princeſſes,
C'eſt d'avoir mieux que lui mérité leurs tendreſſes.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire ?
Il veut que je vous coûte, ou la vie ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au choix infortuné
D'aſſaſſiner vous-même, ou d'être aſſaſſiné !
Il vous offre ma main comme un bonheur inſigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et ſi vous refuſez par-là de m'acquérir,
Vous ne ſauriez vous-même éviter de périr !

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour ſa gloire, on revit dans l'eſtime ;
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illuſtre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée,
Veut être pour charmer, de plus loin regardée ;

Et quant à notre amour, ce triomphe eſt fatal,
La gloire qui le ſuit nous en conſole mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'eſt pas rendre une vie:
Un tyran immolé me laiſſe mes malheurs,
Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour ſauver une vie, après tout, périſſable,
Ee rendrai-je le reſte infame & déteſtable?
Et ne vaut-il pas mieux aſſouvir ſa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez ſans doute après cette infamie,
Aſſez pour vous traiter en mortelle ennemie;
Mais ſouvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui préſident ſans nous aux grands événemens.
Le ciel n'eſt pas toujours aux méchans ſi propice;
Après tant d'indulgence il a de la juſtice.
Parlez à Valamir, & voyez avec lui
S'il n'eſt aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, ſeigneur, nos maux & le tems preſſent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéreſſent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien,
Nous nous plaindrons enſemble, & ne réſoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE *ſeule.*

TRÊVE, mes triſtes yeux, trêve aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez ſi de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverſer ſur lui ce qu'il oſe attenter.
Reprenez en ſon cœur votre place uſurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échappé,
Rappellez ce courroux que ſon choix incertain
En faveur de ma flamme allumait dans mon ſein.
Que tout ſemble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout eſt pénible & rude!
Et qu'aiſément le ſexe oppoſe à ſa fierté
Sa douceur naturelle & ſa timidité!
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom ſeul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

(*Ils n'ont point d'épée ni l'un ni l'autre.*)

ARDARIC.

SEIGNEUR, vos devins ſeuls ont cauſé notre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'eſt ouverte,
Et l'infidèle appas de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à notre ambition.
C'eſt de-là qu'eſt venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur eſpoir d'un avenir ſi doux,
Honorie aurait eu moins de charmes pour vous.
C'eſt par-là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez paſſer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périſſe ;
On vous fait même grace, ou pareille injuſtice ;
Ainſi vos ſeuls devins nous forcent de périr,
Et ce ſont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,

Ils assurent ma race encor du même empire.
Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables ;
Le ciel en a donné des arrêts immuables ;
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête ?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échapper que par-là ?
Pouvez-vous que par-là posséder Honorie ?
Et d'où naîtra ce fils si vous perdez la vie ?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas ;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ALDARIC.

HONORIE.

SAVEZ-VOUS d'Attila juſqu'où va la furie,
Princes, & quelle en eſt l'affreuſe barbarie ?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'eſt qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, ſous cet eſpoir qu'il donne à l'un & l'autre,
Votre ſang de ſa main, ou le ſien de la vôtre ;
Mais qui le ſervirait ſerait bientôt livré
Aux troupes de celui qui l'aurait maſſacré ;
Et par le déſaveu de cette obéiſſance,
Ce tigre aſſouvirait ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon lieutenant ne fait que de ſortir.
Le tyran ſoupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous déſarmer choiſi ce ſatellite ;
Et comme avec juſtice il nous croit irrités,
Pour nous parler encor il prend ſes sûretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans ſa tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſait encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſaura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel eſt notre deſſein, ou pour en mieux parler,

Dès que nous réſoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuiſſance
Ce noble déſeſpoir qu'il punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir,
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr:
Car nous aurions péri par les mains de ſa garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la haſarde.

HONORIE.

Il vient, ſeigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

HÉ bien, mes illuſtres amis,
Contre mes grands rivaux quel eſpoir m'eſt permis?
Pas un n'a-t-il pour ſoi la digne complaiſance
D'acquérir ſa princeſſe en perdant qui m'offenſe?
Quoi, l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime aſſez pour haïr mon rival!
Pas un de ſon objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! & quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en ſûreté;
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agiſſe,

Et ſi vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conſerver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'eſt à ſon dernier point porter la barbarie.
Après l'aſſaſſinat d'un frère & de ſix rois,
Notre tour eſt venu de ſubir mêmes loix;
Et nous méritons bien les plus cruels ſupplices,
De nous être expoſés aux mêmes ſacrifices,
D'en avoir pu ſouffrir chaque jour de nouveaux.
Puniſſez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et ſi vous êtes roi, ſongez que nous le ſommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plû d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune;
Et qui ſuccombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le ſpectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main eſt plus faite à verſer de tel ſang,
C'eſt lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire juſtice il s'en trouvera d'autres:
Mais ſi vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.

Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me faſſent deux victimes ;
Et ces rares objets ſi peu dignes de moi.
Seront le digne prix de cet illuſtre emploi
(*à Ardaric.*)
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
(*à Honorie.*)
Et comme vous paierez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choiſir ;
Et pour nouveau ſupplice à de ſi belles flammes,
Ce choix ne tombera que ſur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrais être lâche & cruel juſques-là !

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidèle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours ...

HONORIE.

Achève ; & dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde, & le fléau de Dieu.
Etale inſolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de ſang où ſe baignait ta rage.
Fais voir ...

ATTILA.

Que vous perdez des mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux !
Ce Dieu dont vous parlez de tems en tems ſévère,
Ne s'arme pas toujours de toute ſa colère ;

Mais quand à ſa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque tems des déluges divers.
Jadis de toutes parts faiſant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abyma le monde :
Sa main tient en réſerve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers neveux ;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui ſon tonnerre,
D'un déluge de ſang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorſque par les tyrans il punit les mortels,
Il réſerve ſa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour ſupplice à toute la nature,
Juſqu'à ce que leur rage ait comblé la meſure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de ſi noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briſer la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque déſormais t'oſera reſſembler.

ATTILA.

Hé bien, en attendant ce changement ſiniſtre,
J'oſerai juſqu'au bout lui ſervir de miniſtre,
Et faire exécuter toutes ſes volontés
Sur vous, & ſur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton ſang, qui chaque jour à longs flots diſtillés,
S'échappe vers ton frère & ſix rois immolés,
Te dirait-il trop bas que leurs ombres t'appellent ?

Faut-il que ces avis par moi ſe renouvellent ?
Vois, vois couler ce ſang qui te vient avertir ;
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'eſt rien, & pour moi s'il n'eſt point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du tems à m'y réſoudre.
D'autres vous enverraient leur frayer le chemin,
Mais j'en laiſſerai faire à votre grand deſtin ;
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenſes.

SCENE VI.

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

OU venez-vous, madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit ?
Venez-vous de deux rois ſoutenir la querelle ?
Vous révolter comme eux ? me foudroyer comme elle ?
Ou mendier l'appui de mon juſte courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériterait ni l'amour ni l'eſtime,
S'il oſait eſpérer m'acquérir par un crime.
D'un ſi juſte refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en déſavouer.
Non, ſeigneur, c'eſt du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux ſur vous leur ſouverain empire,

Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'uſez pas bien.
Seigneur, eſt-ce là donc cette reconnaiſſance
Si hautement promiſe à mon obéiſſance
J'ai quitté tous les miens ſous l'eſpoir d'être à vous;
Par votre ordre mon cœur quitte un eſpoir ſi doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plû me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre roi.
N'y voit pour lui qu'opprobre, & que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire ſuprême,
Qui ne vous laiſſait plus diſpoſer de vous-même:
Rendez toute votre ame à ſon premier ſouhait;
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celui de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſavez, un droit imaginaire;
Et pour vous appuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA

Non je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même une autre amour murmure,
Lorſque...

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle impoſture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, que de vous obéir?
Et par où juſques-là m'aurais-je pu trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnait ce qu'il avait d'aimable ;
Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flamme,
Pour vous faire empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, madame ;
Mais l'amour par vos yeux me ſait ſi bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus réſiſter.
N'abuſez pas pourtant d'un ſi puiſſant empire ;
Songez qu'il eſt encor d'autres biens où j'aſpire,
Que la vengeance eſt douce auſſi-bien que l'amour ;
Et laiſſez-moi pouvoir quelque choſe à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, enſanglanter cette illuſtre journée !
Grace, grace du moins juſqu'après l'hyménée.
A ſon heureux flambeau ſouffrez un pur éclat,
Et laiſſez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous ſatisfaire ;
Mais ce n'eſt que groſſir d'autant plus ma colère ;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes reſſentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, juſqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime ;
Voyez juſqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,
Force & dompte les rois qui réſiſtent le mieux,
Quel empire il ſe fait ſur l'ame la plus fière :

Et ſi vous avez vu la mienne trop altière,
Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juſte au ſalut d'un amant;
Et toute ſa fierté dans mes larmes éteinte
Deſcendre à la prière, & céder à la crainte.
Avoir ſu juſques-là réduire mon courroux,
Vous doit être, ſeigneur, un triomphe aſſez doux.
Que tant d'orgueil dompté ſuffiſe pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime?
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, princeſſe, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, ſuivez mon exemple, & je ſuivrai le vôtre.
(*Il montre Ildione à Honorie.*)
Vous condamniez madame à l'hymen d'un ſujet,
Rempliſez au lieu d'elle un ſi juſte projet.
Je vous l'ai déjà dit, & mon reſpect fidelle
A cette digne loi que vous faiſiez pour elle,
N'oſe prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, ſa vie eſt à ce prix.
Diſpoſez à ce prix d'une main qui m'eſt dûe.
Octar, ne perdez pas la princeſſe de vue.
(*à Ildione.*)
Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, & vous, rois, ſuivez-moi.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

TU le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en uſage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaiſſement,
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reſte quelque eſpoir, c'eſt toi ſeul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton tems? Tu commandes ſa garde;
La nuit & le ſommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie eſt le prix du ſalut de deux rois.

OCTAR.

Ah, madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant eſprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ſes fureurs, que par mon lieutenant;
C'eſt par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en ſon ame ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre ſuite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie;
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE.

Il le ſaura de moi, ſi tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuſer ſans rougir
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à ſa rage;

Et

Et ta vertu qui craint de trop paraître au jour,
Attend les bras croisés qu'il t'immole à son tour!
Fais périr, ou péris, préviens, lâche, ou succombe;
Venge toute la terre, où grossis l'hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, & du moins sers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE *à Valamir.*

MAIS qui me rend, seigneur, le bien de votre vue?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévue.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort?

VALAMIR.

Écoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés;
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire,
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble & d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance, & le sang qui bouillonne
Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, *S'il ne peut s'arrêter*
Dit-il, *on me paiera ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce;

Sa gorge enfle, & du ſang dont le cours s'épaiſſit,
Le paſſage ſe ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce ſang renfermé la vapeur en furie,
Semble avoir étouffé ſa colère & ſa vie ;
Et déjà de ſon front la funeſte pâleur
N'oppoſait à la mort qu'un reſte de chaleur,
Lorſqu'une illuſion lui préſente ſon frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie & la colère ;
Il croit le voir ſuivi des ombres de ſix rois,
Qu'il veut immoler une ſeconde fois :
Mais ce retour ſi prompt de ſa plus noire audace
N'eſt qu'un dernier effort de la nature laſſe,
Qui prête à ſuccomber ſous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, & tout d'un coup s'éteint.
C'eſt en vain qu'il fulmine à cette affreuſe vue,
Sa rage qui renaît en même tems le tue ;
L'impétueuſe ardeur de ces tranſports nouveaux
A ſon ſang priſonnier ouvre tous les canaux :
Son élancement perce ou rompt toutes les veines ;
Et ces canaux ouverts ſont autant de fontaines
Par où l'ame & le ſang ſe preſſent de ſortir,
Pour terminer ſa rage & nous en garantir.
Sa vie à longs ruiſſeaux ſe répand ſur le ſable ;
Chaque inſtant l'affaiblit, & chaque effort l'accable ;
Chaque pas rend juſtice au ſang qu'il a verſé,
Et fait grace à celui qu'il avait menacé.
Ce n'eſt plus qu'en ſanglots qu'il dit ce qu'il croit dire ;
Il friſſonne, il chancèle, il trébuche, il expire ;
Et ſa fureur dernière épuiſant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toutes ſes fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

CE n'eſt pas tout, ſeigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale ;
Tous brûlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le ciel nous renvoie,
De tant de nations fait la commune joie ;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux ;
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flamme avouée
Du ſouverain de Rome & du grand Mérouée :
La princeſſe des Francs m'impoſe cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC,

Ne perdons point de tems en ce retour d'affaires ;
Allons donner tous deux des ordres néceſſaires,
Remplir ce trône vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, & puis-je croire

Que vous tiendrez enfin ma flamme à quelque gloire ?

HONORIE.

Allez, & cependant aſſurez-vous, ſeigneur,
Que nos deſtins changés n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquième & dernier acte.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

1670.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

UN amant & une maîtreſſe qui ſe quittent, ne ſont pas ſans doute un ſujet de tragédie. Si on avait propoſé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Ariſtophane. L'amour qui n'eſt qu'amour, qui n'eſt point une paſſion terrible & funeſte, ne ſemble fait que pour la comédie, pour la paſtorale ou pour l'églogue.

Cependant Henriette d'Angleterre, belle-ſœur de Louis XIV, voulut que Racine & Corneille fiſſent chacun une tragédie des adieux de Titus & de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue ſur l'amour le plus vrai & le plus tendre, annobliſſait le ſujet : & en cela elle ne ſe trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt ſecret à voir cette victoire repréſentée ſur le théatre ; elle ſe reſſouvenait des ſentimens qu'elle avait eus long-tems pour Louis XIV, & du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette paſſion,

la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère & de belle-ſœur, mirent un frein à leurs deſirs ; mais il reſta toujours dans leurs cœurs une inclination ſecrète, toujours chère à l'un & à l'autre.

Ce ſont ces ſentimens qu'elle voulut voir développés ſur la ſcène, autant pour ſa conſolation que pour ſon amuſement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ſes amours avec le roi, d'engager ſecrétement Corneille & Racine à travailler l'un & l'autre ſur ce ſujet ; qui paraiſſait ſi peu fait pour la ſcène. Les deux piéces furent compoſées dans l'année 1670, ſans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même tems ſur la fin de la même année ; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, & celle de Corneille au palais royal.

Il eſt étonnant que Corneille tombât dans ce piége ; il devait bien ſentir que le ſujet était l'oppoſé de ſon talent. Entellus ne terraſſa point Darès dans ce combat, il s'en faut bien. La piéce de Corneille tomba ; celle de Racine eut trente repréſentations de ſuite ; & toutes les fois qu'il s'eſt trouvé un acteur & une actrice capables d'intéreſſer dans les rôles de Titus & de Béré-

nice, cet ouvrage dramatique, qui n'eſt peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudiſſemens les plus vrais, ce ſont les larmes.

Racine fut bien vengé par le ſuccès de Bérénice de la chûte de Britannicus. Cette eſtimable piéce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide, le cinquième acte ſurtout avait ce défaut; & Néron qui revenait alors avec Junie, & qui ſe juſtifiait de la mort de Britannicus, faiſait un très-mauvais effet. Néron qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter, ne paraiſſait pas un empereur Romain. On trouvait que deux amans, dont l'un eſt aux genoux de l'autre, & qui ſont ſurpris enſemble, formaient un coup de théatre plus comique que tragique; les intérêts d'Agrippine, qui veut ſeulement avoir le premier crédit, ne ſemblaient pas un objet aſſez important. Narciſſe n'était qu'odieux; Britannicus & Junie étaient regardés comme des perſonnages faibles. Ce n'eſt qu'avec le tems que les connaiſſeurs firent revenir le public. On vit que cette piéce était la peinture fidelle de la cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus & Junie ne devaient pas avoir un autre caractère. On démêla dans Agrippine des beautés vraies, ſolides, qui ne ſont ni giganteſ-

ques, ni hors de la nature, & qui ne ſurprennent point le parterre par des déclamations ampoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme un chef d'œuvre. On convint que le rôle de Burrus eſt admirable d'un bout à l'autre, & qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. Britannicus fut la piéce des connaiſſeurs, qui conviennent des défauts, & qui apprécient les beautés.

Racine paſſa de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle. Il ſe tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, & par la magie enchantereſſe de ce ſtyle qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux ſenti quel eſt le mérite de la difficulté ſurmontée. Cette difficulté était extrême; le fonds ne ſemblait fournir que deux ou trois ſcènes, & il fallait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire ſur la tragédie de Corneille; il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera ſur celle de Racine que nous donnons avant la Bérénice de Corneille. Les lecteurs doivent ſentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile: ce n'eſt ni pour Corneille, ni pour Racine qu'on écrit, c'eſt pour leur art, & pour les amateurs de cet art ſi difficile.

On ne doit pas ſe paſſionner pour un nom. Qu'importe qui ſoit l'auteur de la Bérénice qu'on lit avec plaiſir, & celui de la Bérénice qu'on ne lit plus ? C'eſt l'ouvrage, & non la perſonne qui intéreſſe la poſtérité. Tout eſprit de parti doit céder au deſir de s'inſtruire.

PRÉFACE DE RACINE.

TITUS reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, ſtatim ab urbe dimiſit invitus invitam.

C'eſt-à-dire, « *que Titus, qui aimait paſſion-* „ *nément Bérénice, & qui méme, à ce qu'on* „ *croyait, lui avait promis de l'épouſer, la ren-* „ *voya à Rome, malgré lui, & malgré elle, dès* „ *les premiers jours de ſon empire.* „ *Cette action eſt très-fameuſe dans l'hiſtoire; & je l'ai trouvée très-propre pour le théatre, par la violence des paſſions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la ſéparation d'Enée & de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir aſſez de matière pour tout un chant d'un poëme héroique, où l'action dure pluſieurs jours, ne puiſſe ſuffire pour le ſujet d'une tragédie, dont la durée ne doit étre que de quelques heures? Il eſt vrai que je n'ai point pouſſé Bérénice juſqu'à ſe tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avait*

avec Enée, elle n'eſt pas obligée comme elle de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, & l'effort qu'elle ſe fait pour s'en ſéparer, n'eſt pas le moins tragique de la piéce: & j'oſe dire qu'il renouvelle aſſez bien dans le cœur des ſpectateurs, l'émotion que le reſte y avait pu exciter. Ce n'eſt point une néceſſité qu'il y ait du ſang & des morts dans une tragédie; il ſuffit que l'action en ſoit grande, que les acteurs en ſoient héroïques, que les paſſions y ſoient excitées, & que tout s'y reſſente de cette triſteſſe majeſtueuſe qui fait tout le plaiſir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon ſujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'eſt que je le trouvai extrémement ſimple. Il y avait long-tems que je voulais eſſayer, ſi je pourrais faire une tragédie avec cette ſimplicité d'action qui a été ſi fort du goût des anciens. Car c'eſt un des premiers préceptes qu'ils nous ont laiſſés. « *Que ce que vous ferez*, dit „ Horace, *ſoit toujours ſimple, & ne ſoit qu'un.* „ *Ils ont admiré l'*Ajax *de Sophocle, qui n'eſt autre choſe qu'Ajax qui ſe tue de regret, à cauſe de la fureur où il était tombé, après les refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le* Philoctète, *dont tout le ſujet eſt Ulyſſe, qui vient pour ſurprendre les flèches d'Hercule.*

l'Œdipe même, quoique tout plein de reconnaiſſances, eſt moins chargé de matière que la plus ſimple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partiſans de Térence, qui l'élèvent avec raiſon au-deſſus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de ſa diction, & pour la vraiſemblance de ſes mœurs, ne laiſſent pas de confeſſer que Plaute a un grand avantage ſur lui, par la ſimplicité qui eſt dans la plupart des ſujets de Plaute. Et c'eſt ſans doute cette ſimplicité merveilleuſe, qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus ſimple, puiſque Térence eſt obligé de prendre deux comédies de ce poëte, pour en faire une des ſiennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne ſoit fondée que ſur la fantaiſie de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le vraiſemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraiſemblance y a-t-il, qu'il arrive en un jour une multitude de choſes qui pourraient à peine arriver en pluſieurs ſemaines ? Il y en a qui penſent, que cette ſimplicité eſt une marque de peu d'invention. Ils ne ſongent pas qu'au contraire toute l'invention conſiſte à faire quelque choſe de rien, & que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poëtes qui ne ſentaient dans leur génie ni aſſez d'abondance, ni aſſez de force pour atta-

cher durant cinq actes leurs ſpectateurs par une action ſimple, ſoutenue de la violence des paſſions, de la beauté des ſentimens, & de l'élégance de l'expreſſion. Je ſuis bien éloigné de croire que toutes ces choſes ſe rencontrent dans mon ouvrage. Mais auſſi, je ne puis croire que le public me ſache mauvais gré, de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, & dont la trentième repréſentation a été auſſi ſuivie que la première.

Ce n'eſt pas que quelques perſonnes ne m'aient reproché cette même ſimplicité, que j'avais recherchée avec tant de ſoin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était ſi peu chargée d'intrigues, ne pouvait être ſelon les règles du théatre. Je m'informai s'ils ſe plaignaient qu'elle les eût ennuyés. On me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en pluſieurs endroits, & qu'ils la verraient encore avec plaiſir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour ne pas croire qu'une piéce qui les touche, & qui leur donne du plaiſir, puiſſe être abſolument contre les règles. La principale règle eſt de plaire & de toucher. Toutes les autres ne ſont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles ſont d'un long détail, dont je ne leur conſeille pas de s'embarraſſer. Ils ont des occupations plus

importantes. Qu'ils ſe repoſent ſur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poétique d'Ariſtote; qu'ils ſe réſervent le plaiſir de pleurer, & d'être attendris; & qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un muſicien diſait à Philippe roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanſon n'était pas ſelon les règles: « A Dieu ne plaiſe, „ ſeigneur, que vous ſoyez jamais ſi malheureux, „ que de ſavoir ces choſes-là mieux que moi. „

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces perſonnes, à qui je ferai toujours gloire de plaire. Car pour le libelle que l'on a fait (*) *contre moi, je crois que les lecteurs me diſpenſeront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne penſe rien, & qui ne ſait pas même conſtruire ce qu'il penſe? Il parle de protaſe, comme s'il entendait ce mot; & veut que cette première des quatre parties de la tragédie, ſoit toujours la plus proche de la dernière, qui eſt la cataſtrophe. Il ſe plaint que la trop grande connaiſſance des règles l'empéche de ſe divertir à la comédie. Certainement, ſi l'on en juge par ſa diſſertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injuſtement* d'une grande multiplicité d'incidens; *& qu'il n'a même jamais rien lu de la*

(*) Ce libelle eſt d'un nommé *Subligni.*

la poétique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas ſavoir les règles du théatre, puiſqu'heureuſement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'eſt de ſavoir ſi peu les règles de la bonne plaiſanterie, lui qui ne veut pas dire un mot ſans plaiſanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces Hélas de poche, *ces* Meſdemoiſelles mes règles, *& quantité d'autres baſſes affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il ſe méle jamais de les lire.*

Toutes ces critiques ſont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curioſité du public. Ils attendent toujours l'occaſion de quelque ouvrage qui réuſſiſſe pour l'attaquer; non point par jalouſie, car ſur quel fondement ſeraient-ils jaloux? mais dans l'eſpérance qu'on ſe donnera la peine de leur répondre, & qu'on les tirera de l'obſcurité où leurs propres ouvrages les auraient laiſſés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Paleſtine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHENICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

Suite de Titus.

La ſcène eſt à Rome, dans un cabinet qui eſt entre l'appartement de Titus & celui de Bérénice.

BERENICE,

TRAGÉDIE

DE RACINE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arſace, eſt nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, ſuperbe & ſolitaire,
Des ſecrets de Titus eſt le dépoſitaire.
C'eſt ici quelquefois qu'il ſe cache à ſa cour.
Lorſqu'il vient à la reine expliquer ſon amour.
De ſon appartement cette porte eſt prochaine,
(a) Et cette autre conduit dans celui de la reine.

(a) *Et cet autre conduit dans celui de la reine.* Ce détail n'eſt point inutile ; il fait voir clairement combien l'unité de

Va chez elle ; dis-lui qu'importun à regret,
J'oſe lui demander un entretien ſecret.

ARSACE.

Vous, ſeigneur, importun ? vous, cet ami fidelle,
Qu'un ſoin ſi généreux intéreſſe pour elle ?
Vous, cet Antiochus, ſon amant autrefois ?
Vous que l'Orient compte entre ſes plus grands rois ?
Quoi ! déjà de Titus (*b*) épouſe en eſpérance,
Ce rang entr'elle & vous met-il tant de diſtance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & (*c*) ſans vouloir te charger d'autres ſoins,
Vois ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

lieu eſt obſervée ; il met le ſpectateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux*, & *ce cabinet ſuperbe*, paraiſſent des expreſſions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir, & qui eſt occupé de toute autre choſe que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

(*b*) *Epouſe en eſpérance.* Expreſſion heureuſe & neuve, dont *Racine* enrichit la langue, & que par conſéquent on critiqua d'abord. Remarquez encore qu'*épouſe* ſuppoſe, *étant épouſe*. C'eſt une ellipſe heureuſe en poéſie. Ces fineſſes font le charme de la diction.

(*c*) *Sans vouloir te charger d'autres ſoins.* Ce vers qui ne ſemble fait que pour la rime, annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice*.

SCENE II.

ANTIOCHUS *ſeul.* (*d*)

HÉ bien, Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je ſans trembler lui dire : Je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai ſouhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute eſpérance ;
Elle m'impoſa même un éternel ſilence.
Je me ſuis tû cinq ans ; & juſques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la deſtine,
Elle m'écoute mieux que dans la Paleſtine ?
Il l'épouſe. Ai-je donc attendu ce moment,
Pour me venir encor déclarer ſon amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puiſqu'il faut partir, partons ſans lui déplaire ;
Retirons-nous, ſortons, & ſans nous découvrir,
Allons loin de ſes yeux l'oublier, ou mourir.
Hé quoi ! ſouffrir toujours un tourment qu'elle ignore ?
Toujours verſer des pleurs qu'il faut que je dévore ?
Quoi ! même en la perdant redouter ſon courroux ?
(*e*) Belle reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?

(*d*) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'eſt pas naturel qu'on faſſe ainſi tout ſeul l'hiſtoire de ſes amours, qu'on diſe, *Je me ſuis tû cinq ans ; on m'a impoſé ſilence ; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui eſt un combat du cœur, mais non une récapitulation hiſtorique.

(*e*) *Belle reine* a paſſé pour une expreſſion fade.

Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,
Que vous m'aimiez ? hélas ! je ne viens que vous dire,
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouverait à ſes yeux quelque obſtacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue conſtance,
Après cinq ans d'amour, & d'eſpoir ſuperflus,
(*f*) Je pars, fidèle encor quand je n'eſpère plus.
Au-lieu de s'offenſer, elle pourra me plaindre.
Quoi qu'il en ſoit, parlons, c'eſt aſſez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant ſans eſpoir,
Qui veut bien ſe réſoudre à ne la jamais voir ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine ;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
(*g*) Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur,

(*f*) *Je pars fidèle encor quand je n'eſpère plus.* Ces amans fidèles, ſans ſuccès & ſans eſpoir, n'intéreſſent jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on ſupporte *Antiochus* ; c'eſt ſurtout dans ces faibles rôles que la belle verſification eſt néceſſaire.

(*g*) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.* La proſe n'eût pu exprimer cette idée avec la même préciſion, ni ſe parer de la beauté de ces figures. C'eſt-là le grand mérite de la poéſie. Cette ſcène eſt parfaitement

Qu'attire ſur ſes pas ſa prochaine grandeur.
Titus après huit jours d'une retraite auſtère,
Ceſſe enfin de pleurer Veſpaſien ſon père.
Cet amant ſe redonne aux ſoins de ſon amour ;
Et ſi j'en crois, ſeigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuſe Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce diſcours pourrait-il vous troubler ?

ANTIOCHUS.

Ainſi donc ſans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, ſeigneur. Bérénice eſt inſtruite,
Que vous voulez ici la voir ſeule & ſans ſuite.
La reine d'un régard a daigné m'avertir,
Qu'à votre empreſſement elle allait conſentir :
Et ſans doute elle attend le moment favorable,
Pour diſparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il ſuffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avais chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connaiſſez ma prompte obéiſſance.
Des vaiſſeaux dans Oſtie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,

écrite, & conduite de même ; car il doit y avoir une conduite dans chaque ſcène comme dans le total de la piéce ; elle eſt même intéreſſante, parce qu'*Antiochus* ne dit point ſon ſecret, & le fait entendre.

N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?

ANTIOCHUS.

Arſace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En ſortant du palais,
Je ſors de Rome, Arſace, & j'en ſors pour jamais.

ARSACE.

Je ſuis ſurpris ſans doute, & c'eſt avec juſtice.
Quoi, depuis ſi long-tems la reine Bérénice
Vous arrache, ſeigneur, du ſein de vos états ?
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ?
Et lorſque cette reine aſſurant ſa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illuſtre fête,
Quand l'amoureux Titus devenant ſon époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit ſur vous....

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-la jouir de ſa fortune,
Et quitte un entretien dont le cour m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, ſeigneur. Ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés.
L'inimitié ſuccède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arſace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! De ſa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque preſſentiment de ſon indifférence,
Vous fait-il loin de Rome éviter ſa préſence ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru ſe démentir ;
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met ſur le trône un prince qui vous aime ;
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire & la mort ſur ſes pas :
Et de qui la valeur par vos ſoins ſecondée,
Mit enfin ſous le joug la rebelle Judée.
Il ſe ſouvient du jour illuſtre & douloureux,
Qui décida du ſort d'un long ſiége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemplaient ſans péril nos aſſauts inutiles.
Le bélier impuiſſant les menaçaient en vain.
Vous ſeul, ſeigneur, vous ſeul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort juſques ſur leurs murailles.
Ce jour preſque éclaira vos propres funérailles.
Titus vous embraſſa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, ſeigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de ſang qu'ils vous ont vu répandre.
Si preſſé du deſir de revoir vos états,
Vous vous laſſez de vivre où vous ne régnez pas ;

Faut-il que ſans honneur l'Euphrate vous revoie ?
Attendez pour partir que Céſar vous renvoie
Triomphant & chargé des titres ſouverains
Qu'ajoute encor aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, ſeigneur, changer votre entrepriſe
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je diſe ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien, ſeigneur ?

ANTIOCHUS.

Son ſort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur ſon hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si ſa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il eſt vrai qu'on l'élève au trône des Céſars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouſe, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen ſi funeſte ?

ANTIOCHUS.

Quand nous ſerons partis, je te dirai le reſte.

ARSACE.

Dans quel trouble, ſeigneur, jetez-vous mon eſprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE

BERENICE.

EN FIN je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs reſpects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juſte impatience
Vous accuſait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, diſais-je, dont les ſoins
Ont eu tout l'Orient & Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours conſtant dans mes traverſes,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverſes ;
Aujourd'hui que le ciel ſemble me préſager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager ;
Ce même Antiochus ſe cachant à ma vue,
Me laiſſe à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS.

Il eſt donc vrai, madame ? & ſelon ce diſcours,
L'hymen va ſuccéder à vos longues amours ?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus impoſait à ſa cour,
Avait même en ſecret ſuſpendu ſon amour.
Il n'avait plus pour moi cette ardeur aſſidue,
Lorſqu'il paſſait les jours attaché ſur ma vue.

Muet, chargé de ſoins, & les larmes aux yeux,
Il ne me laiſſait plus que de triſtes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs dont il eſt revêtu,
(*h*) Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu!

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous ſa tendreſſe première?

BERENICE.

Vous fâtes ſpectateur de cette nuit dernière,
Lorſque, pour ſeconder ſes ſoins religieux,
Le ſénat a placé ſon père entre les dieux.
De ce juſte devoir ſa piété contente
A fait place, ſeigneur, au ſoin de ſon amante;
Et même en ce moment, ſans qu'il m'en ait parlé,
Il eſt dans le ſénat par ſon ordre aſſemblé.
Là de la Paleſtine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, & la Syrie entière;
Et ſi de ſes amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ſes ſermens redoublés mille fois,
Il va ſur tant d'états couronner Bérénice,
Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui même aſſurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu?

BERENICE.

Que dites-vous? Ah! ciel! quel adieu! quel langage!

(*h*) *Aurais choiſi ſon cœur, & cherché ſa vertu.* Perſonne avant *Racine* n'avait ainſi exprimé ces ſentimens, qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour, & dont le ſeul mérite conſiſte dans le choix des mots. Sans cette élégance ſi fine & ſi naturelle tout ſerait languiſſant.

Prince, vous vous troublez, & changez de viſage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoi! ne puis-je ſavoir
Quel ſujet...

ANTIOCHUS.

Il fallait partir ſans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'eſt trop long-tems ſe taire.
Seigneur, de ce départ quel eſt donc le miſtère?

ANTIOCHUS

Au moins, ſouvenez-vous que je cède à vos loix.
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire & de puiſſance,
Il vous ſouvient des lieux où vous prîtes naiſſance,
Madame, il vous ſouvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimais, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère:
Il vous parla pour moi: Peut-être ſans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut:
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, & vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ſes mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triſte Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète ſévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de ſe taire.
Je diſputai long-tems, je fis parler mes yeux;

(*i*) Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivaient en tous lieux.
Enfin votre rigueur emporta la balance :
Vous sûtes m'impoſer l'exil, ou le ſilence :
Il fallut le promettre, & même le jurer.
Mais, puiſqu'en ce moment j'oſe me déclarer!
Lorſque vous m'arrachiez cette injuſte promeſſe,
Mon cœur faiſait ſerment de vous aimer ſans ceſſe.

BERENICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me ſuis tû cinq ans,
Madame, & vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;
J'eſpérai de verſer mon ſang après mes larmes,
Ou qu'au moins juſqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler, au défaut de ma voix.
Le ciel ſembla promettre une fin à ma peine.
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutils périls ? quelle était mon erreur !

(*i*) *Mes pleurs & mes ſoupirs vous ſuivaient en tous lieux &c.* Ce vers, & les ſuivans, n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi, dont *les pleurs & les ſoupirs ſuivent en tous lieux* une reine amoureuſe d'un autre, eſt là un fade perſonnage, qui expriment en vers faibles & lâches un amour un peu ridicule. Si la piéce était écrite de ce ton, elle ne ſerait qu'une très-faible idée en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler eſt dans une poſition déſagréable & indigne d'un héros, plus il faut s'étudier à relever par la beauté du ſtyle la faibleſſe du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique ; mettez-y donc plus de nobleſſe, plus de chaleur & plus d'intérêt, s'il eſt poſſible.

En général les déclarations d'amour, les maximes d'amour, ſont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares*, d'*Hypolite*, d'*Antiochus*, ſont de la galanterie, & rien de plus : ces morceaux ſe ſentent du goût dominant qui régnait alors.

(*h*) La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.
Il faut qu'a ſa vertu mon eſtime réponde.
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il ſemblait à lui ſeul appeller tous les coups :
Tandis que ſans eſpoir, haï, laſſé de vivre,
Son malheureux rival ne ſemblait que le ſuivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en ſecret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce récit funeſte,
En faveur de Titus vous pardonnez le reſte.
Enfin après un ſiége auſſi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reſte pâle & ſanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs inteſtines,
Et laiſſa leurs remparts cachés ſous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient déſert quel devint mon ennui!
Je demeurai long-tems errant dans Céſarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée.
Je vous redemandais à vos triſtes états;

(*k*) *La valeur de Titus ſurpaſſait ma fureur.* Voilà à-peu-près ce qu'un lecteur éclairé demande. *Antiochus* ſe relève, & c'eſt un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans ſa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* eſt parfaite en ſon genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de ſon amour, il ennuyerait; il affadirait; mais tous les acceſſoires, toutes les circonſtances qu'il emploie ſont nobles & intéreſſantes; c'eſt la gloire de *Titus*, c'eſt un ſiége fameux dans l'hiſtoire, c'eſt, ſans le vouloir, l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous ſentez alors attaché malgré vous, & malgré la petiteſſe du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*, ni le ſtyle de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* ſont une faible copie de *Bérénice*. Vous ſentirez combien il eſt difficile d'approcher de cette élégance continue & de ce ſtyle toujours naturel.

Je cherchais en pleurant les traces de vos pas :
Mais enfin ſuccombant à ma mélancolie,
Mon déſeſpoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le ſort m'y réſervait le dernier de ſes coups.
Titus en m'embraſſant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un & l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque eſpoir flattait mes déplaiſirs.
Rome, Veſpaſien, traverſaient vos ſoupirs.
Après tant de combats Titus cédait peut-être.
Veſpaſien, eſt mort, & Titus eſt le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours,
De ſon nouvel empire examiner le cours ;
Mon ſort eſt accompli ; votre gloire s'apprête.
Aſſez d'autres ſans moi, témoins de cette fête,,
A vos heureux tranſports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop conſtante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu ſans crime
Conter toute l'hiſtoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais !

BERENICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon ſilence eſt un gage.
(*l*) J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage.

Je

(*l*) *J'oublie en ſa faveur un diſcours qui m'outrage &c.* Voilà le modèle d'une réponſe noble & décente ; ce n'eſt point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une

Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel ſait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorais vos vertus.
Titus vous chériſſait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me ſuis fait une douceur extrême,
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'eſt ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiète;
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux diſtraits,
Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.
Adieu, je vais le cœur trop plein de votre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Rempliſſe l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le ſeul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera ſouvenir que je vivais encore.
Adieu.

déclaration reſpectueuſe tranſporte d'une colère impertinente. *Bérénice* ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*; elle intéreſſe par la vérité de ſa tendreſſe pour l'empereur. Il ſemble qu'on entende *Henriette* d'Angleterre elle-même parlant au marquis de *Vardes*; la politeſſe de la cour de *Louis XIV*, l'agrément de la langue françaiſe, la douceur de la verſification la plus naturelle, le ſentiment le plus tendre, tout ſe trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le ſentiment réprouve. Rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quelque choſe de plus mince.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

QUE je le plains! (*m*) Tant de fidélité,
Madame, méritait plus de proſpérité.
Ne le plaignez-vous pas?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laiſſe, je l'avoue, une douleur ſecrète.

PHENICE.

(*n*) Je l'aurais retenu.

BERENICE.

Qui moi le retenir?
J'en dois perdre plutôt juſques au ſouvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur inſenſée?

PHENICE.

Titus n'a point encor expliqué ſa penſée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.
La rigueur de ſes loix m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.

(*m*) *Tant de fidélité méritait plus de proſpérité, &c.* La faibleſſe du ſujet ſe montre ici dans toute ſa misère; ce n'eſt plus ce goût ſi fin, ſi délicat; *Phénice* parle un peu en ſoubrette.

(*n*) *Je l'aurais retenu*, eſt encore plus mauvais; cela eſt d'un froid comique: il importe bien ce qu'aurait fait *Phénice!* Mais ce défaut eſt bientôt réparé par le diſcours paſſionné de *Bérénice.*

Cette foule de rois, ce conſul, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat &c.

Rome hait tous les rois, & Bérénice eſt reine.

BERENICE.

Le tems n'eſt plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le ſénat m'apporter ſes hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ſes images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faiſceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces conſuls, ce ſénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehauſſait ſa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire:
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts,
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards:
Ce port majeſtueux, cette douce préſence:
Ciel! avec quel reſpect, & quelle complaiſance,
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuraient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
(o) Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître?

(o) *Le monde en le voyant eût reconnu ſon maître.* Un homme ſans goût a traité cet éloge de flatterie; il n'a pas ſongé que c'eſt une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaiſir qu'on l'appliquait à *Louis XIV*, alors couvert de gloire, & dont la figure très-ſupérieure à celle d'*Auguſte*, ſemblait faite pour commander aux autres hommes; car *Auguſte* était petit & ramaſſé, & *Louis XIV.* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaiſir que ces alluſions ſecrètes; mais il faut que les vers qui les font naître ſoient beaux par eux-mêmes.

Mais, Phénice, où m'emporte un ſouvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, & par des ſacrifices,
De ſon règne naiſſant célèbre les prémices.
Que tardons-nous ? Allons, pour ſon empire heureux,
Au ciel qui le protège offrir auſſi nos vœux.
(*p*) Auſſi-tôt ſans l'attendre, & ſans être attendue,
Je reviens le chercher, & dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inſpirent des tranſports retenus ſi long-tems.

(*p*) *Auſſitôt ſans l'attendre &c.* Ces vers ne ſont que des vers d'églogue. La ſortie de *Bérénice* qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que diſent *les cœurs contens*, eſt ſans intérêt, ſans art, ſans dignité. Rien ne reſſemble moins à une tragédie. Il eſt vrai que l'idée qu'elle a de ſon bonheur, fait déjà un contraſte avec l'infortune qu'on ſait bien qu'elle va eſſuyer ; mais la fin de cet acte n'en eſt pas moins faible.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITUS, PAULIN, ſuite.

TITUS.

A-T-ON vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

(*a*) J'ai couru chez la reine :
Dans ſon appartement ce prince avait paru,
Il en était ſorti lorſque j'y ſuis couru.
De vos ordres, ſeigneur, j'ai dit qu'on l'avertiſſe.

TITUS.

Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?

PAULIN.

La reine en ce moment, ſenſible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos proſpérités.

(*a*) Je crois que le ſecond acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine*, comme s'il fallait courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre : *J'y ſuis couru*, qui eſt un ſoléciſme : cet *il ſuffit*, *Et que fait la reine Bérénice ?* & le, *trop aimable princeſſe* : tout cela eſt *trop petit*, & d'une naïveté qu'il eſt trop aiſé de tourner en ridicule. Les ſimples propos d'amour ſont des objets de raillerie quand ils ne ſont point relevés ou par la force de la paſſion, ou par l'élégance du diſcours. Auſſi, ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée comédie italienne.

Elle ſortait, ſeigneur.

TITUS.

Trop aimable princeſſe !

Hélas !

PAULIN.

En ſa faveur d'où naît cette triſteſſe ?
L'Orient preſque entier va fléchir ſous ſa loi.
Vous la plaignez ?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laiſſe avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS

HÉ bien, de mes deſſeins Rome encor incertaine,
Attend que deviendra le deſtin de la reine,
Paulin; & les ſecrets de ſon cœur & du mien,
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine & de moi que dit la voix publique.
Parlez. Qu'entendez-vous ?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
(*b*) Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle ?

(*b*) *Publier vos vertus, ſeigneur, & ſes beautés.* On ne publie point des beautés, cela n'eſt pas exact.

Quel ſuccès attend-on d'une amour ſi fidelle ?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux ;
La cour ſera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

(c) Et je l'ai vu auſſi cette cour peu ſincère,
A ſes maîtres toujours trop ſoigneuſe de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs ;
Je l'ai vue à genoux conſacrer ſes fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin ; je me propoſe un plus noble théatre.
Et ſans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrète ;

(c) *Et je l'ai vue auſſi cette cour peu ſincère &c.* Rarement *Racine* tombe-t-il longtems ; & quand il ſe relève, c'eſt toujours avec une élégance auſſi noble que ſimple, toujours avec le mot propre, ou avec des figures juſtes & naturelles, ſans leſquelles le mot propre ne ſerait que de l'exactitude. La réponſe de *Paulin* eſt un chef-d'œuvre de raiſon & d'habileté ; elle eſt fortifiée par des faits, par des exemples ; tout y eſt vrai, rien n'eſt exagéré ; point de cette enflure qui aime à repréſenter les plus grands rois avilis en préſence d'un bourgeois de Rome. Le diſcours de *Paulin* n'en a que plus de force ; il annonce la diſgrace de *Bérénice*.

Racine & *Corneille* ont évité tous deux de faire trop ſentir combien les Romains mépriſaient une juive. Ils pouvaient s'étendre ſur l'averſion que cette miſérable nation inſpirait à tous les peuples ; mais l'un & l'autre ont bien vu que cette vérité trop développée jetterait ſur *Bérénice* un aviliſſement qui détruirait tout intérêt.

J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre ſincérité
Fît toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpère?
Rome lui ſera-t-elle indulgente, ou ſévère?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle reine offensât ſes regards?

PAULIN.

N'en doutez point, ſeigneur. Soit raiſon, ſoit caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon impératrice.
On ſait qu'elle eſt charmante; & (*d*) de ſi belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus; mais, ſeigneur, elle eſt reine.
Rome, par une loi qui ne ſe peut changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes,
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes rois,
Rome à ce nom ſi noble, & ſi ſaint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puiſſante;
Et quoiqu'à ſes Céſars fidelle, obéiſſante,
Cette haine, ſeigneur, reſte de ſa fierté,
Survit dans tout les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre, & ſans ſe déclarer,
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.

(*d*) *De ſi belles mains*, ne paraît pas digne de la tragédie. | Mais il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade.

Antoine qui l'aima juſqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa patrie,
Sans oſer toutefois ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux,
Et ne déſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'amant & la maîtreſſe.
Depuis ce tems, ſeigneur, Caligula, Néron,
Monſtres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes loix de Rome,
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſurtout d'être ſincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
Des deux reines, ſeigneur, devenir le mari;
Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux reines étaient du ſang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, ſans bleſſer nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Céſars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ſes reines
Voit paſſer un eſclave au ſortir de nos chaînes?
C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le ſénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.
Vous pouvez préparer, ſeigneur, votre réponſe.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

(e) Cet amour eſt ardent il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer,
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire,
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux dieux,
D'avoir choiſi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'armée,
Et ſoulevant encor le reſte des humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains.
J'ai même ſouhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui cent fois, ſi le ſort moins ſévère
Eût voulu de ſa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les ſiens.
Tout cela (qu'un amant ſait mal ce qu'il deſire!)
Dans l'eſpoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour ſon amour & ſa foi,
Et de voir à ſes pieds tout le monde avec moi.

(e) *Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.* Il y a dans preſque toutes les piéces de *Racine* de ces naivetés puériles; & ce ſont preſque toujours les confidens qui les diſent. Les critiques en prirent occaſion de donner du ridicule au ſeul nom de *Paulin*, qui fut long-tems un terme de mépris. *Racine* eût mieux fait d'ailleurs, de choiſir un autre confident, & de ne point le nommer d'un nom français, tandis qu'il laiſſe à *Titus* ſon nom latin. Ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que les railleurs ſont toujours injuſtes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échappent à *Paulin*, ils oublièrent qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuisèrent ſur la *Bérénice* de *Racine*, dont ils ſentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne diſaient rien de celle de *Corneille* qui était déjà oubliée; mais ils oppoſaient l'ancien mérite de *Corneille* au mérite préſent de *Racine*.

Malgré tout mon amour, Paulin, & tous ces charmes,
Après mille ſermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorſqu'un heureux hymen joignant nos deſtinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin ... O ciel! Puis-je le declarer?

PAULIN.

Quoi, ſeigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en ſéparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de ſe rendre.
Si je t'ai fait parler, ſi j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en ſecret
De confondre un amour qui ſe tait à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et ſi je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur ſaignera plus d'un jour.
J'aimais, je ſoupirais dans une paix profonde.
Un autre était chargé de l'empire du monde.
Maître de mon deſtin, libre dans mes ſoupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes deſirs.
Mais à peine le ciel eut rappellé mon père,
Dès que ma triſte main eut fermé ſa paupière,
De mon aimable erreur je fus déſabuſé;
Je ſentis le fardeau qui m'était impoſé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux contraire à mes amours
Livrait à l'univers le reſte de mes jours.

Rome obſerve aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ! quel préſage pour elle,
Si dès le premier pas renverſant tous ſes droits,
Je fondais mon bonheur ſur le débris des loix !
Réſolu d'accomplir ce cruel ſacrifice,
J'y voulus préparer la triſte Bérénice.
Mais par où commencer ? Vingt fois depuis huit jours
J'ai voulu devant elle en ouvrir le diſcours ;
Et dès le premier mot ma langue embarraſſée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'eſpérais que du moins mon trouble & ma douleur
Lui feraient preſſentir notre commun malheur :
Mais ſans me ſoupçonner ſenſible à mes alarmes,
Elle m'offre ſa main pour eſſuyer mes larmes ;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obſcurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappellé ma conſtance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le ſilence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Juſques dans l'Orient je veux qu'il la ramène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en ſera bientôt inſtruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout après vous attacha la victoire.
La Judée aſſervie, & ſes remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondaient aſſez que votre grand courage
Ne voudrait pas, ſeigneur, détruire ſon ouvrage ;

Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Saurait bien, tôt ou tard, vaincre ſes paſſions.

TITUS.

Ah! que ſous de beaux noms cette gloire eſt cruelle!
Combien mes triſtes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je! Cette ardeur que j'ai pour ſes appas,
Bérénice en mon ſein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas, toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas ſemé mon nom.
Ma jeuneſſe nourrie à la cour de Néron
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abuſée,
Et ſuivait du plaiſir la pente trop aiſée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner ſon vainqueur?
Je prodiguai mon ſang. Tout fit place à mes armes.
Je reviens triomphant. Mais le ſang & les larmes
Ne me ſuffiſaient pas pour mériter ſes vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés ſe répandre.
Heureux! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ſes yeux ſatisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompenſe cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber ſur elle.
Pour prix de tant de gloire & de tant de vertus,
Je lui dirai, partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, ſeigneur! hé quoi! cette magnificence,
Qui va juſqu'à l'Euphrate étendre ſa puiſſance,

Tant d'honneurs, dont l'excès a ſurpris le ſénat,
Vous laiſſent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amuſemens d'une douleur ſi grande !
Je connais Bérénice, & ne ſais que trop bien,
Que ſon cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimais, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeſte, hélas ! ou fortunée ?)
Sans avoir en aimant d'objet que ſon amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle paſſe ſes jours, Paulin, ſans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir, & le reſte à m'attendre.
Encor ſi quelquefois un peu moins aſſidu,
Je paſſe le moment où je ſuis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée ;
Ma main à les ſécher eſt long-tems occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puiſſans,
Doux reproches, tranſports ſans ceſſe renaiſſans,
Soins de plaire ſans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle,
(*f*) Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,

(*f*) *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,*
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Ces vers ſont connus de preſque tout le monde ; on en a fait mille applications ; ils ſont naturels & pleins de ſentiment : mais ce qui les rend encore meilleurs, c'eſt qu'ils terminent un morceau charmant. Ce n'eſt pas une beauté ſans doute de l'*Electre* & de l'*Œdipe* de *Sophocle* ; mais qu'on ſe mette à la place de l'auteur, qu'on eſſaye de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, & qu'on voie s'il eſt poſſible de le faire mieux parler. Le grand mérite conſiſte à repréſenter les hommes, & les choſes, comme elles ſont dans la nature, & dans la belle nature. *Raphaël*

Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y ſongeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y penſe,
Plus je ſens chanceler ma cruelle conſtance.
Quelle nouvelle, ô ciel, je lui vais annoncer!
(*g*) Encor un coup, allons, il n'y faut plus penſer.
Je connais mon devoir, c'eſt à moi de le ſuivre.
(*h*) Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

BERENICE, ſeigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous ſemblez reculer?
De vos nobles projets, ſeigneur, qu'il vous ſouvienne.

réuſſit auſſi-bien à peindre les graces que les furies.

(*g*) *Encor un coup*, eſt une façon de parler trop familière, & preſque baſſe, dont *Racine* fait trop ſouvent uſage.

(*h*) *Je n'examine point ſi j'y pourrai ſurvivre.* Cette réſolution de l'empereur ne fait attendre qu'une ſeule ſcène. Il peut renvoyer *Bérénice* avec *Antiochus*, & la piéce ſera bientôt finie. On conçoit très-difficilement comment le ſujet pourra fournir encore quatre actes; il n'y a point de nœud, point d'obſtacle, point d'intrigue. L'empereur eſt le maître, il a pris ſon parti, il veut, & il doit vouloir que *Bérénice* parte. Ce n'eſt que dans les ſentimens inépuiſables du cœur, dans le paſſage d'un mouvement à l'autre, dans le développement des plus ſecrets reſſorts de l'ame, que l'auteur a pu trouver de quoi remplir la carrière. C'eſt un mérite prodigieux, & dont je crois que lui ſeul était capable.

Voici le tems.

TITUS.

Hé bien, voyons-la, qu'elle vienne.

SCENE IV.

BERENICE, TITUS, PAULIN, PHENICE.

BERENICE.

NE vous offenſez pas, ſi mon zèle indiſcret
De votre ſolitude interrompt le ſecret.
Tandis qu'autour de moi votre cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée
Eſt-il juſte, ſeigneur, que ſeule, en ce moment,
Je demeure (*i*) ſans voix & ſans reſſentiment ?
Mais, ſeigneur, (car je ſais que cet ami ſincère
Du ſecret de nos cœurs connaît tout le myſtère)
Votre deuil eſt fini, rien n'arrête vos pas ;
Vous êtes ſeul enfin, & ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas ! plus de repos, ſeigneur, & moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paraître qu'au ſénat ?
Ah Titus ! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms, que ſuit le reſpect & la crainte.
De quel ſoin votre amour va-t-il s'importuner ?
N'a-t-il

(*i*) *Sans voix & ſans reſſentiment.* Ce mot eſt le ſeul employé par *Racine* qui ait été hors d'uſage depuis lui. *Reſſentiment* n'eſt plus employé que pour exprimer le ſouvenir des outrages, & non celui des bienfaits.

N'a-t-il que des états qu'il me puiſſe donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un ſoupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.
Tous vos momens ſont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va raſſurer mes timides eſprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai ſurpris?
Dans vos ſecrets diſcours étais-je intéreſſée?
Seigneur, étais-je au moins préſente à la penſée?

TITUS.

(*k*) N'en doutez point, madame; & j'atteſte les dieux,
Que toujours Bérénice eſt préſente à mes yeux.
L'abſence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi! vous me jurez une eternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel atteſter la puiſſance?
Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, ſeigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

(*k*) *N'en doutez point, madame*, Ces mots de *madame* & de *ſeigneur*, ne ſont que des complimens français. On n'employa jamais chez les Grecs, ni chez les Romains, la valeur de ces termes. C'eſt une remarque qu'on peut faire ſur toutes nos tragédies. Nous ne nous ſervons point des mots de *monſieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec; l'uſage a permis que nous appellions les Romains & les Grecs *ſeigneur*, & les Romaines *madame*; uſage vicieux en ſoi, mais qui ceſſe de l'être, puiſque le tems l'a autoriſé.

TITUS.

Madame....

BERENICE.

Hé bien, ſeigneur? Mais quoi, ſans me répondre,
Vous détournez les yeux, & ſemblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un viſage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre eſprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût au ciel que mon père, hélas, vécût encore!
Que je vivrais heureux!

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété ſont de juſtes effets.
Mais vos pleurs ont aſſez honoré ſa mémoire.
Vous devez d'autres ſoins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'oſe vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous conſoler.
Avec plus de plaiſir vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous perſécutée,
Vous ai-je pour un mot ſacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas, faibles douleurs!
Et moi (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore!
Moi, dont vous connaiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment!
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?

Quel tems choiſiſſez-vous? Ah, de grace, arrêtez!
C'eſt trop pour un ingrat prodiguer vos bontés!

BERENICE.

Pour un ingrat, ſeigneur! & le pouvez-vous être?
Ainſi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame. Jamais puiſqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne ſe ſentit brûler.
Mais...

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome... l'empire...

BERENICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

QUOI ! me quitter ſi-tôt & ne me dire rien !
Chère Phénice, hélas ! quel funeſte entretien !
Qu'ai-je fait ? que veut-il, & que dit ce ſilence ?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y penſe.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre ſouvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir ?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Hélas ! tu peux m'en croire.
Plus je veux du paſſé rappeller la mémoire,
Du jour que je le vis, juſqu'à ce triſte jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puiſſe déplaire ?
Que ſais-je ? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaiſſé ſes préſens, ou blâmé ſa douleur.
N'eſt-ce point que de Rome il redoute la haine ?
(*l*) Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine.

(*l*) *Il craint peut-être, il craint d'épouſer une reine... Mais non.* Sans ce *mais non*, ſans les aſſurances que *Titus* lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce ſcrupule, elle devrait s'attacher à cette idée ; elle devrait dire, pourquoi *Titus* embarraſſé vient-il de prononcer en ſoupirant les mots de *Rome* & d'*empire* ? Elle ſe raſſure ſur les promeſſes qu'on lui a faites ; elle cherche de vaines

Hélas ! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois
Raſſuré mon amour contre leurs dures loix.
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un ſilence ſi rude.
Je ne reſpire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, & je pourrais penſer,
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenſer !
Retournons ſur ſes pas. Mais quand je m'examine.
Je crois de ce déſordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura ſu tout ce qui s'eſt paſſé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offenſé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le ſujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer ;
N'eſt qu'un léger ſoupçon facile à déſarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus. Ah ! plût au ciel, que ſans bleſſer ta gloire,
Un rival plus puiſſant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi,
Que de ſceptres ſans nombre il pût payer ma flamme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eſt alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eſt à mes yeux.

raiſons. Il eſt pardonnable, ce me ſemble, qu'elle craigne que *Titus* ne ſoit inſtruit de l'amour d'*Antiochus*. Les amans & les conjurés peuvent, je crois, ſur le théatre ſe livrer à des craintes un peu chimériques, & ſe méprendre. Ils ſont toujours troublés, & le trouble ne raiſonne pas. *Bérénice*, en raiſonnant juſte, aurait plutôt craint Rome que la jalouſie de *Titus*. Elle aurait dit, Si *Titus* m'aime, il forcera les Romains à ſouffrir qu'il m'épouſe ; & non pas, *Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux*.

Allons, Phénice, un mot pourra le ſatisfaire.
Raſſurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (*a*)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

QUOI, prince ! vous partiez ? Quelle raiſon ſubite
Preſſe votre départ, ou plutôt votre fuite ?
Vouliez-vous me cacher juſques à vos adieux ?
Eſt-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux ?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire ?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire ?
De quoi m'accuſez-vous ? Vous avais-je ſans choix
Confondu juſqu'ici dans la foule des rois ?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père.
C'était le ſeul préſent que je pouvais vous faire ;
Et lorſqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Penſez-vous qu'oubliant ma fortune paſſée,
Sur ma ſeule grandeur j'arrête ma penſée ?
Et que tous mes amis s'y préſentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus beſoin ?

(*a*) On n'a d'autre remarque à faire ſur cette ſcène, ſi-non qu'elle eſt écrite avec la même élégance que le reſte, & avec le même art. *Antiochus* chargé par ſon rival même de déclarer à *Bérénice*, que ce rival aimé renonce à elle, revient alors un perſonnage un peu plus néceſſaire qu'il n'était.

Vous-même, à mes regards qui vouliez vous ſouſtraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Moi, ſeigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux,
Que pouvez-vous, ſeigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de ſa gloire:
Que Rome vit paſſer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus:
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces ſanglans exploits,
Et je veux ſeulement emprunter votre voix.
Je ſais que Bérénice, à vos ſoins redevable,
Croit poſſéder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, & n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur & qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié ſi conſtante & ſi belle,
Employez le pouvoir que vous avez ſur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi paraître à ſes yeux!
La reine pour jamais a reçu mes adieux!

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah parlez-lui, ſeigneur, la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaiſir de lui faire un aveu ſi charmant ?
Elle l'attend, ſeigneur, avec impatience.
Je réponds en partant de ſon obéiſſance.
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouſer,
Vous ne la verrez plus que pour l'y diſpoſer.

TITUS.

Ah ! qu'un aveu ſi doux aurait lieu de me plaire !
Que je ſerais heureux, ſi j'avais à le faire !
Mes tranſports aujourd'hui s'attendaient d'éclater ;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter ! Vous, ſeigneur ?

TITUS.

Telle eſt ma deſtinée.
Pour elle, & pour Titus, il n'eſt plus d'hyménée.
D'un eſpoir ſi charmant je me flattais en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je, ô ciel !

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle ſa fortune.
Je puis faire les rois, je puis les dépoſer.
Cependant de mon cœur je ne puis diſpoſer.
Rome contre les rois de tous tems ſoulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadême, & cent rois pour aïeux,

Déshonorent ma flamme, & bleſſent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs, ſans craindre les murmures
Peut brûler à ſon choix dans des flammes obſcures.
Et Rome avec plaiſir recevrait de ma main
La moins digne de beauté, qu'elle cache en ſon ſein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux,
Me venir demander ſon départ à ſes yeux.
Sauvons de cet affront mon nom, & ſa mémoire;
Et puiſqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche & mes regards muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triſte diſcours;
Et même, & en ce moment, inquiète, empreſſée,
Elle veut qu'à ſes yeux j'explique ma penſée.
D'un amant interdit ſoulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclairciſſement.
Allez, expliquez-lui mon trouble & mon ſilence;
Surtout qu'elle me laiſſe éviter ſa préſence.
Soyez le ſeul témoin de ſes pleurs & des miens.
Portez lui mes adieux, & recevez les ſiens.
Fuyons tous deux, fuyons un ſpectacle funeſte,
Qui de notre conſtance accablerait le reſte,
Si l'eſpoir de régner & de vivre en mon cœur,
Peut de ſon infortune adoucir la rigueur.
Ah prince! jurez-lui que toujours trop fidelle,
Gémiſſant dans ma cour, & plus exilé qu'elle,
Portant juſqu'au tombeau le nom de ſon amant,
Mon règne ne ſera qu'un long banniſſement,
Si le ciel non content de me l'avoir ravie,

Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié ſeule attache ſur ſes pas,
Prince, dans ſon malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à ſa ſuite;
Que ce ſoit un triomphe, & non pas une fuite;
Qu'une amitié ſi belle ait d'éternels liens;
Que mon nom ſoit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voiſins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera ſon empire & le vôtre.
Je ſais que le ſénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique deſir,
Tout ce que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir.

SCENE II. (b)

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AINSI le ciel s'apprête à vous rendre juſtice.
Vous partirez, ſeigneur, mais avec Bérénice.

(b) C'eſt ici qu'on voit plus qu'ailleurs, la néceſſité abſolue de faire de beaux vers, c'eſt-à-dire, d'être éloquent, de cette éloquence propre au caractère du perſonnage, & à ſa ſituation, de n'avoir que des idées juſtes & naturelles, de ne ſe pas permettre un mot vicieux, une conſtruction obſcure, une ſyllabe rude, de charmer l'oreille & l'eſprit par une élégance continue. Les rôles qui ne ſont ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont ſurtout beſoin de cette élégance, & du charme d'une diction pure. *Bérénice*,

Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arſace, laiſſe-moi le tems de reſpirer.
Ce changement eſt grand, ma ſurpriſe eſt extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouir?
Et quand je le croirais, dois-je m'en réjouir?

ARSACE.

Mais moi-même, ſeigneur, que faut-il que je croie?
Quel obſtacle nouveau s'oppoſe à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au ſortir de ces lieux,
Lorſqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir oſé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait ſon audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faiſait trembler.
Cet hymen eſt rompu: quel ſoin peut vous troubler?
Suivez les doux tranſports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arſace, je me vois chargé de ſa conduite.
Je jouirai longtems de ſes chers entretiens;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être ſon cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma perſévérance.
Titus m'accable ici du poids de ſa grandeur.
Tout diſparaît dans Rome auprès de ſa ſplendeur.
Mais quoique l'Orient ſoit plein de ſa mémoire,

Attalide, *Eriphile*, *Aricie* étaient perdues ſans ce prodige de l'art; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plaît par la ſimplicité, & que chacun croit que s'il avait eu à faire parler ces perſonnages, il n'aurait pu les faire parler autrement.

Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret.

Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, ſeigneur, tout ſuccède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah! que nous nous plaiſons à nous tromper tous deux!

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper?

ANTIOCHUS

Quoi! je lui pourrais plaire?
Bérénice à mes vœux ne ſerait plus contraire?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs?
Penſes-tu ſeulement que parmi ſes malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ſes charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaiſsât juſques à recevoir
Des ſoins, qu'à mon amour elle croirait devoir?

ARSACE

Et qui peut mieux que vous conſoler ſa diſgrace?
Sa fortune, ſeigneur, va prendre une autre face..
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment,
D'apprendre par ſes pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triſte emploi
De recueillir des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner ſans ceſſe?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faibleſſe?

Ouvrez les yeux, ſeigneur, & ſongeons entre nous
Par combien de raiſons Bérénice eſt à vous.
Puiſque aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient néceſſaire.

ANTIOCHUS.

Néceſſaire!

ARSACE.

A ſes pleurs accordez quelques jours;
De ſes premiers ſanglots laiſſez paſſer le cours.
Tout parlera pour vous; le dépit, la vengeance,
L'abſence de Titus, le tems, votre préſence;
Trois ſceptres que ſon bras ne peut ſeul ſoutenir;
Vos deux états voiſins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raiſon, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je reſpire, Arſace, & tu me rends la vie.
J'accepte avec plaiſir un préſage ſi doux.
Que tardons-nous? faiſons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice; & puiſqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que fais-je? Eſt-ce à moi,
Arſace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, ſoit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche,
Qu'on l'abandonne. Ah reine! & qui l'aurait penſé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine ſur Titus tombera toute entière.
Seigneur, ſi vous parlez, ce n'eſt qu'à ſa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Reſpectons ſa douleur.

Assez d'autres viendront lui conter son malheur :
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encor un coup, fuyons ; & par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHENICE.

BERENICE.

HÉ quoi, seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu, que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, prince!

ANTIOCHUS

Oui, madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en inſtruire.

BERENICE.

Quoi, ſeigneur....

ANTIOCHUS.

Suſpendez votre reſſentiment.

(c) D'autres, loin de ſe taire en ce même moment,
Triompheraient peut-être, & pleins de confiance
Céderaient avec joie à votre impatience.
Mais moi toujours tremblant, moi, vous le ſavez bien,
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me juſtifierez.
Adieu, madame.

BERENICE.

O ciel! quel diſcours! Demeurez,
Prince, c'eſt trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
(d) Qui, la mort dans le ſein, vous demande deux mots.
Vous

(c) *D'autres loin de ſe taire en ce même moment.* Concevez l'excès de la tyrannie de la rime, puiſque l'auteur qui lui commande le plus eſt gêné par elle au point de remplir un hémiſtiche de ces mots inutiles & lâches, *en ce même moment.*

(d) *Qui la mort dans le ſein*

Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos ;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, ſi mon repos vous eſt ſi précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclairciſſez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus ?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame...

BERENICE.

Quoi ! vous craignez ſi peu de me déſobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !
Madame, encor un coup, vous louerez mon ſilence.

BERENICE.

Prince, dès ce moment contentez mes ſouhaits,
Ou ſoyez de ma haine aſſuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire.
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs, où vous n'oſez penſer.
Je connais votre cœur. Vous devez vous attendre,
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.

vous demande deux mots. Deux mots ailleurs ſeraient une expreſſion triviale ; elle eſt ici très-touchante ; tout intéreſſe, la ſituation, la paſſion, le diſcours de *Bérénice*, l'embarras même d'*Antiochus*.

Titus m'a commandé....

BERENICE.

Quoi?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer,
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut ſéparer.

BERENICE.

Nous ſéparer? Qui? moi? Titus de Bérénice?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende juſtice.
Tout ce que dans un cœur ſenſible & généreux,
L'amour au déſeſpoir peut raſſembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le ſien. Il pleure, il vous adore:
Mais enfin que lui ſert de vous aimer encore
Une reine eſt ſuſpecte à l'empire romain.
Il faut vous ſéparer, & vous partez demain.

BERENICE.

Nous ſéparer? Hélas, Phénice!

PHENICE.

Hé bien, madame;
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup ſans doute eſt rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de ſermens, Titus m'abandonner!
Titus qui me jurait... Non, je ne le puis croire;
Il ne me quitte point, il y va de ſa gloire.
Contre ſon innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'eſt tendu que pour nous déſunir.
Titus m'aime. Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir. Je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder....

BERENICE.

Vous le ſouhaitez trop pour me perſuader.
Non, je ne vous crois point. Mais quoi qu'il en puiſſe être,
(e) Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonnez pas dans l'état où je ſuis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

NE me trompai-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paraître à ſa vue?
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arſace.
Elle croit m'affliger; ſa haine me fait grace.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré:

(e) *Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.* Voilà le caractère de la paſſion. *Bérénice* vient de flatter tout-à-l'heure *Antiochus* pour ſavoir ſon ſecret; elle lui a dit: Si jamais je vous fus chère, parlez; elle l'a menacé de ſa haine s'il garde le ſilence; & dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries, ces emportemens font un effet très-intéreſſant dans la bouche d'une femme; ils ne toucheraient pas ainſi dans un homme. Tous ces ſymptômes de l'amour ſont le partage des amantes. Preſque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces ſentimens de tendreſſe, de jalouſie, de colère, de fureur; tantôt ſoumiſes, tantôt déſeſpérées. C'eſt avec raiſon qu'on a nommé *Racine* le poëte des femmes. Ce n'eſt pas là du vrai tragique; mais c'eſt la beauté que le ſujet comportait.

Je partais amoureux, jaloux, déſeſpéré :
Et maintenant, Arſace, après cette défenſe,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, ſeigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner ?
Dès froideurs de Titus je ſerai reſponſable ?
Je me verrai puni, parce qu'il eſt coupable ?
Avec quelle injuſtice, & quelle indignité,
Elle doute à mes yeux de ma ſincérité !
Titus, l'aime, dit-elle, & moi je l'ai trahie.
L'ingrate ! m'accuſer de cette perfidie ?
Et dans quel tems encor ! Dans le moment fatal,
Que j'étale à ſes yeux les pleurs de mon rival ;
Que pour la conſoler je le faiſais paraître.
Amoureux & conſtant, plus qu'il ne l'eſt peut-être.

ARSACE.

Et de quel ſoin, ſeigneur, vous allez-vous troubler ?
Laiſſez à ce torrent le tems de s'écouler.
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il paſſe.
Demeurez ſeulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arſace !
Je ſens qu'à ſa douleur je pourrais compatir.
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons, & de ſi loin évitons la cruelle,
Que de long-tems, Arſace, on ne nous parle d'elle.

Toutefois il nous reſte encor aſſez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour.
(*f*) Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie ;
Cours, & partons du moins aſſurés de ſa vie.

(*f*) *Va voir ſi la douleur ne l'a point trop ſaiſie.* Tous les actes de cette piéce finiſſent par des vers faibles, & un peu langoureux. Le public aime aſſez que chaque acte ſe termine par quelque morceau brillant qui enlève les applaudiſſemens. Mais *Bérénice* réuſſit ſans ce ſecours. Les tendreſſes de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des ſituations vraiment tragiques.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE *ſeule.*

PHENICE (*a*) ne vient point. Momens trop rigoureux,
Que vous paraiſſez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languiſſante, abattue ;
La force m'abandonne, & le repos me tue.
Phénice ne vient point. Ah que cette longueur
D'un préſage funeſte épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponſe à me rendre.
Titus, l'ingrat Titus, n'a point voulu l'entendre.
Il fuit, il ſe dérobe à ma juſte fureur.

(*a*) *Phénice ne vient point, momens trop rigoureux &c.* Je me ſouviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *St. Jean-Baptiſte*, ſuppoſée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inſéré toute cette tirade, pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette ſuppoſition mal adroite, était aſſez confondue par le ſtyle barbare du reſte de la piéce. Mais ce trait ſuffit pour faire voir à quels excès ſe porte la jalouſie, ſurtout quand il s'agit des ſuccès du théatre, qui étant les plus éclatans dans la littérature, ſont auſſi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. *Corneille* & *Racine* en reſſentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

CHERE Phénice, hé bien ! as-tu vu l'empereur ?
Qu'a-t-il dit ? viendra-t-il ?

PHENICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ſes yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.

BERENICE.

Vient-il ?

PHENICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce déſordre extrême ?
Remettez-vous, madame, & rentrez en vous-même.
Laiſſez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux ſont cachés.
(*b*) Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

BERENICE.

Laiſſe, laiſſe, Phénice, il verra ſon ouvrage.
Et que m'importe, hélas ! de ces vains ornemens,
Si ma foi, ſi mes pleurs, ſi mes gémiſſemens,

(*b*) *Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage &c.* On peut appliquer à ces vers ce précepte de *Boileau* :

Qui dit ſans s'avilir les plus petites choſes.

En effet, rien n'eſt plus petit que de faire paraître ſur le théatre tragique une ſuivante qui propoſe à ſa maîtreſſe de rajuſter ſon voile & ſes cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira.

Mais que dis-je, mes pleurs! ſi ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène?
Dis-moi, que produiront tes ſecours ſuperflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuſte reproche?
J'entends du bruit, madame, & l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, & rentrons promptement,
Vous l'entretiendrez ſeul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, ſuite.

TITUS.

DE la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de ſolitude.
Que l'on me laiſſe.

PAULIN.

O ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux, ſauvez ſa gloire, & l'honneur de l'état!
Voyons la reine. (*c*)

(*c*) Ou le théatre reſte vuide, ou *Titus* voit *Bérénice*; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler.

SCENE IV.

TITUS *ſeul.*

HÉ bien, Titus, que viens-tu faire ?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire ?
Tes adieux ſont-ils prêts ? T'es-tu bien conſulté ?
Ton cœur te promet-il aſſez de cruauté ?
Car enfin au combat, qui pour toi ſe prépare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait ſi bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés ſur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me ſouviendrai-je alors de mon triſte devoir ?
Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ſes ſouhaits ?
L'entendons-nous crier au tour de ce palais ?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice ?
Ne le puis je ſauver que par ce ſacrifice ?
Tout ſe tait, & moi ſeul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui ſait ſi ſenſible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour romaine ?
Rome peut par ſon choix juſtifier le mien.
Non, non, encor un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ſes loix mette dans la balance

Tant de pleurs, tant d'amour, tant de perſévérance,
Rome ſera pour nous. Titus, ouvre les yeux.
Quel air reſpires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux,
Où la haine des rois avec le lait ſucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ſes rois.
N'as-tu pas en naiſſant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encor oui la renommée,
T'annoncer ton devoir juſques dans ton armée ?
Et lorſque Bérénice arriva ſur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas,
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! fais l'amour, & renonce à l'empire.
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur & de gloire,
Qui devaient dans les cœurs conſacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne ; & juſques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems ſi précieux quel compte puis-je rendre ?
Où ſont ces heureux jours que je faiſais attendre ?
Quels pleurs ai-je ſéchés ? dans quels yeux ſatisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ſes deſtinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours ſi long-tems attendu,
Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdu !
Ne tardons plus. Faiſons ce que l'honneur exige.
Rompons le ſeul lien.... (*d*)

(*d*) Ce monologue eſt long, & il contient pour le fond les mêmes choſes à-peu-près que *Titus* a dites à *Paulin*. Mais

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE (*en ſortant.*)

NON, laiſſez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conſeils me retiennent ici.
Il faut que je le voie. Ah ſeigneur! vous voici.
Hé bien, il eſt donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous ſéparer, & c'eſt lui qui l'ordonne?

TITUS

N'accablez point, madame, un prince malheureux;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble aſſez cruel m'agite, & me dévore,
Sans que des pleurs ſi chers me déchirent encor.
Rappellez bien plutôt ce cœur, qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en eſt tems. Forcez votre amour à ſe taire;
Et d'un œil que la gloire & la raiſon éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute ſa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.
Aidez-moi, s'il ſe peut, à vaincre ma faibleſſe,
A retenir des pleurs qui m'échappent ſans ceſſe:

remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances ſont beaucoup dans la peinture des paſſions; & c'eſt-là le grand art ſi caché & ſi difficile, dont *Racine* s'eſt ſervi pour aller juſqu'au cinquième acte ſans rebuter le ſpectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un ſeul mot hors de ſa place. *Ah lâche! fais l'amour, & renonce à l'empire.* Ce vers, & tout ce qui ſuit, me paraiſſent admirables.

Ou ſi nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins ſoutienne nos douleurs :
Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.

BERENICE.

Ah cruel ! eſt-il tems de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ! Hélas ! je me ſuis crue aimée.
Au plaiſir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos loix,
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me diſiez-vous, princeſſe infortunée,
Où vas-tu t'engager, & quel eſt ton eſpoir !
Ne donne point un cœur, qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos ſeules mains ce cœur voudrait dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conſpiré contre nous.
Il était tems encor, que ne me quittiez-vous ?
Mille raiſons alors conſolaient ma misère.
Je pouvais de ma mort accuſer votre père,
Le peuple, le ſénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une ſi chère main.
Leur haine dès long-tems contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurais pas, ſeigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le tems que j'eſpère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il deſire,
Lorſque Rome ſe tait, quand votre père expire,
Lorſque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'eſt moi ſeul auſſi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors, & me laiſſer ſéduire.
Mon cœur ſe gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous déſunir.
Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible.
Je n'examinais rien, j'eſpérais l'impoſſible.
Que ſais-je ! j'eſpérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obſtacles ſemblaient renouveller ma flamme.
Tout l'empire parlait ; mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur,
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je ſais tous les tourmens où ce deſſein me livre.
Je ſens bien que ſans vous je ne ſaurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même eſt prêt à s'éloigner.
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BERENICE.

Hé bien régnez, cruel ! contentez votre gloire.
Je ne diſpute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille ſermens
D'un amour qui devait unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une abſence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, & pour jamais adieu.
Pour jamais ! Ah ſeigneur ! ſongez-vous en vous-même,
Combien ce mot cruel eſt affreux quand on aime ?
Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous ?
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?

Que le jour recommence, & que le jour finiſſe,
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puiſſe voir Titus ?
Mais quelle eſt mon erreur, & que de ſoins perdus !
L'ingrat de mon départ conſolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon abſence ?
Ces jours ſi longs pour moi lui ſembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours.
J'eſpère que bientôt la triſte renommée
Vous fera confeſſer que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu ſans expirer...

BERENICE.

Ah ſeigneur ! s'il eſt vrai, pourquoi nous ſéparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous reſpirez ?

TITUS.

Helas ! vous pouvez tout, madame, demeurez,
Je n'y réſiſte point ; mais je ſens ma faibleſſe.
Il faudra vous combattre & vous craindre ſans ceſſe,
Et ſans ceſſe veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ! En ce moment mon cœur hors de lui-même
S'oublie, & ſe ſouvient ſeulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien, ſeigneur, hé bien, qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à ſe ſoulever ?

TITUS.

Et qui ſait de quel œil ils prendront cette injure ?

S'ils parlent, ſi les cris ſuccèdent au murmure,
Faudra-t-il par le ſang juſtifier mon choix ?
S'ils ſe taiſent, madame, & me vendent leurs loix,
A quoi m'expoſez-vous ? Par quelle complaiſance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?
Que n'oſeront-ils point alors me demander ?
Maintiendrai-je des loix, que je ne puis garder ?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien ! Ah ciel ! quelle injuſtice !

BERENICE.

Quoi ! pour d'injuſtes loix que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger !
Rome a ſes droits, ſeigneur ; n'avez-vous pas les vôtres ?
Ses intérêts ſont-ils plus ſacrés que les nôtres ?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas que vous me déchirez !

BERENICE.

(*e*) Vous êtes empereur, ſeigneur, & vous pleurez ?

TITUS.

(*f*) Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire,

(*e*) *Vous êtes empereur, ſeigneur, & vous pleurez.* Ce vers ſi connu faiſait alluſion à cette réponſe de mademoiſelle *Mancini à Louis XIV. Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez & je pars !* Cette réponſe eſt bien plus remplie de ſentiment, eſt bien plus énergique que le vers de *Bérénice.* Ce vers même n'eſt au fond qu'un reproche un peu ironique. Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour, vous êtes empereur, & vous pleurez !

(*f*) *Oui, madame, il eſt vrai, je pleure, je ſoupire.* Cela eſt trop faible ; il ne faut pas dire, *je pleure*, il faut que par vos diſcours on juge que votre cœur eſt déchiré. Je m'étonne comment *Racine* a cette fois manqué à une règle qu'il connaiſſait ſi bien.

Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ſes droits,
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la conſtance.
Ah ! ſi vous remontiez juſques à ſa naiſſance,
Vous les verriez toujours à ſes ordres ſoumis.
L'un, jaloux de ſa foi va chez les ennemis,
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux l'autre proſcrit la tête.
L'autre avec des yeux ſecs, & preſque indifférens,
Voit mourir ſes deux fils par ſon ordre expirans.
Malheureux ! mais toujours la patrie & la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je ſais qu'en vous quittant le malheureux Titus
(g) Paſſe l'auſtérité de toutes les vertus,
Qu'elle n'approche point de cet effort inſigne.
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laiſſer un exemple à la poſtérité,
Qui ſans de grands efforts ne puiſſe être imité ?

BERENICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat ! de m'arracher la vie.

De

(g) *Paſſe l'auſtérité de toutes leurs vertus.* Cela me paraît encore plus faible, parce que rien ne l'eſt tant que l'exagération outrée. Il eſt ridicule qu'un empereur diſe qu'il y a plus de vertu, plus d'auſtérité à quitter ſa maîtreſſe, qu'à immoler à ſa patrie ſes deux enfans coupables. Il fallait peut-être dire en parlant des *Brutus* & des *Manlius*, *Titus en vous quittant les égale peut-être* ; ou plutôt, il ne fallait point comparer une victoire remportée ſur l'amour à ces exemples étonnans, & preſque ſurnaturels, de la rigidité des anciens Romains. Les vers ſont bien faits, je l'avoue ; mais encore une fois, cette ſcène élégante n'eſt pas ce qu'elle devrait être.

De tous vos ſentimens mon cœur eſt éclairci.
Je ne vous parle plus de me laiſſer ici.
Qui moi ? j'aurais voulu, honteuſe & mépriſée,
D'un peuple qui me hait ſoutenir la riſée ?
J'ai voulu vous pouſſer juſques à ſon refus.
C'en eſt fait, & bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteſte le ciel ennemi des parjures :
Non, ſi le ciel encor eſt touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injuſtice,
Si devant que mourir la triſte Bérénice
Vous veut de ſon trépas laiſſer quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat ! qu'au fond de votre cœur.
Je ſais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur préſente, & ma bonté paſſée,
Mon ſang, qu'en ce palais je veux même verſer,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laiſſer;
Et ſans me repentir de ma perſévérance,
Je me remets ſur eux de toute ma vengeance.
Adieu. (*h*)

(*h*) Peut-être cette ſcène pouvait-elle être plus vive, & porter dans les cœurs plus de trouble & d'attendriſſement; peut-être eſt-elle plus élégante & meſurée que déchirante.

Et que tout l'univers reconnaiſſe ſans peine
Les pleurs d'un empereur, & les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princeſſe, il faut nous ſéparer.
Eh bien, ſeigneur, eh bien, qu'en peut-il arriver ?
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Je les compte pour rien ! ah ciel, quelle injuſtice !

Tout cela me paraît petit, je le dis hardiment ; & je ſuis en cela ſeul de l'opinion de *St. Evremont*, qui dit en pluſieurs endroits, que les ſen-

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

DANS quel deſſein vient-elle de ſortir,
Seigneur ? eſt-elle enfin diſpoſée à partir ?

TITUS.

Paulin, je ſuis perdu, je n'y pourrai ſurvivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la ſuivre.
Courons à ſon ſecours

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on obſerve ſes pas ?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empreſſées,
Sauront la détourner de ces triſtes penſées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups.
Seigneur, continuez, la victoire eſt à vous.
Je ſais que ſans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va ſuivre un moment de douleur,
Quels applaudiſſemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je ſuis un barbare.

timens dans nos tragédies ne ſont pas aſſez profonds, que le déſeſpoir n'y eſt qu'une ſimple douleur, la fureur un peu de colère.

Moi-même je me hais. (*i*) Néron tant déteſté
N'a point à cet excès pouſſé ſa cruauté.
Je ne ſouffrirai point que Bérénice expire.
Allons (*k*), Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, ſeigneur!

TITUS.

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.
L'excès de la douleur accable mes eſprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déjà de vos adieux la nouvelle eſt ſemée.
Rome, qui gémiſſait, triomphe avec raiſon:
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple élevant vos vertus juſqu'aux nues,
Va partout de lauriers couronner vos ſtatues.

TITUS.

Ah Rome? Ah Bérénice! Ah prince malheureux!
Pourquoi ſuis-je empereur? (*m*) pourquoi ſuis-je amoureux?

(*i*) *Néron tant déteſté.* Autre exagération puérile. Quelle comparaiſon y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouſe point ſa maîtreſſe à un monſtre qui fait aſſaſſiner ſa mère?

(*k*) *Rome en dira ce qu'elle voudra dire.*

Je ne ſais, Paulin, ce que je dis. Dire & *dis* font un mauvais effet. *Je ne ſais ce que je dis*, eſt du ſtyle comique, & c'était quand il ſe croyait plus auſtère que *Brutus*, & plus cruel que *Néron* qu'il pouvait s'écrier, *Je ne ſais ce que je dis.*

(*l*) *Vos vertus juſqu'aux nues.* Ni cette expreſſion, ni cette cacofonie, ne ſemblent dignes de *Racine.*

(*m*) *Pourquoi ſuis-je amoureux?* Tous ces actes finiſſent froidement, & par des vers qui appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il eſt empereur? *Amoureux* eſt d'une idile; *amoureux* eſt trop général. Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer? Pourquoi ſuis-je forcé à rendre malheureuſe celle qui mérite

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

QU'AVEZ-VOUS fait, ſeigneur ? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
(*n*) Elle n'entend ni pleurs, ni conſeils, ni raiſon ;
Elle implore à grands cris le fer & le poiſon.
Vous ſeul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, & ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis réſiſter, ce ſpectacle me tue.
Que tardez-vous ? allez vous montrer à ſa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, ſeigneur, à toute humanité.

TITUS.

Hélas ! quel mot puis-je lui dire ?
Moi-même en ce moment ſais-je ſi je reſpire ? (*o*)

le moins de l'être ? C'eſt là (du moins je le crois) le ſentiment qu'il devait exprimer.

(*n*) *Elle n'entend ni pleurs.* Ce mot *pleurs* joint avec *conſeil & raiſon*, ſauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point de pleurs ; mais ici, *n'entend* ſignifie *ne donne point attention.*

(*o*) Cette ſcène, & la ſuivante, qui ſemblent être peu de choſe, me paraiſſent parfaites. *Antiochus* joue le rôle d'un homme qui eſt ſupérieur à ſa paſſion. *Titus* eſt attendri & ébranlé comme il doit l'être ; & dans le moment le ſénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter ſur lui-même. Ce ſont des reſſorts preſque imperceptibles qui agiſſent puiſſamment ſur l'ame. Il y a mille fois

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

SEIGNEUR, tous les tribuns, les conſuls, le ſénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les ſuit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre préſence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! Vous voulez raſſurer
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, ſeigneur, paſſons dans la chambre prochaine.
Allons voir le ſénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, ſeigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majeſté?
Rome...

TITUS.

Il ſuffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez, j'eſpère à mon retour,
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

plus d'art dans cette belle ſimplicité, que dans cette foule d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. *Corneille* a auſſi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuſe & ſtérile fécondité qui entaſſe événemens ſur événemens; mais il n'a pas l'art de *Racine*, de trouver dans l'incident le plus ſimple, le développement du cœur humain.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSACE *ſeul.*

OU pourrai-je trouver ce prince trop fidèle ?
Ciel ! conduiſez mes pas & ſecondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puiſſe annoncer
Un bonheur où peut-être il n'oſe plus penſer.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

AH ! quel heureux deſtin en ces lieux vous renvoie, Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arſace, rends-en grace à mon ſeul déſeſpoir.

ARSACE.

La reine part, ſeigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part ?

ARSACE.

Dès ce ſoir.

Ses ordres ſont donnés. Elle s'eſt offenſée,
Que Titus à ſes pleurs l'ait ſi long-tems laiſſée.
Un généreux dépit ſuccède à ſa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir, avant que Rome inſtruite
Puiſſe voir ſon déſordre, & jouir de ſa fuite.
Elle écrit à Céſar.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'aurait cru?

Et Titus?

ARSACE.

A ſes yeux Titus n'a point paru.
Le peuple avec tranſport l'arrête & l'environne,
Applaudiſſant aux noms que le ſénat lui donne:
Et ces noms, ces reſpects, ces applaudiſſemens,
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, ſeigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les ſoupirs & les pleurs de la reine,
Fixent dans ſon devoir ſes vœux irréſolus.
C'en eſt fait; & peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de ſujets d'eſpoir, Arſace, je l'avoue!
Mais d'un ſoin ſi cruel la fortune ſe joue:
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis:
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en eſpérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ſes pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS (*en entrant.*)

DEMEUREZ, qu'on ne me ſuive pas.
Enfin, prince, je viens dégager ma promeſſe.
Bérénice m'occupe, & m'afflige ſans ceſſe.
Je viens le cœur percé de vos pleurs & des ſiens,
Calmer des déplaiſirs moins cruels que les miens.
Venez, prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez ſi je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

HÉ bien! voilà l'eſpoir que tu m'avais rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu.
Bérénice partait juſtement irritée.
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! Quel cours infortuné
A ma funeſte vie aviez vous deſtiné!
Tous mes momens ne ſont qu'un éternel paſſage.
De la crainte à l'eſpoir, de l'eſpoir à la rage!
Et je reſpire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

NON, je n'écoute rien ; me voilà réſolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encor aigrir mon déſeſpoir ?
N'êtes-vous pas content ? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'eſt plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame !
Ma princeſſe, d'où vient ce changement ſoudain ?

BERENICE.

C'en eſt fait. Vous voulez que je parte demain ;
Et moi, j'ai réſolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat, que je demeure !

Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi ſeule je me noie ?
Quel crime, quelle offenſe a pu les animer ?
Hélas ! & qu'ai-je fait, que de vous trop aimer ?

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule inſenſée ?

BERENICE.

Je ne vois rien ici dont je ne ſois bleſſée.
Tout cet appartement préparé par vos ſoins,
Ces lieux de mon amour ſi long-tems les témoins,
Qui ſemblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces feſtons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes triſtes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'impoſteurs que je ne puis ſouffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel ! que vous êtes injuſte !

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce ſénat auguſte,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien, avec plaiſir l'avez-vous écouté ?
Etes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours,
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïſſe !
Que je puiſſe jamais oublier Bérénice !

Ah dieux ! dans quel moment ſon injuſte rigueur,
De ce cruel ſoupçon vient affliger mon cœur !
Connaiſſez-moi, madame ; & depuis cinq années,
Comptez tous les momens, & toutes les journées,
Où par plus de tranſports, & par plus de ſoupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les deſirs.
Ce jour ſurpaſſe tout : jamais, je le confeſſe,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendreſſe ;
Et jamais . . .

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le ſoutenez,
Et cependant je pars, & vous me l'ordonnez.
Quoi ! dans mon déſeſpoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux verſent trop peu de larmes ?
Que me ſert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappellez point une trop chère idée ;
Et laiſſez-moi du moins partir perſuadée,
Que déjà de votre ame exilé en ſecret,
J'abandonne un ingrat qui me perd ſans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
(*Il lit une lettre.*) (*a*)
Voilà de votre amour tout ce que je deſire.
Liſez, ingrat ! liſez, & me laiſſez ſortir.

TITUS.

Vous ne ſortirez point, je n'y puis conſentir.

(*a*) *Titus* liſait tout haut cette lettre à la première repréſentation. Un mauvais plaiſant dit que c'était le teſtament de *Bérénice*. *Racine* en fit ſupprimer la lecture. On a cru que la vraie raiſon était que la lettre ne contenait que les mêmes choſes que *Bérénice* dit dans le cours de la piéce.

Quoi ! ce départ n'eſt donc qu'un cruel ſtratagême ?
Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime
Il ne reſtera plus qu'un triſte ſouvenir ?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le faſſe venir.
(*Bérénice ſe laiſſe tomber ſur un ſiége.*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

MADAME, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorſque j'enviſageais le moment redoutable,
Où preſſé par les loix d'un auſtère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir ;
Quand de ce triſte adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire ſentir le plus grand des malheurs.
Mais quoique je craigniſſe, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie.
Je croyais ma vertu moins prête à ſuccomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière aſſemblée.
Le ſénat m'a parlé ; mais mon ame accablée
Ecoutait ſans entendre, & ne leur a laiſſé,
Pour prix de leurs tranſports, qu'un ſilence glacé.
Rome de votre ſort eſt encor incertaine.
Moi-même à tous momens je me ſouviens à peine,
Si je ſuis empereur, & ſi je ſuis Romain.

Je ſuis venu vers vous ſans ſavoir mon deſſein.
Mon amour m'entraînait, & je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, & pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé ? je vois la mort peinte en vos yeux.
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en eſt trop. Ma douleur, à cette triſte vue,
A ſon dernier excès eſt enfin parvenue.
Je reſſens tous les maux que je puis reſſentir ;
Mais je vois le chemin par où j'en puis ſortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'alarmes.
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayiez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit.
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit, qu'après l'éclat & les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, madame ; & je dois moins encor vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous ſuivre, & d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne empereur ſans empire, ſans cour,
Vil ſpectacle aux humains des faibleſſes d'amour.
Pour ſortir des tourmens, dont mon ame eſt la proie ;
Il eſt, vous le ſavez, une plus noble voie.
Je me ſuis vu, madame, enſeigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, & par plus d'un Romain.
Lorſque trop de malheurs ont laſſé leur conſtance,

Ils ont tous expliqué cette perſévérance
Dont le ſort s'attachait à les perſécuter,
Comme un ordre ſecret de n'y plus réſiſter.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois réſolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en reſpecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre.
En l'état où je ſuis je puis tout entreprendre:
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'enſanglante à la fin nos funeſtes adieux.

BERENICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'eſt rien dont je ne ſois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant reſponſable.
Songez-y bien, madame, & ſi je vous ſuis cher...

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

VENEZ, prince, venez, je vous ai fait chercher:
Soyez ici témoin de toute ma faibleſſe.
Voyez ſi c'eſt aimer avec peu de tendreſſe.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connais tous deux:

Mais connaiſſez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, ſeigneur, de votre eſtime:
Et moi, je puis ici vous le jurer ſans crime,
A vos plus cher amis j'ai diſputé ce rang,
Je l'ai diſputé même aux dépens de mon ſang.
Vous m'avez malgré moi, confié l'un & l'autre,
La reine ſon amour, & vous, ſeigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend, peut me déſavouer:
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes ſoins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaiſſance
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami ſi fidèle était votre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il eſt tems que je vous éclairciſſe.
Oui, ſeigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu:
Je n'ai pu l'oublier, au moins je me ſuis tû.
De votre changement la flatteuſe apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible eſpérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet eſpoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir.
Je ſuis venu, ſeigneur, vous appeller moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me ſuis conſulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rappeller ma raiſon toute entière.
Jamais je ne me ſuis ſenti plus amoureux.

Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds:
Ce n'eſt qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous inſtruire;
Oui, madame, vers vous j'ai rappellé ſes pas.
Mes ſoins ont réuſſi, je ne m'en repens pas.
Puiſſe le ciel verſer, ſur toutes vos années,
Mille proſpérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou s'il vous garde encor un reſte de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiſer tous les coups,
Qui pourrait menacer une ſi belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous ſacrifie.

BERENICE (*ſe levant.*)

Arrêtez, arrêtez! Princes trop généreux:
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'enviſage,
Par-tout du déſeſpoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs; & je n'entends parler
Que de trouble, d'horreur, de ſang prêt à couler.

(*à Titus.*)

Mon cœur vous eſt connu, ſeigneur, & je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vu ſoupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Céſars
N'a point, vous le ſavez, attiré mes regards.
J'aimais, ſeigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avouerai, je me ſuis alarmée.
J'ai cru que votre amour allait finir ſon cours.
Je connais mon erreur, & vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'eſt troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, ſeigneur, ne vaut point tant d'alarmes;
Ni que par votre amour l'univers malheureux,

Dans

Dans le tems que Titus attire tous ſes vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ſes délices.
Je crois depuis cinq ans juſqu'à ce dernier jour,
Vous avoir aſſuré d'un véritable amour.
Ce n'eſt pas tout : je veux, en ce moment funeſte,
Par un dernier effort couronner tout le reſte.
Je vivrais, je ſuivrais vos ordres abſolus.
Adieu, ſeigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même,
Que je ne conſens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, & faites-vous un effort généreux.
Sur Titus, & ſur moi, réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos ſoupirs, & vos fers.
Adieu, ſervons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre & la plus malheureuſe
Dont il puiſſe garder l'hiſtoire douloureuſe.
Tout eſt prêt. On m'attend. Ne ſuivez point mes pas

(*b*) Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, ſi-non que c'eſt en ſon genre un chef-d'œuvre, & qu'en le reliſant avec des yeux ſévères, je ſuis encore étonné qu'on ait pu tirer des choſes ſi touchantes d'une ſituation qui eſt toujours la même ; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir, quand on paraît avoir tout dit ; que même tout paraiſſe neuf dans ce dernier acte, qui n'eſt que le réſumé des quatre précédens : le mérite eſt égal à la difficulté, & cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une piéce finiſſe par un *hélas !* il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur des ſpectateurs pour oſer finir ainſi.

Voilà ſans contredit la plus faible des tragédies de *Racine* qui ſont reſtées au théatre. Ce n'eſt pas même une tragédie.

(*à Titus.*)

Pour la dernière fois adieu, ſeigneur.

[redacted] *Antiochus.*

Hélas! (*b*)

Mais que de beautés de détail, & quel charme inexprimable règne preſque toujours dans la diction! Pardonnons à *Corneille* de n'avoir jamais connn ni cette pureté, ni cette élégance. Mais comment ſe peut-il faire que perſonne depuis *Racine* n'ait approché de ce ſtyle enchanteur? Eſt-ce un don de la nature? eſt-ce le fruit d'un travail aſſidu? C'eſt l'effet de l'un & de l'autre. Il n'eſt pas étonnant que perſonne ne ſoit arrivé à ce point de perfection; mais il l'eſt que le public ait depuis applaudi avec tranſport à des piéces qui à peine étaient écrites en français, dans leſquelles il n'y avait ni connaiſſance du cœur humain, ni bon ſens, ni poéſie; c'eſt que des ſituations ſéduiſent, c'eſt que le goût eſt très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphaël*, des *Titien*, des *Paul Veronèſe*; des peintres médiocres uſurpent après eux de la réputation, & il n'y a que les connaiſſeurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

Fin du cinquième & dernier acte.

BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROIQUE

DE CORNEILLE.

1 6 7 0.

XIPHILINUS
EX DIONE
IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO interprete.

VESPASIANUS à ſenatu abſens, imperator creatur; Tituſque & Domitianus Cæſares deſignantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Æmiliano viro ejus, abductam ſecum habebat in numero amicarum, eamdemque poſtcà uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam cum Agrippa fratre Romam venit. Is prætoriis honoribus auctus eſt, ipſa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coire. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus cùm intelligeret populum romanum id moleſtè ferre, eam repudiavit, præſertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS ex quo tempore principatum ſolus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inſervivit, ſed comis, quamvis inſidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reverſa, fuit.

Titus moriens ſe unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid eſſet non aperuit, nec quiſquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Conſtans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuiſſet. Alii putant, quibus ego aſſentior. quod Domitianum, à quo certò ſciebat ſibi inſidias parari, non interfeciſſet, ſed id ab eo pati maluiſſet, & quod traderet imperium romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, & amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, & amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

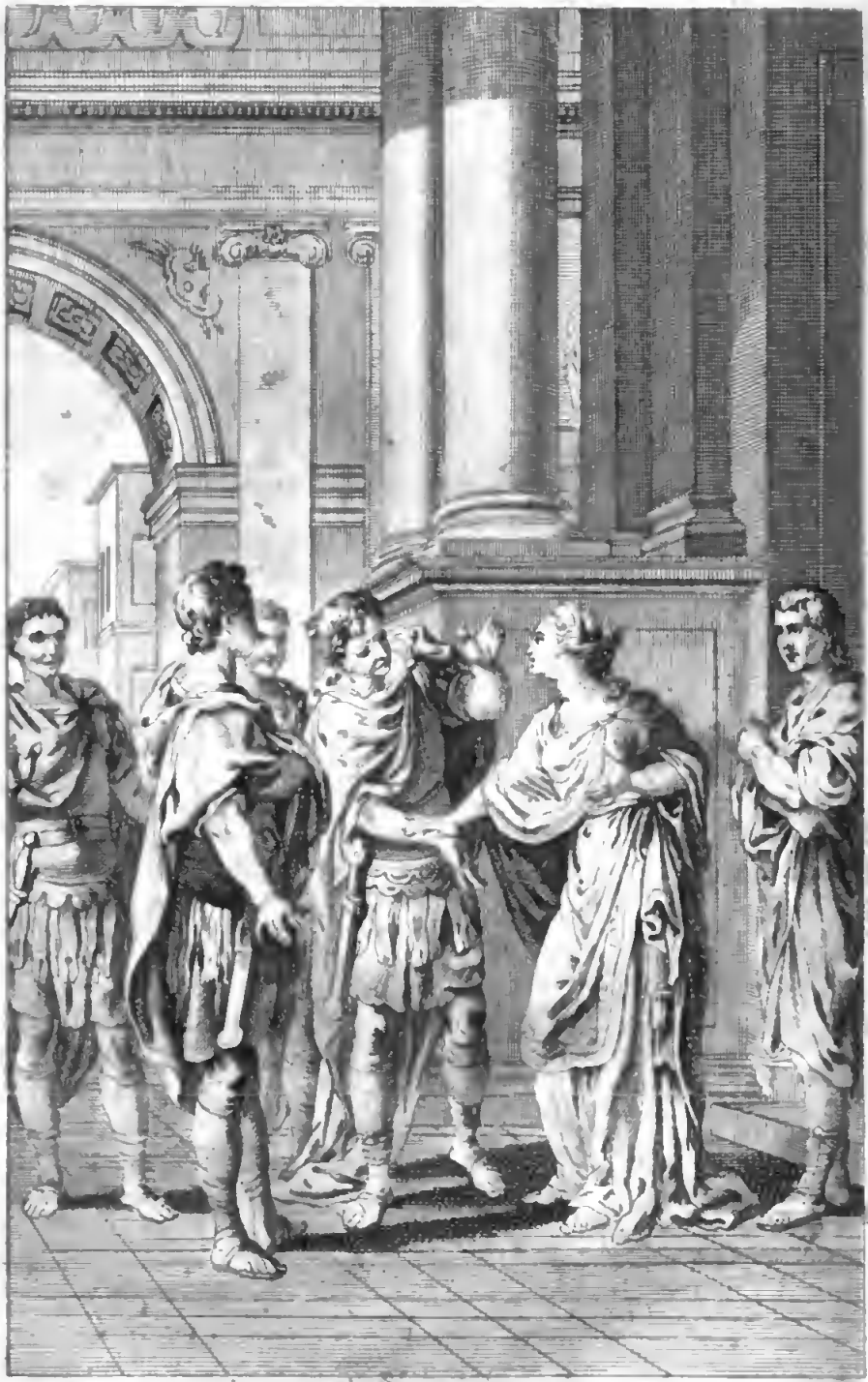
PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian

PHILON, miniſtre d'état, confident de Bérénice.

La ſcène eſt à Rome, dans le palais impérial.



Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons lui, vous et moi, la gloire de ſes loix.

Bibliotheque Nationale
NAPOLI

BÉRÉNICE,

COMÉDIE HÉROIQUE

DE CORNEILLE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

LAISSE-MOI mon chagrin, tout injuſte qu'il eſt,
Je le chaſſe, il revient; je l'étouffe, il renaît;
Et plus nous approchons (*a*) de ce grand hyménée,

(*a*) *De ce grand hyménée.* On ſaura bientôt de quel hyménée on parle; mais on ne ſaura point que c'eſt *Domitie* qui parle; & le lieu où elle eſt n'eſt point annoncé.

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, eſt amoureuſe de *Domitian*, qui l'eſt auſſi d'elle. Il eſt vrai que cet amour eſt froid; mais il eſt vrai auſſi que quand *Domitian* & ſa maîtreſſe *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéreſſeraient pas davantage. Il y a des perſonnages qu'il ne faut jamais repréſenter amoureux; les grands hommes, comme *Alexandre*, *Céſar*, *Scipion*, *Caton*, *Ciceron*, parce que c'eſt les avilir; & les méchans hom-

~~Ne divertirait pas l'amour que je porte,~~
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée :
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes deſirs,
(*b*) Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs ?
Depuis plus de ſix mois la pompe s'en apprête ;
Rome s'en fait d'avance (*c*) en l'eſprit une fête ;
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire eſt le ſeul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtreſſe,
Du moins à l'empereur cachez cette triſteſſe.
Le dangereux ſoupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé :
Avant qu'il vous aimât, il aimait Bérénice ;

mes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une paſſion groſſière, qui révolte au-lieu de toucher ; à moins qu'un tel caractère ne ſoit attendri & changé par un amour qui le ſubjugue. *Domitian*, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, en un mot, tous les tyrans qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que *Domitian* eſt l'amoureux de la piéce, la piéce eſt tombée.

(*b*) *Ne devrait-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs ?* Il ſemble par ce vers, & par tant d'autres dans ce goût, que *Corneille* ait voulu imiter la molleſſe du ſtyle de ſon rival, qui ſeul alors était en poſſeſſion des applaudiſſemens au théatre ; mais il l'imite comme un homme robuſte, ſans grace & ſans ſoupleſſe, qui voudrait ſe donner les attitudes gracieuſes d'un danſeur agile & élégant.

(*c*) *En l'eſprit une fête.* Cette expreſſion, & l'*amer* & le *rude*, *tout-à-fait la maîtreſſe*, *un nœud reculé qui dégoûte* ; fait bien voir que *Corneille* n'était pas fait pour combattre *Racine* dans la carrière de l'élégance & du ſentiment.

Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A préſent il eſt maître ; & ſon père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu ſi beau.

DOMITIE.

C'eſt là ce qui me gêne, & l'image inportune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne, & crains l'hymen d'un empereur,
Dont j'ai lieu de douter ſi j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où ſans ceſſe il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il ſouffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'aſſure point d'une ame toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de ſa foi,
Il ſemble tout-à-coup qu'il n'eſt pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de ſa raiſon eſt l'effet, & l'étude ;
Il s'en fait un plaiſir bien moins qu'un embarras,
Et s'afforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourrait le contraindre ?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre ?

DOMITIE.

(*d*) J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain,
Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main ;

(*d*) *J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain:* Où ſont donc ces droits à l'empire, qu'elle *peut mettre en bonne main* ? Quoi ! parce qu'elle eſt fille d'un *Corbulon*, que quelques troupes voulurent déclarer Céſar, elle a des droits à l'empire ? C'eſt heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des Romains.

(*e*) Mon père avant le ſien elu pour cet empire
Préféra . . . tu le ſais, & c'eſt aſſez t'en dire.
C'eſt par cet intérêt qu'il m'apporte ſa foi ;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'eſt pas tout à moi.

PLAUTINE.

(*f*) La choſe eſt bien égale, il n'a pas tout le vôtre:
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre ;
Et comme ſa raiſon vous donne tous ſes vœux,
Votre ardeur pour ſon rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la choſe ſoit égale :
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.
Sans avilir ſon ſort il me renvoie au mien,
Et du rang qui lui reſte il ne me reſte rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,

(*e*) *Mon père avant le ſien élu pour cet empire.* On n'eſt point élu pour l'empire ; cela n'eſt pas français. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points.... ? On peut laiſſer une phraſe ſuſpendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choſes à dire, quand on fait entendre par ce qui ſuit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, & qu'on le fait plus fortement entendre que ſi on s'expliquait : comme dans *Britannicus* :

Et ce même Sénèque, & ce même Burrus,
Qui depuis.... Rome alors eſtimait leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne ſignifie autre choſe ſinon que *Corbulon* préféra ſon devoir ; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'eſt un peu étendu ſur cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, & que ces réticences inutiles & déplacées ne ſont que trop communes.

(*a*) *La choſe eſt bien égale: Il n'a pas tout le vôtre : Vous en aimez un autre : Et comme ſa raiſon : Une ardeur pour un rang : Qu'entre nous la choſe ſoit égale : Un divorce qui ravale : Un ſort à qui l'on renvoie : Ce que Plautine a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur ſupplice : En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.* Eſt-il poſſible qu'avec un tel ſtyle on ait voulu joûter contre *Racine* dans un ouvrage où tout dépend du ſtyle !

Pardonnez-moi, ce mot vous fait un dur ſupplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, ſans qu'il en eſt pour vous.
Aimez pour être aimée, & montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime
Et ſi vous vous aimez, gagnez ſur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois ſouffre qu'on le contraigne,
Il ſouffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
(*g*) Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait ſon eſclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un ſi fier eſclave ennemi de ſa chaîne,
La ſecoue à toute heure, & la porte avec gêne;
Et maître de nos ſens qu'il appelle au ſecours,
Il échappe ſouvent, & murmure toujours.
Veux-tu que je te faſſe un aveu tout ſincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas ſon frère;
Et malgré cet amour je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puiſſe monter,
Laiſſe-moi retracer ma vie en ta mémoire;
(*h*) Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire,

(*g*) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.* Je paſſe tous les vers ou faibles ou durs, ou qui offenſent la langue; & je remarquerai ſeulement que voilà des diſſertations ſur l'amour, des ſentences générales. Ce n'eſt pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une paſſion douce & tendre. Ce n'eſt pas là *Horatii curioſa felicitas*, & le *molle* de *Virgile*.

(*h*) *Tu me connais aſſez pour en ſavoir l'hiſtoire.* Pourquoi donc répète-t-elle cette hiſtoire à une perſonne qui la ſait ſi bien? Le ſentiment de ſon *illuſtre orgueil* n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs eſt trop long & trop peu intéreſſant.

Cette *Domitie* partagée en-

Mais tu n'as pu connaître en chaque événement
De mon illuſtre orgueil quel fut le ſentiment.
En naiſſant, je trouvai l'empire en ma famille ;
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille ;
Et le bruit qu'en tous lieux fit ſa haute valeur,
Autant que ma naiſſance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par-là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie & Poppée ;
Et Néron, des mortels & l'horreur & l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert ſa foi.
Après tant de forfaits, & de morts entaſſées,
Les troupes du Levant d'un tel monſtre laſſées,
Pour Céſar en ſa place élurent Corbulon :
Son auſtère vertu rejetta ce grand nom ;
Un lâche aſſaſſinat en fut le prompt ſalaire ;
Mais mon orgueil ſenſible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une aſſez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de ſuite.
Virent de leur fortune une aſſez prompte fuite
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Veſpaſian chef d'un plus fort parti.

tre l'ambition & l'amour, n'eſt véritablement ni ambitieuſe, ni ſenſible. Ces caractères indécis & mitoyens ne peuvent jamais réuſſir, à moins que leur incertitude ne naiſſe d'une paſſion violente, & qu'on ne voie juſques dans cette indéciſion l'effet du ſentiment dominant qui les emporte. Tel eſt *Pyrrhus* dans *Andromaque*, caractère vraiment théatral & tragique, excepté dans la ſcène imitée de *Térence : Crois-tu, ſi je l'épouſe, qu'Andromaque en ſon cœur n'en ſera pas jalouſe ?* Et dans la ſcène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première ſcène de *Domitie* annonce que la piéce ſera ſans intérêt ; c'eſt le plus grand des défauts.

Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite ſon aîné fit aſſiéger Solyme,
Et tandis qu'en Fgypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint diſpenſer ſes loix.
Je le vis, & l'aimai : ne blâme point ma flamme.
Rien de plus grand que lui n'éblouiſſait mon ame.
Je ne voyais point Tite, un hymen me l'ôtait.
Mille ſoupirs aidaient au rang qui me flattait.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père:
Il vint, mais d'un eſprit à nos vœux ſi contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put arracher
Ce qu'attendait un feu qui nous était ſi cher.
On n'en ſut point la cauſe, & divers bruits coururent.
Qui tous à notre amour également déplurent ;
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits.
Pour elle avec Martie il avait fait divorce ;
Et cette belle reine eut ſur lui tant de force,
Que pour montrer à tous ſa flamme, & hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévit quelle haine
Concevrait tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indifférent,
Et laiſſer un cours libre aux flots de ce torrent ;
Mais ſous les vains dehors de cette complaiſance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de ſon cœur, que charmaient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ſes états.
A peine je le vis ſans maîtreſſe, & ſans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame,
Et s'étant emparé du plus doux de mes ſoins,

Son frère commença de me plaire un peu moins.
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendreſſe ;
Mais je la regardais ainſi qu'une faibleſſe ;
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me volait un rang que je me croyais dû.
Tite à peine ſur moi jetait alors la vue ;
Cent fois avec douleur je m'en ſuis apperçue ;
Mais ce qui conſolait ce juſte & long ennui,
C'eſt que Veſpaſian me regardait pour lui.
Je commençais pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ſes yeux quelque choſe de tendre.
Il me rendit viſite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du myſtère,
Qu'il ne me diſait rien que par l'ordre d'un père ;
Mais qui ne pencherait à s'en déſabuſer,
Lorſque ce père mort il ſonge à m'épouſer ?
Toi, qui vois tout mon cœur, juge de ſon martyre ;
L'ambition l'entraîne, & l'amour le déchire.
Quand je crois m'être miſe au-deſſus de l'amour,
L'amour vers ſon objet me ramène à ſon tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me ſaurais voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah, ſi Domitian devenait empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur !
Que bientôt ... Mais il vient ; ce grand cœur en ſoupire !

DOMITIE.

Hélas ! plus je le vois, moins je ſais que lui dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'oſant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais ſouffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

(*i*) FAUT-il mourir, madame? & ſi proche du terme,
Votre illuſtre inconſtance eſt-elle encor ſi ferme,
Que les reſtes d'un feu, que j'avais cru ſi fort,
Puiſſent dans quatre jours ſe promettre ma mort?

(*i*) *Faut-il mourir, madame, & ſi proche du terme &c.* Cette ſeconde ſcène tient au-delà de ce que la première a promis. Un *Domitian* qui veut mourir d'amour! c'eſt mettre un hochet entre les mains de *Polyphème*: & qu'eſt-ce qu'une *illuſtre inconſtance proche du terme, ſi ferme, que les reſtes d'un feu ſi fort ſe promettent la mort de Domitian dans quatre jours?* Ces paroles, ces tours inintelligibles qui ſont comme jetés au haſard, forment un étrange diſcours! La princeſſe *Henriette* joua un tour bien ſanglant à *Corneille*, quand elle le fit travailler à *Bérénice*.

On ne voit que trop combien la ſuite eſt digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci! & que de barbariſmes! *Ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer; un choix qui charme avec peu d'appas qu'on met ſi bas*; & tous ces complimens ironiques que ſe font *Domitian* & *Domitie*; & *cette beauté qui n'a écouté aucun des ſoupirans qui l'accablaient de leurs regards mourans*; & *ſon cœur qui va tout à Domitian quand on le laiſſe aller*.

On eſt étonné qu'on ait pu jouer une piéce ainſi écrite, ainſi dialoguée & raiſonnée.

Tous ces raiſonnemens de *Domitie* ne peuvent être écoutés. Comme la paſſion du trône eſt la première, elle eſt la dominante: ce n'eſt pas qu'elle ne *ſe violente à trahir l'amour*; mais il eſt juſte que *des ſoupirs ſecrets la puniſſent d'aimer contre ſes intérêts*.

Il ſemble que dans cette piéce *Corneille* ait voulu en quelque ſorte imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, & qu'il ait tenté de plier la roideur de ſon caractère à ce genre de tragédie ſi délicat & ſi difficile. *Domitian* aime *Domitie*; *Titus* aime auſſi *Domitie* un peu. On propoſe *Bérénice* à *Domitian*, & *Bérénice* eſt aimée véritablement de *Titus*. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, ſeigneur, me ferait peu d'envie,
S'il en coûtait à Rome une ſi belle vie ;
Et ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſoupirer,
Que de faire une perte aiſée à réparer.

DOMITIAN.

Aiſée à réparer ! Un choix qui m'a ſu plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un & l'autre avec ſi peu d'appas,
Que vous ſachiez leur prix, & le mettiez ſi bas ?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour ſoi-même ou d'amour ou d'eſtime,
Ne s'en croire pas trop n'eſt pas faire un grand crime :
Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être, obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas ! ſi je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux & jaloux ?

DOMITIE.

Et moi, réſiſterai-je à ſa toute-puiſſance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéiſſance ?
Moi qui n'ai ſous les cieux que vous ſeul pour ſoutien,
Que puis-je contre lui, quand vous n'y pouvez rien ?

DOMITIAN.

Je ne puis rien ſans vous ; & pourrais tout, madame,
Si je pouvais encor m'aſſurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs

Qu'a

Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs ?
Durant un déplaiſir ſi long & ſi ſenſible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de ſoupirans,
Qui m'accablaient par-tout de leurs regards mourans ?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite ...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé, juſqu'à l'amour de Tite ;
Mais de ces ſoupirans qui vous offraient leur foi,
Aucun ne vous eût miſe alors ſi haut que moi.
Votre ame ambitieuſe à mon rang attachée,
N'en voyait point en eux dont elle fût touchée ;
Ainſi de ces rivaux aucun n'a réuſſi ;
Mais les tems ſont changés, madame, & vous auſſi.

DOMITIE.

Non, ſeigneur, je vous aime, & garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendreſſe & de flamme.
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah, ſi vous n'acceptez ſa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriſer ma plainte :
L'empereur m'aime aſſez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout ſon empire ...

DOMITIE.

C'eſt ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur, & le reſpect qui n'y peut conſentir...

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne ſe peut démentir,

Ne la déguiſez plus, montrez-la toute entière,
Cette ame que le trône a ſu rendre ſi fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaiſirs les plus doux,
Cette ame . . .

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fîtes naître,
Et ſoyez ſatisfait, ſi vous le pouvez être.
Je ne veux point, ſeigneur, vous le diſſimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laiſſe aller;
Mais ſans diſſimuler, j'oſe auſſi vous le dire,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'il m'en coûte l'empire;
Et je n'ai point une ame à ſe laiſſer charmer
Du ridicule honneur de ſavoir bien aimer.
La paſſion du trône eſt ſeule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorais de l'amour quel eſt le doux poiſon,
Quand elle s'empara de toute ma raiſon.
Comme elle eſt la première, elle eſt la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente:
Mais il eſt juſte enfin que des ſoupirs ſecrets
Me puniſſent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, ſeigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'impoſer la honte de deſcendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival,
Pour m'avoir toute à vous, devenez ſon égal.
Vous dites qu'il vous aime, & je ne le puis croire,
Si je ne vois ſur vous un rayon de ſa gloire.
On vous a vu tous deux ſortir d'un même flanc;
Ayez mêmes honneurs ainſi que même ſang:

Dites-lui que le droit qu'a ce ſang à l'empire...

DOMITIAN.

C'eſt là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir...

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achète aſſez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſupplice.

DOMITIAN.

Hé bien dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi.
Je dirai que le ciel doit à votre mérite...

DOMITIE.

Non, ſeigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte:
Rome a mille beautés dignes de votre cœur;
Mais dans toute la terre il n'eſt qu'un empereur.
Si mon père avait eu les ſentimens du vôtre,
Je vous aurais donné ce que j'attends d'un autre;
Et ma flamme en vos mains eût mis, ſans balancer,
Le ſceptre qu'en la mienne il aurait dû laiſſer.
Laiſſez à ſon défaut ſuppléer la fortune;
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe & commune,
Pour s'oppoſer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages;
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, ſeigneur,
Laiſſez-moi m'épargner les troubles de mon cœur.
Un plus long entretien ne pourrait rien produire,
Qui ne pût malgré moi vous déplaire, ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

(*k*) ELLE ſe défend bien, ſeigneur, & dans la cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'eſprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire, ainſi que toi, dans ce qu'elle m'oppoſe,
Son adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe ;
Et ſi pour m'aſſurer que ſon cœur n'eſt qu'à moi,
Tant d'eſprit agiſſait en faveur de ſa foi
Si ſa flamme au ſecours appliquait cette adreſſe,
L'empereur convaincu me rendrait ma maîtreſſe.

ALBIN.

Cependant n'eſt-ce rien que ce cœur ſoit à vous ?

DOMITIAN.

D'un bonheur ſi mal sûr je ne ſuis point jaloux ;
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde & n'aime que ſoi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'eſt permis de parler librement,
(*l*) Dans toute la nature aime-t-on autrement ?

(*k*) *Elle ſe défend bien, & dans la cour... aucun n'a plus d'eſprit & moins d'amour !* Il s'agit bien là d'eſprit ; & *cette adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe ; & la flamme qui applique cette adreſſe au ſecours.* Quels vains & malheureux propos ! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choſes plus indignes du théatre tragique ?

(*l*) *Dans toute la nature aime-t-on autrement ?* Quoi ! dans une tragédie une diſſertation ſur l'amour propre ? Finiſſons. Il a bien fallu faire quelques remarques ſur ce premier acte, pour montrer que c'eſt une peine perdue d'en faire ſur les autres. Un com-

L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les autres ;
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui ſeul allume, éteint, ou change nos deſirs.
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs.
Vous-même, qui brûlez d'une flamme ſi belle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaiſirs en elle ?
Et quand vous aſpirez à des liens ſi doux,
Eſt-ce pour l'amour d'elle, ou pour l'amour de vous !
De ſa poſſeſſion l'aimable & chère idée
Tient vos ſens enchantés, & votre ame obſédée ;
Mais ſi vous conceviez quelques deſtins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête eſt pour vous le comble des délices.
Vous ne vous figurez ailleurs que des ſupplices :
C'eſt par-là qu'elle ſeule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis les maux dont je ſoupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le remède, au lieu d'en raiſonner,
Sur l'amour où le ciel ſe plait à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret ? n'eſt-il point d'artifice...

ALBIN.

Oui, ſeigneur, il en eſt, rappellons Bérénice ;

mentaire peut être utile quand on a des beautés & des défauts à examiner. Mais ce ſerait vouloir outrager la mémoire de *Corneille*, de s'appeſantir ſur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. Finiſſons nos remarques par reſpect pour lui : rendons-lui juſtice ; convenons que c'eſt un grand homme qui fut trop ſouvent différent de lui-même, ſans queſes piéces malheureuſes fiſſent tort aux beaux morceaux qui ſont dans les autres.

Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour ;
Qu'il retarde l'hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrais, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis ſi long-tems on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avait que l'ombre, & qu'une autre eût le fruit !
Qu'elle ſerait confuſe, & que j'aurais de joie !
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie,
Cette belle rivale, & tout notre diſcours
Ne la ſaurait ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons ſa victoire ;
Dans l'eſprit d'un rival ranimons ſa mémoire,
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par-là d'un cœur embarraſſé.
N'y perdez point de tems, allez, ſans plus rien taire,
Tâter juſqu'en ce cœur les tendreſſes de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler;
S'il ne rompt cette hymen, il pourra reculer.
Je me trompe, ou ſon ame y penche d'elle-même :
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à ſe donner à lui.
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice.
Pour lui donner le tems de venir au ſecours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & lui parler contre elle,

C'eſt me mettre au haſard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ſes mépris le droit de me haïr
En vain je veux contre elle écouter ma colère,
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle meſure avez-vous à garder?
Quand on voit tout perdu, craint-on de haſarder?
Et ſi l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer ſon amour ou ſa haine?

DOMITIAN.

Qu'un ſalutaire avis fait une douce loi,
A qui peut avoir l'ame auſſi libre que toi!
Mais celle d'un amant n'eſt pas comme une autre ame;
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que ſa flamme;
Du plus puiſſant remède il ſe fait un poiſon;
Et la raiſon pour lui n'eſt pas toujours raiſon.

ALBIN.

Et ſi je vous diſais que déjà Bérénice
Eſt dans Rome inconnue; & par mon artifice,
Qu'elle ſurprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand hymen renverſer les apprêts?

DOMITIAN.

Albin, ſerait-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte;
Peut-être eſt-elle fauſſe, attendez qu'elle éclate;
Surtout à l'empereur déguiſez-la ſi bien...

DOMITIAN

Va, je lui parlerai comme n'en ſachant rien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi ! des ambaſſadeurs, que Bérénice envoie,
Viennent ici, dis-tu, me témoigner ſa joie,
M'apporter ſon hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter ?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils ſont au port d'Oſtie.

TITE.

Ainſi, graces aux dieux, ſa flamme eſt amortie ;
Et de pareils devoirs ſont pour moi des froideurs,
Puiſqu'elle s'en rapporte à ſes embaſſadeurs.
Juſqu'après mon hymen remettons leur venue ;
J'aurais trop à rougir ſi j'y ſouffrais leur vue,
Et recevais les yeux de ſes propres ſujets,
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut ſon bien, à cette belle reine,
Et pourrait l'être encor malgré Rome, & ſa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon deſir,
Par quelques doux regards s'en venait reſſaiſir.
Mais du haut de ſon trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.

Peut-être en ce moment que toute ma raiſon
Ne ſaurait ſans déſordre entendre ſon beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre;
Elle ſuit mon exemple, & ſe plait à le ſuivre;
Et ne m'envoie ici traiter de ſouverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmait en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrais Domitie.

TITE.

Contre tous ſes attraits ma raiſon endurcie
Ferait de Domitie encor la ſûreté;
Mais mon cœur aurait peu de cette dureté.
N'aurais-tu point appris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les rois qui ſoupirent pour elle?
Dis-moi que Polémon règne dans ſon eſprit,
J'en aurai du chagrin j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurais l'ame atteinte;
Mais j'épouſerai l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle eſt belle & digne de ma foi;
Elle aurait tout mon cœur, s'il était tout à moi.
La nobleſſe du ſang, la grandeur de courage,
Font avec ſon mérite un illuſtre aſſemblage;
C'eſt le choix de mon père, & je connais trop bien
Qu'à choiſir en Céſar ce doit être le mien:
Mais tout mon cœur renonce à lui faire juſtice,
Dès que mon ſouvenir lui rend ſa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels ſouvenirs vous ſont encor ſi doux,
L'hyménée a, ſeigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels ſouvenirs ne me faiſaient la guerre,

Serait-il potentat plus heureux ſur la terre?
Mon nom par la victoire eſt ſi bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi,
Mon réveil incertain du monde fait l'étude:
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loiſirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaiſirs,
Pour envoyer l'effroi ſous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hauſſer la parole.
Que de félicité, ſi mes vœux imprudens
N'étaient de mon pouvoir les ſeuls indépendans!
Maître de l'univers, ſans l'être de moi-même,
Je ſuis le ſeul rebelle à ce pouvoir ſuprême;
D'un feu que je combats je me laiſſe charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome preſſe la pompe,
Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'oſe réſiſter aux dangereux ſouhaits
De préparer toujours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, ſeigneur, va juſqu'à la rupture,
Domitie aura peine à ſouffrir cette injure.
Ce jeune eſprit qu'entête, & le ſang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque ſurprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il unit à quelque ame aſſez fière & hautaine;
Pour ſervir ſon orgueil, & ſeconder ſa haine,

Un vif reſſentiment lui fera tout oſer ;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouſer.

TITE.

J'en ſais la politique, & cette loi cruelle
A preſque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triſte choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler ;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de ſang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis ſouffrir les plus juſtes ſupplices,
Pourrais-je autoriſer une injuſte rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur ?
Non, malgré les attraits de ſa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & ſa ſeule beauté
Pouvait me conſoler de ce que j'ai quitté ;
Elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon ame, & forcer mes douleurs
A ſouhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en ſois encor maître.
Dès que ma flamme expire, un mot la fait renaître ;
Et mon cœur malgré moi rappelle un ſouvenir
Que je n'oſe écouter, & ne ſaurais bannir.
Ma raiſon s'en veut faire en vain un ſacrifice ;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice ;
Et même je ne ſais par quel preſſentiment

Je n'ai ſouffert perſonne en ſon appartement ;
Mais depuis cet adieu ſi cruel, & ſi tendre,
Il eſt demeuré vuide, & ſemble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ſes ambaſſadeurs ;
C'eſt trop entretenir d'inutiles ardeurs ;
Il eſt tems de chercher qui m'en puiſſe diſtraire ;
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au ſénat ?

TITE.

Non, il peut s'aſſembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir ſous mon ordre aux affreuſes ruines
Dont ſes feux ont couvert les campagnes voiſines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

PUIS-JE parler, ſeigneur, & de votre amitié
Eſpérer une grace à force de pitié ?
Je me ſuis juſqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon ſilence.
Ce que je vais vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourrai ſi je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Juſtice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimais choiſi pour être à vous,
Et je l'ai vu long-tems ſans en être jaloux.

Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte ;
Vous vous faiſiez effort, j'imitais votre feinte,
Et comme aux loix d'un père il fallait obéir,
Je feignais d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance,
Ne met-il point de borne à cette obéiſſance ?
La faut-il à ſon ombre, & que ce même effort,
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort ?

TITE.

Souffrez ſur cet effort que je vous déſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,
Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pus ;
Mais ce qui fut effort, à préſent ne l'eſt plus.
Sachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre ſi ſévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, & m'arrachait le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ai pris ſes ſentimens, lorſque j'ai pris ſa place.
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſait,
Et me dis après lui tout ce qu'il me diſait.
J'ai des yeux d'empereur, & n'ai plus ceux de Tite.
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en goûte les conſeils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu maître,
Votre feu mal éteint avait voulu paraître,
J'aurais pu me combattre, & me vaincre pour vous ;
Mais ſi près d'un hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſurée,

Que le jour en eſt pris, la fête préparée,
Je l'aime, & lui dois trop, pour jeter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel affront.
Rome entière, & ma foi l'appellent à l'empire :
Voyez mieux de quel œil on m'en verrait dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière aurait pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en aurait point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plû de faire.
Seigneur, à vos bontés laiſſez un libre cours.
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toujours :
Ce n'eſt pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſait bien ce qu'il en coûte :
L'effort eſt aſſez grand pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah ! ſi votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,
Reduite au même effort, ſeigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas !

Ce qui vous eſt aiſé, ſeigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement ſon départ fut complice ;
Vous l'avez éloignée, & j'ai devant les yeux,
Je vois preſque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.

Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un reſpect auſſi grand que le mien?

TITE.

Vengez-vous, j'y conſens, que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtreſſe, allez, prenez la mienne.
Epouſez Bérénice, &....

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer juſqu'à ce point?

TITE.

Oui, ſi je ne craignais pour vous l'injuſte haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, ſeigneur, qu'il eſt bien mal-aiſé.
De céder ce qu'adore un cœur bien embraſé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une ſi belle flamme.
Quand vous aurez ſu dire une fois, *Je le veux*,
D'un ſeul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice eſt toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne ſaurais plus vous le taire, ſeigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ai tout le cœur;
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verſe en nos eſprits
Les principes ſecrets de prendre, & d'être pris:
Je vous dirais, ſeigneur, quelle en eſt la puiſſance,
Si vous ne le ſaviez par votre expérience.

Ne rompez pas des nœuds, & ſi forts, & ſi doux,
Rien ne les peut briſer que le trépas, ou vous;
Et c'eſt un triſte honneur pour une ſi grande ame,
Que d'accabler un frère, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains perſonne, & de ſa propre voix
Nous allons, vous & moi, ſavoir quel eſt ſon choix.

SCENE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

PARLEZ, parlez, madame, & daignez nous apprendre,
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre,
Qui le poſsède entier de mon frère, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, ſeigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reſte ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en conſultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du ſang que mon rang ſollicite;
De tout ce que je ſuis, ne regardez que Tite,
Et pour mieux écouter vos deſirs les plus doux,
Entre le prince & moi, ne regardez que vous.

DOMITIE *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, prince?

DOMITIAN.

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laiſſez vivre encor notre première flamme ;
Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie ;
Mais il y va de vous, il y va de ma vie ;
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne ſais de vous deux, ſeigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer, ou me plaindre.
C'eſt aimer aſſez mal, que remettre tous deux
Au choix de mes deſirs le ſuccès de vos vœux ;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent ſouffrir ma perte,
Et que tout leur amour eſt prêt à conſentir
Que mon cœur ou ma foi veuille ſe démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort diſcret ;
S'il ne m'impoſe rien, il trahit mon ſecret ;
Tout ce qu'il vous en dit m'offenſe, ou vous abuſe ;
Mais ce que fait l'amour, l'amour auſſi l'excuſe.

(*à Titus.*)

Vous, ſeigneur, je croyais que vous m'aimiez aſſez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarraſſez,
Et laiſſer pour couleur à mon peu de conſtance
La gloire d'obéir à la toute-puiſſance :
Vous m'ôtez cette excuſe, & me voulez charger

De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'eſt manquer de reſpect que vous le dire en face;
Et ſi mon choix pour vous n'eſt point violenté,
C'eſt trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainſi des deux côtés tout ſert à me confondre.
J'ai cent choſes à dire, & rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainſi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entière aſſurance,
C'eſt que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on fait ſon devoir,
Et que de vos pareils les hautes deſtinées
Ne le conſultent point ſur ces grands hyménées.

TITE.

Si le vôtre, madame, était de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

VOUS en ferez ſurpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
La reine Bérénice....

TITE.

Hé bien? eſt infidelle?
Et ſon eſprit charmé par un plus doux ſouci...

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce palais, ſeigneur, & la voici.

SCENE V.

BERENICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! eſt-ce, madame, aux reines de ſurprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir,
Celui de donner ordre à les bien recevoir?

BERENICE.

Pardonnez-le, ſeigneur, à mon impatience.
J'ai fait ſous d'autres noms demander audience:

Vous la donniez trop tard à mes ambaſſadeurs ;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs ;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rappellée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le ſceptre qu'à préſent je ne tiens que de vous,
Et prendre ſur les rois cet illuſtre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs.
D'un ſi cruel exil j'ai ſouffert les longueurs.
Vous ſavez trop . . .

TITE.

Je ſais votre zèle, & l'admire,
Madame ; & pour me voir poſſeſſeur de l'empire,
Pour me rendre vos ſoins, je ne méritais pas
Que rien vous pût réſoudre à quitter vos états,
Qu'une ſi grande reine en formât la penſée.
Un voyage ſi long doit vous avoir laſſée.
Conduiſez-la, mon frère, en ſon appartement.
(*à Flavian & Albin.*)
Vous, faites-l'y ſervir auſſi pompeuſement,
Avec le même éclat, qu'elle s'y vit ſervie,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SEIGNEUR, faut-il ici vous rendre votre foi ?
Ne regardez que vous entre la reine, & moi ;
Parlez ſans vous contraindre, & me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il ſent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je ſuis,
Me taire, & vous quitter, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

SE taire, & me quitter ! Après cette retraite
Crois-tu qu'un tel arrêt ait beſoin d'interprête ?

PLAUTINE.

Oui, madame, & ce n'eſt que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinſſe
Déſavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur :
Vois la honte qu'ainſi je me ſuis attirée.

Quand la reine a paru, m'a-t-il conſidérée ?
A-t-il jeté les yeux ſur moi qu'en me quittant ?

PLAUTINE.

Penſez-vous que ſa reine ait l'eſprit plus content ?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec reſpect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettaient aſſez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la choſe eſt égale,
Que s'il m'oſe quitter, il chaſſe ma rivale ;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'aurait dit
Que je garde en ſon ame encor même crédit ;
Il m'en aurait donné des sûretés nouvelles,
Il m'en aurait laiſſé quelques marques fidelles :
S'il me voulait cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaiſe excuſe était bonne pour moi :
Mais pour toute réponſe il ſe tait, & me quitte ;
Et tu ne peux ſouffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorſque lui-même oſe ſe déclarer,
Que je me flatte encor aſſez pour eſpérer !
C'eſt avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance ;
Faiſons voir ce qu'en moi peut le ſang de Néron,
Et que je ſuis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes, mais enfin c'eſt n'être qu'une fille,
Que le reſte impuiſſant d'une illuſtre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras ?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.

S'il épouſe ſa reine, il eſt l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui répond au ſang de mes aïeux ;
Et pour le révolter, laiſſe faire à mes yeux.
Juges par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire juſtice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi,
Ceux-ci feront briſer le joug d'un nouveau roi ;
Et ſi de l'univers les ſiens charment le maître,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raiſon,
Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon ?
Eſt-elle plus charmante ? ai-je moins de mérite ?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite ?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur déſordre en tout ce que je dis.
Comment ſaurais-je auſſi ce que je te dois dire,
Si je ne ſais pas même à quoi mon ame aſpire ?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos :
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez haſarder un moment de viſite,
Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remettons nos eſprits.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.

DOMITIAN.

JE vous l'ai dit, madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un empereur aſpire ;
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de juſtes ſoupirs mérite votre aveu !
Serait-ce un crime à moi ? ſerait-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir ſon frère ?
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourrait valoir un roi ?

BERENICE.

Si votre ame, ſeigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le ſavoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſait mieux que moi comme on change de vœux,
Et ſait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le ſecret de les faire deſcendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré ſa flamme, & vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eut jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un deſtin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous deſcende au rang que je remplis,

Ce me doit être assez d'un de vos affranchis;
Et si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, & me dites, seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite!
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte ?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier ?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne ?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop, c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevrait pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment :
En vain par politique il fait ailleurs l'amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage :
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il me revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BERENICE.

Peut-être; mais, seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour ?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur, & l'empire;

Et ſi vous conſentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder ſi je vaux bien un roi.
J'apperçois Domitie, & lui cède la place.

SCENE II.

DOMITIE, BERENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

JE vais me retirer, ſeigneur, ſi je vous chaſſe;
Et j'ai des intérêts que vous ſervez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un ſi long entretien.

DOMITIAN.

Je faiſais à la reine une offre de ſervice,
Qui peut vous aſſurer le rang d'impératrice,
Madame, & ſi j'en ſuis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Eſt-ce vous mal ſervir?

DOMITIE.

Quoi, madame, il vous aime;

BERENICE.

Non, mais il me le dit, madame

DOMITIE.

Lui?

BERENICE.

Lui-même.
Eſt-ce vous offenſer que m'offrir vos refus?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne ſais ſi je puis vous dire s'il m'offenſe,

Quand vous vous préparez à prendre ſa défenſe.

BERENICE.

Et moi je ne ſais pas s'il a droit de changer ;
Mais je ſais que l'amour ne peut déſobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend juſtice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte ;
Vous le ſavez, madame, & ſi c'eſt vous trahir,
Vous m'avouerez auſſi que c'eſt vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahiſſe,
A l'effort qu'il ſe fait veut-il qu'on obéiſſe?
Il cherche une révolte, & s'en laiſſe charmer.
Vous le ſauriez, ingrat, ſi vous ſaviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & même en ma préſence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit ;
La preuve eſt convaincante, & l'exemple ſuffit.

BERENICE.

Il ſuffit pour vous croire, & non pas pour le ſuivre.

DOMITIE.

Allez, ſous quelques loix qu'il vous plaiſe de vivre,
Vivez-y, j'y conſens ; mais vous pouviez, ſeigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand hyménée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez paſſer pour véritable amant,
Il fallait eſpérer juſqu'au dernier moment ;

Il vous fallait . . .

DOMITIAN.

Hé bien, puiſqu'il faut que j'eſpère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même, enfin, ſi vous m'aimez
Autant qu'il le paraît à vos yeux alarmés.
Les ſcrupules d'état qu'il fallait mieux combattre,
Aſſez & trop long-tems nous ont gênés tous quatre.
Réuniſſez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flammes,
Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns ſoins pour vous plaire ?
Eſt-ce un crime pour moi que l'aîneſſe d'un frère ?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vu le jour deux luſtres après lui,
Comme ſi de mon choix il dépendait de naître
Dans le tems qu'il fallait pour devenir ſon maître ?

(*à Bérénice.*)

Au nom de votre amour, & de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor ſi chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable,
Faites-la partager à cette inexorable ;
Diſſipez la fierté d'une injuſte rigueur.
Pour juge entr'elle & moi je ne veux que mon cœur.
Je vous laiſſe avec elle arbitre de ma vie.

(*à Domitie.*)

Adieu, madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.

LES intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oſer, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Sembleraît vous preſſer de me rendre ſon frère.
Tout ce qu'en ſa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'eſt remis,
C'eſt de vous faire voir ce que haſarde une ame
Qui ſacrifie au rang les douceurs de ſa flamme,
Et quel long repentir ſuit ces nobles ardeurs,
Qui ſoumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choſes, madame, auront changé de face,
Je reviendrai ſavoir ce qu'il faut que je faſſe,
Et demander votre ordre avec empreſſement,
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.
Agréez cependant un reſpect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma ſouveraine;
Car je n'oſe douter que déjà l'empereur
Ne vous ait redonné bonne part en ſon cœur.
Vous avez ſur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la première à rendre un juſte hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être auſſi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,

J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il eſt nouveau, plus j'ai lieu d'eſpérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BERENICE.

A vous dire le vrai, ſa nouveauté m'étonne:
J'aurais eu quelque peine à vous croire ſi bonne;
Et je recevrais l'offre avec confuſion,
Si je n'y ſoupçonnais un peu d'illuſion.
Quoi qu'il en ſoit, madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'eſt de vous demander pour moi mêmes bontés;
Et que celle des deux qui ſera ſatisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite ſe rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'eſpère plus, & n'y renonce pas.
Il peut ſe ſouvenir, dans ce grade ſublime,
Qu'il ſoumit votre Rome en détruiſant Solyme,
Qu'en ce ſiége pour lui je haſardai mon rang,
Prodiguai mes tréſors, & mes peuples leur ſang;
Et que s'il me fait part de ſa toute-puiſſance,
Ce ſera moins un don qu'une reconnaiſſance.

DOMITIE.

Ce ſont là de grands droits; & ſi l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chûte à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir ſur ma patrie étendu ſa victoire,
De l'avoir ſaccagée, & détruite à l'envi,
Et renverſé l'autel du Dieu que j'ai ſervi.
C'eſt par-là qu'il vous doit cette haute fortune.

Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelqu'autre fois nous ſuivrons ce diſcours.

BERENICE.

Je ſuis venue ici trop tôt de quatre jours,
J'en ſuis au déſeſpoir, & vous en fais excuſe.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuſe.

SCENE IV.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

QUEL caprice, Philon, l'amène juſqu'ici
M'expliquer elle-même un ſi cuiſant ſouci ?
Tite après mon départ l'aurait-il maltraitée ?

PHILON.

Après votre départ il l'a ſoudain quittée,
Madame, & s'eſt défait de cet eſprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BERENICE.

Ainſi tout eſt égal, s'il me chaſſe, il la quitte ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi ſon infidélité.
Vois de ſes derniers mots quelle eſt la dureté :
Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie*,
Alors qu'elle faiſait le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus ! Voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faiſait contraint.

Cet ordre de ſortir ſi prompt & ſi ſévère,
N'a plus pour s'excuſer l'autorité d'un père;
Il eſt libre, il eſt maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Voulait pour ſe remettre un moment d'intervalle;
Et quand il a rompu ſi-tôt vos entretiens,
Je liſais dans ſes yeux qu'il évitait les ſiens,
Qu'il fuyait l'embarras d'une telle préſence.
Mais il vient à ſon tour prendre ſon audience,
Madame, & vous voyez ſi j'en ſais bien juger,
Songez de quelle ſorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BERENICE.

ME cherchez-vous, ſeigneur, après m'avoir chaſſée?

TITE.

Vous avez ſu mieux lire au fond de ma penſée,
Madame, & votre cœur connaît aſſez le mien,
Pour me juſtifier, ſans que j'explique rien.

BERENICE.

Mais juſtifiera-t-il le don qu'il vous plait faire
De ma propre perſonne au prince votre frère?
Et n'eſt-ce point aſſez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de diſpoſer de moi?

Pouvez-vous

Pouvez-vous juſques-là me bannir de votre ame ?
Le pouvez-vous, ſeigneur ?

TITE.

Le croyez-vous, madame ?

BERENICE.

Hélas, que j'ai de peur de vous dire que non !
J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai ſu ce don ;
Mais à de tels courroux l'ame en vain ſe confie :
A peine je vous vois, que je vous juſtifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chaſſez,
Que de crimes ! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, ſeigneur, faut-il que je ne vous accuſe,
Que pour dire auſſi-tôt que c'eſt moi qui m'abuſe,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous ?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux ;
Sauvez-moi du déſordre où ma bonté m'expoſe ;
Et du moins par pitié dites-moi quelque choſe :
Accuſez-moi plutôt, ſeigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes ſcrupules,
Ne pourront-ils jamais paſſer pour ridicules ?
Et ſouffrez-vous encor la tyrannique loi ?
Ont-ils encor ſur vous plus de pouvoir que moi ?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame ſi ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublierais Domitie :
Pourrez-vous l'épouſer dans quatre jours ? O cieux !
Dans quatre jours, ſeigneur, y voudrez-vous mes yeux ?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je ſerve de victime à ce grand hyménée ?
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,

J'aille de votre main attendre un coup mortel ;
M'y verrez-vous mourir ſans verſer une larme ?
Vous y préparez-vous ſans trouble & ſans alarme ?
Et ſi vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien juſques dans votre cœur ?

TITE.

Hélas, madame, hélas ! pourquoi vous ai-je vue ?
Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue ?
Ce qu'on fit d'injuſtice à de ſi chers appas
M'avait aſſez coûté pour ne l'envier pas.
Votre abſence & le tems m'avaient fait quelque grace ;
J'en craignais un peu moins les malheurs où je paſſe ;
Je ſouffrais Domitie, & d'aſſidus efforts
M'avaient malgré l'amour fait maître du déhors.
La contrainte ſemblait tourner en habitude,
Le joug que je prenais m'en paraiſſait moins rude ;
Et j'allais être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous ;
J'allais ...

BERENICE.

N'achevez point, c'eſt là ce qui me tue ;
Et je pourrais ſouffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choiſi quelque objet ſans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raiſon d'état,
Qui de ſes grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût conſidérable.
Il s'eſt aſſez puni de ſon manque de foi,
Me dirais-je, *& ſon cœur n'en eſt pas moins à moi.*
Mais Domitie eſt belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du viſage,

Et pour vous épargner les diſcours ſuperflus,
Elle eſt digne de vous, ſi vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère;
Elle a gagné ſur vous de ne vous plus déplaire.
L'hymen achèvera de me faire oublier;
Elle aura votre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace; épouſez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie;
Choiſiſſez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laiſſe le cœur.

TITE

Domitie aiſément ſouffrirait ce partage;
Ma main ſatisferait l'orgueil de ſon courage;
Et pour le cœur, à peine il vous ſait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BERENICE.

N'importe, ayez pitié, ſeigneur, de ma faibleſſe.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtreſſe;
Vous ne ſavez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie eſt le choix de Rome, & de mon père;
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune & préſomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui ſuis infidelle,
Rome qui l'a choiſie y conſentira-t-elle?

BERENICE.

Quoi, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?

Que faites-vous, ſeigneur, du pouvoir abſolu ?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aſpire,
Que pour aſſujettir l'empereur à l'empire ?
Sur ſes plus hauts degrés Rome vous fait la loi !
Elle affermit ou rompt le don de votre foi !
Ah ! ſi j'en puis juger ſur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'eſclave, encor plus que le maître.

TITE.

Tel eſt le triſte ſort de ce rang ſouverain,
Qui ne diſpenſe pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel eſt le dure caprice
A ſuivre obſtinément une aveugle injuſtice,
Qui rejettant d'un roi le nom plus que les loix,
Accepte un empereur plus puiſſant que cent rois.
C'eſt ce nom ſeul qui donne à leurs farouches haines,
Cette invincible horreur qui paſſe juſqu'aux reines,
Juſques à leurs époux, & vos yeux adorés
Verraient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y fallait haſarder que ma vie,
Si ma perte auſſi-tôt de la vôtre ſuivie...

BERENICE.

Non, ſeigneur, ce n'eſt pas aux reines comme moi
A haſarder leurs jours pour ſignaler leur foi.
La plus illuſtre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur ;
Et ces vertus d'amant ne ſont pas d'empereur.
Mes ſecours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avait des légions ébauché le ſuffrage :
Il m'eſt trop précieux pour le mettre au haſard ;

Et j'y pourrais, ſeigneur, mériter quelque part,
N'était qu'affermiſſant votre heureuſe fortune;
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.
Si j'euſſe eu moins pour elle ou de zèle, ou de foi,
Vous ſeriez moins puiſſant, mais vous ſeriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui ma charmée;
Et je poſſéderais dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute eſt celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour ſouveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra;
Et ſoit de Rome eſclave, & maître qui voudra.

BERENICE.

Il n'eſt plus tems, ce nom ſi ſujet à l'envie
Ne ſe quitte jamais, ſeigneur, qu'avec la vie!
Et des nouveaux Céſars la tremblante fierté
N'oſe faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois eſt toujours puniſſable.
Ce fut par-là qu'Othon ſe traita de coupable,
Par-là Vitellius mérita le trépas;
Et vous n'auriez partout qu'aſſaſſins ſur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame?

BERENICE.

Aſſurer votre vie;

Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais, adieu, ſur ce point ſi vous pouvez douter,
Ce n'eſt pas moi, ſeigneur, qu'il en faut conſulter.

TITE *à Bérénice qui ſort.*

Non, madame, & dût-il m'en coûter trône & vie,
Vous ne me verrez point épouſer Domitie.
Ciel, ſi vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

AVEZ-vous ſu, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui, madame, j'ai vu preſque tous vos amis,
Et ſu d'eux quel eſpoir vous peut être permis.
Il eſt peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur, ou l'extrême indulgence ;
La plupart d'eux embraſſe un avis modéré,
Par qui votre retour n'eſt pas déshonoré ;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte ;
La fière Domitie eſt par-tout la plus forte :
La vertu de ſon père, & ſon illuſtre ſang,
A ſon ambition aſſurent ce haut rang.
Il eſt peu ſur ce point de voix qui ſe diviſent,
Madame, & quant à vous, voici ce qu'ils en diſent :
Elle a bien ſervi Rome, il le faut avouer ;
L'empereur & l'empire ont lieu de s'en louer ;
On lui doit des honneurs, des titres ſans exemples,
Mais enfin elle eſt reine, elle abhorre nos temples,
Et ſert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer

Qu'aucun autre que lui ſe faſſe révérer,
Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes :
On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
Il eſt des rois pour elle, & déjà Polémon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le ſeul nom ;
Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte ;
Qu'elle règne avec lui ſans nous faire d'inſulte :
Si ce trône & le ſien ne lui ſuffiſent pas,
Rome eſt prête d'y joindre encor d'autres états,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juſte & plein effet de ſa munificence.

BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enlève point le ſeul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite ;
Elle ne me doit rien, je n'ai ſervi que Tite :
Si j'ai vu ſans douleur mon pays déſolé,
C'eſt à Tite, à lui ſeul, que j'ai tout immolé.
Sans lui, ſans l'eſpérance à mon amour offerte,
J'aurai ſervi Solyme, ou péri dans ſa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher ſon cœur,
Elle ſert le courroux d'un Dieu juſte & vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre choſe ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expoſe.
De cet hymen, dit-on, *les nœuds ſi deſirés*
Serviront de prétexte à mille conjurés ;
Ils pourront ſoulever juſqu'à ſon propre frère.
Il ſe voulut jadis cantonner contre un père ;
N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,

Il ſe faiſait le chef de la rebellion,
Avouait Civilis, appuyait ſes Bataves,
Des Gaulois belliqueux ſoulevait les plus braves,
Et les deux bords du Rhin l'auraient pour empereur,
Pour peu qu'eût Céréal écouté ſa fureur.
Il aime Domitie, & règne dans ſon ame;
Si Tite ne l'épouſe, il en fera ſa femme;
Vous ſavez de tous deux quelle eſt l'ambition,
Jugez ce qui peut ſuivre une telle union.

BERENICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah, madame, je tremble
A vous dire encor...

BERENICE.

Quoi?

PHILON.

Que le ſénat s'aſſemble.

BERENICE.

Quelle eſt l'occaſion qui le fait aſſembler?

PHILON.

L'occaſion n'a rien qui vous doive troubler;
Et ce n'eſt qu'à deſſein de pourvoir aux dommages
Que du Véſuve ardent ont cauſé les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pourront bien après vous mettre ſur les rangs.

BERENICE.

Quoi que ſur mes deſtins ils uſurpent d'empire,
Je ne vois pas leur maître en état d'y ſouſcrire.
Philon, laiſſons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir,

Pour trouver hautement l'art de me retenir.
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un ſuffrage ;
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'eſt pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux eſprits mécontens.
Je ne puis jeter l'œil ſur ce que je ſuis née,
Sans voir que de périls ſuivront cet hyménée ;
Mais pour y parvenir s'il faut trop haſarder,
Je veux donner le bien que je n'oſe garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce mira le vivant, cette ame ſans égale ;
Qu'en dépit des Romains, leur digne ſouverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main ;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'eſt pas mal-aiſé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON, ALBIN.

BERENICE.

AURIEZ-VOUS au ſénat, ſeigneur, aſſez de brigue,
Pour combattre & confondre une inſolente ligue ?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y ſuis accoutumée ;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame eſt charmée :
L'audacieux décret de mon banniſſement

Met votre Domitie au bras d'un autre amant ;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en eſt pas plus facile.
Voyez ſi votre amour ſe veut laiſſer ravir
Cet unique ſecours qui pourrait le ſervir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, madame, & mon ingrate
En a déjà conçu quelque eſpoir qui la flatte ;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour oppoſer aux ſiens ;
Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cet eſpoir ne coure grand haſard,
Si votre amant volage y prend la moindre part ;
On l'aime, & ſi ſon ordre à mes amis s'oppoſe,
Leur plus fidèle ardeur oſera peu de choſe.

BERENICE.

Ah ! prince, je mourrai de honte & de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril ſi grand.
Peut-être ainſi que vous ce deſſein le ſurprend ;
Mais je crains qu'après tout ſon ame irréſolue
Ne relâche un peu trop ſa puiſſance abſolue,
Et ne laiſſe au ſénat décider de ſes vœux,
Pour ſe faire une excuſe envers l'une des deux.

BERENICE.

Quelques efforts qu'on faſſe, & quelque art qu'on déploie,

Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie ;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouſer Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit ſuffire.
Quant au ſénat qu'il m'ôte, ou me donne l'empire,
Je ne vous dirai point à quoi je me réſous.
Voici votre inconſtante. Adieu, penſez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRINCE, ſi vous m'aimez, l'occaſion eſt belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime ? eſt-il un amant plus fidelle ?
Mais, madame, ſachons ce que vous ſouhaitez.

DOMITIE.

Vous me ſervirez mal, puiſque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut, que ce qu'il veut lui-même ;
Mais puiſque j'ai beſoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous ;
A lui, qui n'oſe plus m'aimer en ſa préſence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont ſervir un amour,
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, ſeigneur, il faut ſauver ma gloire,
M'aſſurer par vos ſoins une pleine victoire.

Il faut . . .

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi ſerait-il ſi honteux ?
Suis-je indigne de vous ? ſuis-je ſi peu de choſe,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppoſe ?
Ne voit on plus en moi ce que vous eſtimiez ?
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez ?

DOMITIE.

Non, mais un autre eſpoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, ſi Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prêtez-moi la main,
Du moins à ſoutenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère. . .

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrais que l'empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon eſpoir,
Et pour ſe rendre heureux, usât de ſon pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas ; s'il me donne le change,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome aſſez d'appui
Pour me venger de vous auſſi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'eſt du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame ? & vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah, que le nom de Rome eſt un nom précieux,
Alors qu'en la ſervant on ſe ſert encor mieux !
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conſpire,
Et que pour récompenſe on ſe promet l'empire !

Parlons à cœur ouvert, madame, & dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour ſervir être sûr du ſalaire,
Seigneur? & n'avez vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connais point d'autre, & ne connais pas bien
Qu'un amant puiſſe plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions rendent les ames baſſes!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les ſert font eſpérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'appliquent mal ſur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une ſtérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos deſtins aux ſiens preſſez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de paſſion?

DOMITIE.

Peut-être en ce deſſein ne ſuis-je intéreſſée
Que par l'intérêt ſeul de ma gloire bleſſée:
Croyez-moi généreuſe, & ſoyez généreux:
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je ſais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler ſon intérêt au mien,
Peut ſe promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je ſuis avec Tite,

Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer ?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner ?
Tous mes empertemens pour la grandeur ſuprême
Ne vous déguiſent point, ſeigneur, que je vous aime ;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur ſans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le rang d'impératrice ?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, ſeigneur, je le confeſſe.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtreſſe,
Et laiſſez à mon choix l'effet de votre eſpoir ;
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir ;
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injuſtice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne ſaurais douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous eſpérez.
Epouſez, j'y conſens, le rang de ſouveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Diſpoſez de ſa main, & pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaiſſer l'œil ſur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme !

DOMITIAN.

Son nom ſeul prononcé vous a miſe en alarme !

Me puis-je mieux venger, ſi vous me trahiſſez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïſſez ?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice.

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un ſupplice.

DOMITIE.

Ce ſera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, ſeigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une aſſez rude gêne,
J'y puis joindre au beſoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouſerai, madame, ou Bérenice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moi! la choſe eſt donc égale;
Et vous ne m'aimez plus, qu'autant que ma rivale ?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas ! . . .

DOMITIE.

C'en eſt aſſez :
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Ce pendant ſi la reine auſſi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me rapportez point l'objet de ſon dédain,
Qu'elle n'ait repaſſé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

ADMIRE ainſi que moi de quelle jalouſie
Au ſeul nom de la reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importait à ſes heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur tel eſt l'humeur de la plupart des femmes.
L'amour ſous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſouffrir qui leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie;
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie;
Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuſer.
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſoupire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens,
Que les fières beautés ont pour tous les amans;
Et craint, ſi votre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, & de l'autre l'amour,
Feront à cet hymen un empire à ſa cour.
Voilà ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le ſénat, n'en ſoyez point en doute;
Il aime l'empereur, & l'honore à tel point,

Qu'il ſervira ſa flamme ou n'en parlera point.
Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'autoriſer l'hymen de l'oncle avec la niéce;
Il ne fera pas moins pour un prince adoré
Et je l'y tiens déjà, ſeigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du ſénat, & je veux parler d'elle,
de l'ingrate qu'un trône a rendu infidelle.
N'eſt-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord ſa gloire & ſon amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du ſecret office
Qu'il peut dans le ſénat rendre à ſa Bérénice.
L'air dont il agira pour un eſpoir ſi doux
Tournera l'aſſemblée, ou pour, ou contre vous,
Et ſi ſa politique à vos amis s'oppoſe,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de choſe.
Sondez des ſentimens, & réglez-vous ſur eux:
Votre bonheur eſt sûr, s'il conſent d'être heureux.
Que ſi ſon choix balance, ou flatte mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu ſenſible à de tel coups;
Et c'eſt un grand reſſort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empreſſement pour cette belle reine,
Il vous fera juſtice & reprendra ſa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'eſprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je ſuivrai ce que ton zèle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

AVEZ-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au ſien.
Il veut que je la ſerve, & ne prétende rien,
Que j'appuie en l'aimant toute ſon injuſtice,
Que je faſſe de Rome exiler Bérénice.
Mais, ſeigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.
Par quels ordres, grands dieux, eſt-elle revenue ?
Je ſouffrais, mais enfin je vivais ſans la voir ;
J'allais...

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un abſolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en ſuis comptable à tout le monde ;
Comme dépoſitaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a ſouvent des loix à s'impoſer ;

Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oſer.

DOMITIAN.

Que refuſerez-vous aux deſirs de votre ame,
Si le ſénat approuve une ſi belle flamme?

TITE.

Qu'il parle du Véſuve, & ne ſe mêle pas
De jeter dans mon ame un nouvel embarras.
Eſt-ce à lui d'abuſer de mon inquiétude,
Juſqu'à mettre une borne à ſon incertitude?
Et s'il oſe en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire ſon arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je ſouſcrire?

DOMITIAN.

S'il parle en ſa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah, que je vous plaindrais d'avoir ſi peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, & le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à ſa première chaîne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agiſſait que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me perſuader;
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,
Ne ſerait pas vous faire un fort grand ſacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, ſeigneur?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouſer ſa haine juſqu'au bout,
D'en ſuivre la furie, & d'être le miniſtre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus ſiniſtre:
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez
Voilà ce qui peut ſuivre un ſi doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obſtinée:
Quand pour moi cet orgueil oſe vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas; elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière:
Tout plairait à ce prix à ſon humeur altière;
Tout ſerait digne d'elle, & le nom d'empereur
A mon aſſaſſin même attacherait ſon cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choiſir un frein à ſa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains;
Mais plus vous m'êtes cher, prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le ſang plus douces ſont les chaînes,
Plus leur déſunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offenſe en eſt plus rude, & le courroux plus grand,
La ſuite plus barbare, & l'effet plus ſanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire;
Et cinquante ennemis ſont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des ſoupçons aſſoupis,
Et veux bien oublier le tems de Civilis.

Vous étiez encor jeune, & ſans vous bien connaître,
Vous penſiez n'être né que pour vivre ſans maître ;
Mais les occaſions renaiſſent aiſément.
Une femme eſt flatteuſe, un empire eſt charmant ;
Et comme avec plaiſir on s'en laiſſe ſurprendre,
On négiige bientôt les ſoins de s'en défendre.
Croyez-moi, ſéparez vos intérêts des ſiens.

DOMITIAN.

Hé bien, j'en briſerai les dangereux liens.
Pour votre ſûreté, j'accepte ce ſupplice :
Mais pour m'en conſoler donnez-moi Bérénice ;
Dût le ſénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'oſez l'épouſer, j'oſerai plus que vous ;
Je l'aime & l'aimerai, ſi votre ame y renonce.
Quoi, n'oſez-vous, ſeigneur, me faire de réponſe ?

TITE.

Se donne-t-elle à vous ? & ne tient-il qu'à moi ?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que ſon amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais ſi pour ſe venger elle répond au mien !

TITE.

Épouſez-la, mon frère, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et ſi je regagnais l'eſprit de Domitie ?
Si pour moi ſa fierté ſe montrait adoucie ?

Si mes vœux, ſi mes ſoins en étaient mieux reçus,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Épouſez-la ſans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré lui, rendons lui Bérénice.
Albin, de nos projets ſon amour eſt complice;
Et quiſqu'il aime aſſez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie eſt à nous.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

AS-TU vu Bérénice ? aime-t-elle mon frère ?
Et ſe plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire ?
Me la demande-t-il de ſon conſentement ?

FLAVIAN.

Ne la ſoupçonnez point d'un ſi bas ſentiment ;
Elle n'en peut ſouffrir non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans ſon cœur encor la même atteinte ?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'eſt tout ce que j'en ſais.

TITE.

Faut-il de ſon pouvoir faire un nouvel eſſai ?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, ſeigneur ? évitez ſa préſence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défenſe.
Quel fruit eſpérez-vous de tout ſon entretien ?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne réſoudre rien.

FLAVIAN.

L'irréſolution doit-elle être éternelle ?

Vous ne me dites plus que Domitie eſt belle,
Seigneur, vous qui diſiez que ſes ſeules beautés
Vous peuvent conſoler de ce que vous quittez,
Qu'elle ſeule en ſes yeux porte de quoi contraindre
Vos feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il eſt vrai, mais j'avais d'autres yeux,
Et je ne voyais pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une affaire;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'état.
Son grand cœur au-deſſus des plus dignes amorces,
A ſes devoirs preſſans laiſſe toutes leurs forces;
Et ſon plus doux eſpoir n'oſe lui demander
Ce que ſa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je ſais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage.
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un ſoupir ſecret,
Et quand à la raiſon j'accorde un tel empire,
Je le dis ſeulement, parce qu'il le faut dire;
Et qu'étant au-deſſus de tous les potentats,
Il me ſerait honteux de ne le dire pas.
De quoi s'énorgueillit un ſouverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'être homme,
Eteindre un feu qui plait, ou ne le reſſentir

Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoi-même à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au goût public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang prour craindre ſes ſujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames;
Je laiſſe en liberté leurs ſoupirs & leurs flammes;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer, & d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux toutes les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt...

FLAVIAN.

Ils perdraient tout en vous.
Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'univers de qui vous êtes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combattre ma flamme:
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis,
Qui perſuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prends-tu plaiſir à les tyranniſer?

FLAVIAN.

Mais vous ſavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer?

TITE.

En vain donc à ſes vœux tout mon amour s'oppoſe.

Périr, ou faire un crime, eſt pour moi même choſe.
Laiſſons-lui toutefois ſoulever des mutins;
Haſardons ſur la foi de nos heureux deſtins;
Ils m'ont promis la reine, & doivent à ſes charmes
Tout ce qu'ils ont ſoumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur, . .

TITE.

Oui, Flavian, c'eſt à faire à mourir.
La vie eſt peu de choſe, & tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourrons à toute heure, & dans le plus doux ſort
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les deſirs de votre ambitieuſe,
Et ne la changez pas de fière en furieuſe.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

JE viens ſavoir de vous, ſeigneur, ce que je ſuis.
J'ai votre foi pour gage, & mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des monarques;
Mais Bérénice eſt belle, & des yeux ſi puiſſans
Renverſent aiſément des droits ſi languiſſans.
Ce grand jour qui devait unir mon ſort au vôtre,
Servira-t-il, ſeigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, juſques-là laiſſez-moi reſpirer.
C'eſt peu de quatre jours pour un tel ſacrifice;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome, & tous vos droits,
Puiſſent en quatre jours m'en impoſer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudrait pas tant, ſeigneur, pour vous réſoudre
A lancer ſur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît ſur vous.

TITE.

Suſpendez quelque tems encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer ſi-tôt une ſi belle flamme?

DOMITIE.

Quoi, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?

Que vous me rendez mal ce que vous me devez !
J'ai briſé de beaux fers, ſeigneur, vous le ſavez ;
Et mon ame ſenſible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être auſſi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en ſavait triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au-deſſus de ma tête,
Qui ne vois plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me ſieds, puis-je aſpirer à rien,
Qu'à poſſéder un cœur qui n'aſpire qu'au mien ?
C'eſt là de mes pareils la noble inquiétude :
L'ambition remplie y jette leur étude ;
Et ſi-tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainſi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus ſouveraine.

TITE.

Non, madame, je veux que vous ſortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'empereur ;
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avaient déjà pris ſoin de me le dire,
Seigneur, & votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur & non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite ſeul lui donne,
Renoncerait au rang pour être à la perſonne :
Mais on a beau, ſeigneur, rafiner ſur ce point,
La perſonne & le rang ne ſe ſéparent point.

Sous les tendres brillans de cette noble amorce,
L'ambition cachée attaque, preſſe, force ;
Par-là de ſes projets elle vient mieux à bout ;
Elle ne prétend rien, & s'empare de tout.
L'art eſt grand, mais enfin je ne ſais s'il mérite
La bouche d'une reine, & l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en eſt précieux, ſeigneur, tout m'en eſt doux ;
Et ne ſais point ſi j'aime ou l'empereur ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite,
Mais je ſais qu'en l'état où je ſuis aujourd'hui,
J'applaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire ?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame ? la ſuit-il ſans eſpoir de retour ?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur ſe rend bientôt quand l'ame eſt ſatisfaite:
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un tréſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſuffit du dehors ;
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts :
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reſte eſt pour eux une terre inconnue;
Et ſans importuner le cœur d'un ſouverain
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.

Ne m'ôtez pas la vôtre, & diſpoſez du reſte.
Le cœur a quelque choſe en ſoi de tout céleſte;
Il n'appartient qu'aux dieux; & comme c'eſt leur choix,
Je ne veux point, ſeigneur, attenter ſur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui ſuis des dieux la plus viſible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce ſervice.
Cependant pour régler le ſort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au ſénat,
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'attendrai ſon arrêt, & le ſuivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flatte trop ſon maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame & de cœurs,
C'eſt le même ſénat, & d'autres ſénateurs.
S'il alla pour Néron juſqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à ſa patrie,
Et réduiſit ce prince, indigne de ſon rang,
A la néceſſité de ſe percer le flanc.
Vous êtes ſon amour, craignez d'être ſa haine,
Après l'indignité d'épouſer une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attends le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, ſi vous l'oſez, contentez votre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'Impétueux eſprit! Conçois-tu, Flavian;
Où pourraient ſes fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance eſt pour moi l'hyménée
Où par tous mes deſirs je la ſens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit, ſeigneur, penſez-y bien,
Et ſurtout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez... Mais elle entre, & ſa moindre tendreſſe
De toutes nos raiſons va montrer la faibleſſe.

SCENE IV.

BERENICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Hé bien, madame, hé bien, faut-il tout haſarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BERENICE.

De ce qui m'eſt permis je ſais mieux la meſure,
Seigneur, & j'ai pour vous une flamme trop pure,
Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours ſi précieux.

Quelque

Quelque pouvoir ſur moi que notre amour obtienne,
J'ai ſoin de votre gloire, ayez-en de la mienne;
Je ne demande plus que pour de ſi beaux feux
Votre abſolu pouvoir haſarde un, *Je le veux.*
Cet amour le voudrait, mais comme je ſuis reine,
Je ſais des ſouverains la raiſon ſouveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,
Si mon indigne exil s'eſt permis d'eſpérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence;
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venue, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu, que pour me voir bannie?
Laiſſez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y ſoupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en ſera bientôt fait, ma douleur eſt trop vive,
Pour y tenir long-tems votre attente captive;
Et ſi je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laiſſez m'en choiſir la funeſte journée,
Et du moins juſques-là, ſeigneur, point d'hyménée.
Pour votre ambitieuſe avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puiſſiez différer d'un ſeul jour?
Pouvez-vous refuſer à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde?
Et que puis-je réſoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;

Mais, ô dieux! ſongez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de ſi ſenſibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous
De ceux qui m'ont percé ſouffrez que je ſoupire.
Pourquoi partir, madame, & pourquoi me le dire?
Ah, ſi vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'aſſaſſinez point de vos cruels adieux.
Je vous ſuivrai, madame, & flatté de l'idée
D'oſer mourir à Rome, & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterais l'empire, & tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne me préſerver le ciel...

TITE.

De quoi, madame?

BERENICE.

De voir tant de faibleſſe en une ſi grande ame.
Si j'avais droit par-là de vous moins eſtimer,
Je ceſſerais peut-être auſſi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je faſſe.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce ſoit vous, ſeigneur, qui le veuilliez pour moi,
Et non votre ſénat qui m'en faſſe la loi:
Faites-lui ſouvenir, quoi qu'il craigne ou projette,
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa ſujette,
Que d'un tel attentat notre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais, peut-être madame . . .

BERENICE.

Il n'eſt point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide il ſe fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choiſi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au ſénat, Flavian, qu'il ſe lève;
Quoiqu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à préſent, de Véſuve ou de moi,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoi.
Ainſi le veut la reine, & comme amant fidelle
Je veux qu'il obéiſſe aux loix que je prends d'elle,
Qu'il laiſſe à notre amour régler notre intérêt.

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BERENICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

DOMITIAN.

IL n'eſt plus tems, ſeigneur, j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'oſe-t-il m'ordonner;

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'eſpoir d'une flamme ſi pure.
Des ſervices rendus à vous, à tout l'état,
C'eſt le prix qu'a jugé lui devoir le ſénat;
Et pour ne vous prier que pour une romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine:
Et le peuple à grands cris montre ſa paſſion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BERENICE.

Permettez, ſeigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flamme accorder à la mienne.
Graces au juſte ciel, ma gloire en ſûreté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du ſénat l'amour & la juſtice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuſerai point d'un ſurprenant reſpect,
Qui ſemble un peu bien prompt pour n'être point ſuspect.

Souvent on ſe dédit de tant de complaiſance ;
Non que vous puiſſiez en fixer l'inconſtance.
Si nous avons trop vu ſes flux & ſes reflux,
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces inſolens caprices ;
Mais auſſi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître ;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïſſe en vous.
Aux zèles indiſcrets tout paraît légitime,
Et la fauſſe vertu ſe fait honneur du crime.
Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons-lui, vous & moi, la gloire de ſes loix ;
Rendons-lui, vous & moi, cette reconnaiſſance,
D'en avoir pour vous plaire affaibli la puiſſance,
De l'avoir immolé à vos plus doux ſouhaits.
On nous aime, faiſons qu'on nous aime à jamais.
D'autres ſur votre exemple épouſeraient des reines,
Qui n'auraient pas, ſeigneur, des ames ſi romaines,
Et lui feraient peut-être, avec trop de raiſon,
Haïr votre mémoire, & déteſter mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en aſſurance.

TITE.

Le ciel de ces périls ſaura trop nous garder.

BERENICE.

Je les vois de trop près, pour vous y haſarder.

TITE

Quand Rome vous appelle à la grandeur ſuprême...

BERENICE.

Jamais un tendre amour n'expoſe ce qu'il aime.

TITE.

Mais, madame, tout cède, & nos vœux exaucés...

BERENICE.

Votre cœur eſt à moi, j'y règne, c'eſt aſſez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuſer d'être heureuſe,
C'eſt plus craindre qu'aimer.

BERENICE.

La crainte eſt amoureuſe.
Ne me renvoyez pas, mais laiſſez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître. & peut ſe déterminer.
Elle paſſe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puiſqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome:
J'y vois à mes genoux le peuple & le ſénat;
Plus j'y craignais de honte, & plus j'y prends d'éclat;
J'y tremblais ſous ſa haine, & la laiſſe impuiſſante;
J'y rentrais exilée, & j'en ſors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il ſe faire une ſi dure loi?

BERENICE.

La raiſon me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyais, ſi je voulais m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Épouſez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichiſſiez d'un ſi noble refus.
C'eſt à force d'amour que je m'arrache au vôtre;

Et je ſerais à vous, ſi j'aimais comme une autre.
Adieu, ſeigneur, je pars.

TITE.

Ah, madame, arrêtez.

DOMITIAN.

Eſt-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, eſt-ce le prix de vous avoir ſervie ?
J'aſſure votre gloire, & vous m'ôtez la vie !

TITE.

Ne vous allarmez point, quoi que la reine ait dit,
Domitie eſt à vous, ſi j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurais pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterais mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portais ailleurs la main que je vous dois
Tout eſt à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un ſi noble refus n'enrichira perſonne.
J'en jure par l'eſpoir qui nous fut le plus doux ;
Tout eſt à vous, madame, & ne ſera qu'à vous ;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BERENICE.

Le mien vous aurait fait déjà ces beaux ſermens,
S'il n'eût craint d'inſpirer de pareils ſentimens ;
Vous vous devez des fils, & des Céſars à Rome,
Qui faſſent à jamais revivre un ſi grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourrons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au-deſſus de ces ſoins.
Du levant au couchant, du More juſqu'au Scythe,

Les peuples vanteront & Bérénice & Tite;
Et l'hiſtoire à l'envi forcera l'avenir
D en garder à jamais l'illuſtre ſouvenir.
Prince, après mon trépas ſoyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, & la fl'chir pour vous.
Le premier rang dans Rome eſt pour elle aſſez doux;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périſſe,
Elle ſeule y tiendra celui d'impératrice.
Eſt-ce là vous l ôter ?

DOMITIAN.

Ah, c'en eſt trop, ſeigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire ſon bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec ſa flamme.

BERENICE.

Allons, ſeigneur, ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi ſon amitié.

TITE.

Ainſi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avait jurée,
Prince, & ce jour pour nous ſi noir, ſi rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

REGISTRATO

Fin du tome ſeptième.

3208